LA TABLE RONDE

SEPTEMBRE 1955

SOMMAIRE

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

ACTUALITÉS

AGENDA DE LA TABLE RONDE

★

La Rentrée Littéraire

Pour ce troisième sommaire de vacances, nous avons pris le parti de citer un choix de textes romanesques qui vont paraître au cours de la saison 1955-1956. Ensemble, ils peuvent donner une idée de la variété du roman moderne : Roman historique, Roman d'anticipation, *suspense*, Roman poétique, Roman *méditerranéen*, Roman noir, etc... A un moment de l'année où se multiplient les livres nouveaux, quand la critique est tentée de laisser se faire dans ce fouillis d'œuvres une sélection naturelle, la lecture de ces *pages choisies* pourra favoriser l'accès, auprès du public, d'une jeune littérature qui ne trouve pas toujours l'audience qu'elle mérite.

Œil pour œil

Vahé Katcha est né en 1928. Il est d'origine arménienne. A dix-sept ans sans avoir achevé ses études, il quitte le Liban et s'embarque pour Paris Il suit des cours de mise en scène pendant quatre ans, puis s'oriente vers le journalisme. Il est actuellement correspondant à Paris du *Soir de Beyrouth* où il publie des articles sur le cinéma, le théâtre et les livres.

Son premier roman *les Mégots du dimanche*, paru en 1953, était l'histoire d'un amour tendre, cynique, inassouvi, d'un homme pour une femme qui le quitte. C'était aussi l'histoire d'une revanche dont l'héroïsme, qui en déclenche sans le savoir le mécanisme, reste toujours en marge.

La revanche est également le ressort principal d'*Œil pour œil* (1), le second roman de Vahé Katcha d'où sont extraites les pages qui suivent.

Un médecin français fixé en Lybie a refusé, parce qu'il était fatigué et qu'il était une heure avancée de la nuit, de recevoir une malade, et il a envoyé celle-ci à l'hôpital de Tripoli, distant de plusieurs kilomètres. Lorsque la femme arrive à l'hôpital, il est trop tard pour la sauver ; elle meurt.

Le mari de la morte, un Oriental, commence alors à suivre le docteur. Tantôt à pied, tantôt en voiture. Il ne lui parle jamais, il ne le regarde même pas. Il est là, simplement. Le docteur commence peu à peu à s'inquiéter. A-t-il mal agi? Est-il coupable? Aurait-il sauvé cette femme s'il l'avait reçue? D'autre part que lui veut cet homme, Bortak, qui le suit pas à pas?

Ils finiront par se rejoindre, par se parler. Un hasard très plausible aide les choses : les deux hommes font ensemble un voyage dans un village de la montagne. Les pluies barrent la route. Ils décident de redescendre vers Tripoli, à pied. Le docteur ne connaît pas la route. Il suit Bortak qui au lieu de se diriger vers la ville l'entraîne vers le désert. C'est cette marche harassante, sans autre issue que la mort que nous publions ici.

Ce très surprenant roman atteint vite à une sorte de fantastique terrifiant — mais pas à la manière de Kafka : le fantastique n'est pas donné au départ. Il naît peu à peu de l'accumulation et de l'agencement minutieux de petits faits quotidiens. Très habilement l'auteur a su entourer le personnage de Bortak d'une sorte de mystère qui finit par angoisser le lecteur autant que le docteur : présent et silencieux, jusqu'à l'obsession, quels sont ses desseins? En a-t-il de précis? A-t-il prémédité sa vengeance, ou bien met-il à profit le hasard?

La sanction de Vahé Katcha est directe, nette et sobre. Il n'explique rien il n'intervient pas, il se contente de montrer — avec un sens très sûr — des « suspenses ». Si bien que ce récit du remords, de la peur et de fatalité, plus qu'à Kafka ou à Camus (celui de l'Étranger) sans lesquels il n'aurait peut-être pas été écrit, fait penser à un film, un film dont le scénario minutieusement agencé pour tenir le spectateur en haleine, puis pour l'angoisser progressivement, aurait un sens caché.

Le lendemain matin, une valise à la main, Bortak frappa à la porte de Hermet.

— Entrez.

Hermet faisait les cent pas et s'arrêtait quelquefois devant la fe-

(1) A paraître aux éditions Plon.

nêtre. Il ne pleuvait plus. Un pâle soleil perçait les nuages, égayant la pièce d'une lumière crue. Dans la rue, les dernières eaux s'écoulaient.

— Je pars, demain à Lamoun, fit Bortak. Je trouverai peut-être un âne ou un cheval.

— Pour quoi faire? demanda Hermet.

— J'ai du travail à Tripoli. Avec un cheval ou un bon mulet, je serai à Tripoli le soir même.

Il parlait sérieusement. Il s'était rasé de près, et sentait l'eau de Cologne. Sa mise était particulièremenr correcte, ce matin-là. Il avait passé sur ses cheveux une bonne dose de brillantine. Hermet l'imaginait mal sur un âne, un cheval, ou un mulet.

— C'est loin, Lamoun?

— C'est à dix kilomètres.

— Comment y allez-vous?

— A pied.

Il prit une décision :

— Je vous accompagne.

L'inaction le rendait malade. Il ne pouvait plus rester dans cette chambre, à faire les cent pas et sentir l'odeur de la cuisine. Bortak lui parut sympathique. Il fut presque sur le point de lui expliquer avec des détails techniques la maladie de sa femme.

— Dites-moi...

Il se ravisa, offrit une cigarette à Bortak, qui la prit, donna du feu.

— Où pourrai-je laisser ma voiture?

— Au garage, suggéra Bortak. Au garage du *Florida*. Vous viendrez la chercher lorsque les routes seront en bon état.

Une demi-heure plus tard, ils partaient pour Lamoun.

Ils marchaient sur la route goudronnée, hérissée de rochers, suivant d'assez près la montagne qui retombait, étage par étage, dans le vallon. Au fond, ils apercevaient une poignée de pins. Puis, là-haut, à gauche, se trouvait Lamoun avec son clocher et ses maisons dispersées. Bortak marchait devant, sa valise à la main, suivi par Hermet qui tenait sa trousse sous son bras. Ils ne parlaient pas.

La route montait en pente douce, gardant encore par endroits, dans la boue sèche, les traces d'une voiture. Deux heures plus tard, ils arrivaient à Lamoun. Comme le village qu'ils venaient de quitter, les rues étaient étroites et inondées par les récentes pluies. Profitant du beau temps, des villageois poussaient des troupeaux de moutons vers la montagne. Hermet s'approcha de Bortak.

— J'aimerai téléphoner avant de déjeuner.

Bortak le regarda et continua à marcher sans répondre. A l'angle de la rue, il poussa la porte d'un café. Hermet entra aussi. C'était une petite salle, sans fenêtre, qui sentait le bois humide. Dans un coin, le patron jouait aux dominos avec un client. A leur vue, il interrompit son jeu. Bortak lui parla en arabe, puis désigna une chaise à Hermet et s'installa en face de lui. Ils déjeunèrent sans s'adresser la parole et chacun paya son addition. Au garage on leur apprit qu'aucune voiture ne pourrait descendre à Tripoli avant deux ou trois jours et qu'ils ne trouveraient personne pour leur louer des chevaux. Il

valait mieux attendre. Hermet téléphona à l'hôpital, puis à Curie. Tranquillisé, il suivit Bortak à l'hôtel. Ce dernier était redevenu morose et n'ouvrait la bouche que pour dire les choses essentielles. Il évitait de regarder Hermet. Arrivé devant l'unique hôtel du village, il s'arrêta, posa sa valise par terre, frappa à la porte. La tête d'une femme parut dans l'entrebâillement. Bortak lui parla en arabe, puis se retourna vers Hermet :

— Elle veut bien nous louer deux chambres. Que décidez-vous?

— Je reste dit Hermet. Attendre ici ou à Moulna, c'est pareil.

Ils suivirent la femme dans des escaliers sombres. Elle leur désigna deux chambres voisines et, après avoir échangé quelques paroles avec Bortak, elle les quitta. A présent chacun d'eux se trouvait dans sa chambre, Hermet tranquillisé, commençant à prendre l'aventure du bon côté; Bortak, tantôt de bonne humeur, tantôt morose. Une heure plus tard, Bortak frappa à la porte de Hermet. De ses joues rasées de près se dégageait, par bouffées, l'odeur sucrée de son eau de Cologne. Son regard était clair. Il ne portait pas de manteau.

— Vous connaissez la grotte de Karchaf, docteur?

Hermet qui s'était étendu sur le lit, se leva. La fenêtre découpait des cimes de sapins sur un coin de ciel gris. Tout paraissait calme, silencieux.

— La grotte des stalagmites?

— C'est une merveille et il serait dommage de laisser échapper une pareille occasion.

La grotte se trouvait à l'entrée du village. Un employé leur tendit deux tickets et les précéda. Le sol glissant les obligeait à s'appuyer sur une rampe de béton derrière laquelle coulait une eau tumultueuse qui accourait du fond de la montagne. Des ampoules électriques, dissimulées entre les rochers, diffusaient des lueurs cernées d'ombres fantastiques, de sorte que les stalactites, semblables à des pointes d'épée, prenaient des allures menaçantes. Une odeur fraîche d'herbe écrasée piquait les poumons et les moindres paroles se heurtaient à des rochers gluants et humides qui les déformaient et les renvoyaient aussitôt, denses et enveloppantes. L'employé et Bortak marchaient devant Hermet. Ils avançait prudemment. A vrai dire, ils ne couraient aucun danger car la grotte était aménagée à des fins touristiques et le petit frisson qui chatouillait de temps en temps la moelle épinière faisait partie du programme. Arrivés au fond de la grotte, la lumière s'éteignit. Ils restèrent sur place, ne bougèrent pas, attendant la fin de la panne. Une épaisse ténèbre les entoura. Au bout de trois minutes, l'employé alluma son briquet.

— Je vais voir ce qui arrive, dit-il.

Il passa près de Hermet et bientôt la petite lueur du briquet s'éloigna dans la nuit.

Ce fut à ce moment-là qu'une peur inconnue et subite s'empara de Hermet. Il savait que Bortak se trouvait devant lui, à deux mètres, mais il avait la vague impression que ce dernier se dirigeait vers lui. Un frisson, auquel se mêlait la certitude de sa faute le parcourut et lui coupa les jambes. Il dut s'appuyer sur la rampe de béton, car il sentait le sol se dérober sous ses pieds. Cela dura une minute. Puis, au contact de la rampe humide un sang nouveau coula dans ses veines,

chassant l'angoisse passagère. Mais aussitôt ses oreilles attentives enregistrèrent un bruit indéfinissable. Un pas? Une allumette lancée par terre? Un soupir étouffé? Il n'aurait pu le dire. La peur s'empara de lui une seconde fois. Les nerfs tendus, il essaya de plonger sa main dans sa poche pour prendre la boîte d'allumettes, mais il ne put accomplir son geste. L'angoisse et l'émotion le paralysaient. Il n'eut plus qu'une pensée : quitter la grotte. Mais ce n'était pas facile dans l'obscurité. Il risquait de trébucher à chaque pas. Ses sens excités déformaient les lieux qu'il venait de traverser. Ainsi, il était sûr que la rampe protectrice du béton n'existait pas à certains endroits. Et qu'en revenant sur ses pas, il risquait de tomber dans l'eau. Il essaya quand même de se maîtriser, car il croyait que d'un moment à l'autre, Bortak allait se jeter sur lui. Mais l'effort qu'il fit accentua sa rigidité. Il lui sembla que l'air qu'il aspirait à petits coups précipités s'arrêtait dans sa gorge et que, d'un moment à l'autre, son cœur allait cesser de battre. De plus il avait la nette impression qu'à travers l'obscurité, Bortak l'observait. Il sentait son regard froid et dur s'attarder sur ses jambes comme s'il voulait le précipiter par-dessus bord, et, de nouveau, le sol se déroba sous lui.

Aucun bruit ne parvenait de l'angle où se tenait Bortak. Même pas une toux, lui qui avait l'habitude de tousser. Pas un froissement. Rien. De sorte qu'un élément nouveau se glissa dans cette peur désordonnée : la crainte d'une complicité entre l'employé et Bortak et leur décision de le laisser crever dans cette grotte. En une seconde ce sentiment prit d'énormes proportions. Il se sentit perdu. Avant d'agir, de multiples pensées se heurtèrent dans sa tête : Bortak avait-il regagné la porte d'entrée en passant près de lui? Existait-il une autre porte au fond de la grotte? Il essaya d'ordonner ses gestes, de ne pas dépenser une force inutile. Du sang-froid. Il se concentra et sa concentration eut pour effet de rompre sa rigidité. Il bougea la main et la plongea dans la poche de sa veste, prit la boîte d'allumettes, en frotta une. La flamme bouscula les ténèbres juste le temps de lui montrer Bortak appuyé sur la rampe, une cigarette vierge entre ses doigts.

— Voulez-vous me donner du feu?

Au moment de lui tendre la boîte, l'électricité s'alluma. Les couches d'angoisse quittèrent peu à peu le corps de Hermet, mais la terre lui parut bien lourde encore.

. . . .

Il devait être 5 heures du matin lorsqu'ils se mirent en route. Les nuages blancs n'avaient pas bougé. Aucun souffle n'agitait les arbres. L'atmosphère était lourde. Ils traversèrent le village sans échanger une parole. Bortak portait sa valise, son manteau jeté sur les épaules; Hermet avait réussi à caser sa trousse dans la poche de sa veste. Ils suivirent un moment la route principale puis Bortak s'engagea dans un sentier. A cet endroit, le flanc de la montagne tombait en pentes douces et on apercevait un fond de ravin tacheté d'oliviers. C'est vers ce point qu'ils se dirigèrent. Deux cents mètres plus bas, Bortak abandonna le sentier. La pente devenait plus raide. Il se laissait glisser et freinait son élan en s'appuyant sur sa valise. Pas une seule fois il ne se retourna pour voir si Hermet le suivait. Au début, Hermet

concentra toute sa force dans les muscles de ses mollets, mais bientôt il fut obligé de s'accrocher à des buissons. Une vingtaine de mètres le séparaient de Bortak qui descendait de plus en plus vite. Trois heures plus tard, Hermet commençait à haleter. Il restait encore à parcourir plus de la moitié du chemin pour arriver au ravin. Il s'arrêta un moment, respira plusieurs fois pour apaiser les battements de son cœur, dénoua sa cravate. Là-haut dans les nuages, un cercle blanc s'était formé à la place où devait se lever le soleil. Une couleur crue qui faisait mal aux yeux et desséchait la gorge. Ayant perdu Bortak de vue, Hermet continua à descendre et fut étonné de le voir beaucoup plus loin qu'il ne le pensait. Il se pressa, mais glissa sur des aiguilles de pin, se mit à marcher prudemment en essayant de ne pas perdre de vue Bortak qui descendait en sautillant. Un quart d'heure plus tard, il ne le vit plus. Bortak venait de disparaître derrière un rocher. L'atmosphère devenait de plus en plus pesante; les vêtements collaient à la peau. Hermet respirait à petits coups précipités et l'air picotait sa gorge et ses poumons; il commençait à regretter d'avoir quitté le paisible village. Au moins, il y avait quelque chose à boire! Aucune source ne coulait entre les flancs des rochers et les nuages blancs avaient aspiré toute l'humidité des récentes pluies. Une chaleur anormale recouvrait les rochers malgré l'heure matinale et le soleil n'arrivait toujours pas à percer les nuages. Hermet finit par retrouver Bortak qui, assis contre le tronc d'un arbre, la valise posée près de lui, achevait une boîte de conserve. Il ne paraissait pas fatigué. Au contraire, ses traits étaient détendus.

— Vous avez faim, docteur?

C'était la première fois qu'il l'appelait docteur. Hermet crut même percevoir dans le ton de sa voix une pointe d'ironie. Il hocha la tête négativement, enleva sa veste l'étendit par terre et s'y assit. Bortak se leva, regarda sa montre.

— Neuf heures et demie. Nous n'arriverons pas à Tripoli avant la tombée de la nuit.

Il reprit sa valise et sans attendre Hermet, se mit en marche. Hermet fut obligé de l'imiter.

A présent, ils approchaient du ravin et la touffe d'oliviers s'élargissait. Au-delà des oliviers s'étendait un plateau rocheux et on apercevait aussi, plus loin, une forêt de pins auréolée de nuages blancs, plus légers, plus aérés que cette masse nébuleuse qu'aucun éclair ne venait crever.

Il devait être 11 heures lorsqu'ils atteignirent le ravin et tous deux transpiraient. Bortak s'assit par terre, le dos appuyé contre un arbre, les jambes écartées sur la valise. Hermet prit place en face de lui, posa sa trousse qui le gênait par terre.

— Que préférez-vous, docteur? Du corned-beef ou des sardines?

Toujours cette pointe d'ironie dans la voix. Même dans la phrase la plus banale.

— Du corned-beef, répondit Hermet.

Bortak ouvrit la boîte et la lui passa avec une tranche de pain. Ils mangèrent silencieusement. Après la dernière bouchée, Bortak referma la valise et se leva. Hermet espérait qu'il aurait apporté une bouteille d'eau avec lui.

— Il n'y a pas une source par là?
— Je ne crois pas. Plus loin, peut-être. Vous avez très soif?
— Et vous?
Un petit sourire se dessina sur les lèvres épaisses de Bortak.
— Moi aussi, bien sûr.
Puis :
— J'aurais dû y penser.
Il se leva, secoua son manteau et le jeta sur ses épaules. Ils continuèrent à marcher; à 4 heures, ils traversèrent le plateau bosselé de rochers et l'air devenait de plus en plus irrespirable. Le ciel s'était assombri davantage et aucun souffle ne secouait la cime des pins. Fatigué, la bouche pâteuse, Hermet suivait Bortak comme son ombre. Ce dernier marchait à une allure normale, le dos légèrement courbé. Lui aussi devait être fatigué; lui aussi devait avoir soif, mais chaque fois qu'il se retournait, Hermet s'étonnait de voir les traits de son visage aussi détendus.
A l'entrée de la forêt, Bortak s'arrêta, s'essuya le visage avec son mouchoir, consulta sa montre.
— Sale temps, dit-il.
Hermet regarda le ciel, ne répondit pas.
— Vous n'êtes pas fatigué, docteur?
— Si, mais j'ai hâte de rentrer à Tripoli. Vous croyez que nous y serons ce soir?
— Peut-être.
La nuit, venue prématurément, élargissait l'ombre des arbres et, à travers les pins, on distinguait des coins du ciel. Hermet se sentit mal à l'aise tout à coup. Il ne savait pas exactement pourquoi. A cause de l'atmosphère? Ou de Bortak qui marchait tranquillement devant lui mais se retournait de plus en plus fréquemment et le regardait avec des yeux moqueurs? Ce n'était peut-être qu'une impression, mais il était mal à l'aise. Et fatigué. Et il avait soif.
— Bortak...
Sa voix lui parut étrange, dans cette forêt, au milieu de ce silence. Il devait sûrement avoir de la fièvre.
— Docteur?
— Écoutez...
Bortak était revenu sur ses pas. Hermet allait lui proposer une petite halte, mais devinant son sourire ironique, il lui dit :
— Vous avez une cigarette?
Il se sentit ridicule et prit la cigarette que l'autre lui tendait, la planta sans envie entre ses lèvres. Il avait les mains moites et des sueurs froides s'emparaient de son corps.
A présent, c'était la nuit et ils se trouvaient toujours dans la forêt. Tripoli devait être loin encore. La chaleur devenait de plus en plus oppressante. Cette fois-ci, Hermet s'arrêta et comme Bortak marchait près de lui, il lui demanda presque agressivement :
— Vous n'êtes pas fatigué?
— Je suis fatigué et j'ai soif, répondit Bortak.
— Alors, arrêtons-nous un moment!
Sans attendre sa réponse, il se laissa tomber par terre, s'appuya contre un arbre, écrasa avec son mouchoir les gouttes de sueur qui

s'étaient formées sur sa poitrine. Bortak resta debout, puis se décida à poser sa valise.

— Je vais tâcher de trouver une source, dit-il.

Il s'enfonça dans la forêt. Hermet resta seul. Autour de lui tout était noir et silencieux. Pas un bruit, pas un souffle. D'imaginer qu'il fallait se lever et se mettre en route, il se sentait malade. Au diable l'amour-propre! Il passerait la nuit ici, au pied de cet arbre, sans bouger de sa place. Demain matin, tout irait mieux, il en était sûr. Pour le moment il n'avait plus envie de réfléchir; il allongea ses pieds, ferma les yeux. Combien de temps resta-t-il dans cette position? Une heure? Deux heures? Ou cinq minutes?

— Docteur...

Il ouvrit les yeux et se sentait lourd comme après une mauvaise sieste. Bortak était penché sur lui.

— J'ai trouvé une source, docteur. Si vous avez envie de boire, suivez-moi.

Il réfléchit un long moment sur le sens de ces paroles. Une source. De l'eau. Mais avait-il soif, maintenant? Il ne le savait pas. Sans se rendre compte de l'effort qu'il venait de faire, il se retrouva sur ses jambes. Il suivit Bortak. Ils marchèrent une demi-heure, puis Hermet finit par constater que les arbres s'espaçaient et distingua quelques rochers. Il marchait tel un automate, ne sentait pas sa fatigue, comme dans un rêve. Puis soudain, une odeur singulière pénétra dans ses narines. Une odeur de charogne, qui s'en allait et revenait encore plus forte. Quelque part, pas très loin, un animal était en train de pourrir. Comme Bortak marchait tranquillement, il lui demanda :

— C'est encore loin?

— Cent mètres, docteur.

Il alluma son briquet. La petite flamme éclaira deux rochers entre lesquels coulait un mince filet d'eau et le cadavre d'un cheval à moitié pourri. Hermet hésita. Il n'avait plus envie de boire. Bortak se pencha, laissa couler l'eau dans la paume de sa main et but. Il refit quatre ou cinq fois le même geste, puis céda sa place à Hermet. Il ralluma son briquet et s'approcha de la carcasse du cheval. Le ventre était complètement rongé et il ne restait plus que les côtes qui ne s'étaient pas affaissées encore, tandis que les jambes de derrière étaient intactes. A la place des yeux, il y avait deux trous noirs.

— Docteur.

Hermet s'était penché pour boire. Bortak vint se coller contre lui, le coinçant entre les deux rochers. Il était extrêmement agité. De petits frissons parcouraient son corps, et sa respiration devenait courte. On aurait dit qu'il haletait. Était-ce à cause de cette odeur?

— Au bout de combien de jour un corps commence-t-il à pourrir? Dès le troisième jour? Après une semaine? Un mois? Et ce cheval depuis combien de jours est-il mort?

L'odeur de la pourriture semblait sortir de sa bouche. Hermet commençait à se sentir mal à l'aise. Le corps robuste, court et trapu de Bortak oppressait sa poitrine. Mais il ne bougea pas, ne fit pas un geste pour se dégager, voulant ignorer qu'il était coincé comme un rat entre ces deux rochers.

Bortak poursuivit, la voix de plus en plus rauque, les traits durcis, méconnaissable :

— Est-ce la même chose pour un corps humain que pour un cheval? Pourrissent-ils avec la même rapidité? Et par où le corps commence-t-il à se décomposer? Le ventre? La poitrine?

Un petit silence :

— Ou les yeux?

Il demanda d'une voix hésitante :

— Les yeux? Vous croyez que les yeux pourrissent les premiers?

Hermet ne répondit pas, attendit. D'ailleurs, Bortak parlait comme pour lui-même, n'attendant pas de réponse. Ces phrases qu'il avait répétées mentalement dans sa tête avaient fini par briser ses nerfs et s'échapper de ses lèvres par bribes. Il y eut un silence. Puis Bortak, sans dire un mot, quitta sa place et reprit le chemin du retour, suivi de Hermet. Arrivé près de l'endroit où il avait posé sa valise, il s'étendit par terre, ramena son manteau sur ses yeux. Hermet ôta sa veste, la plia en deux et s'en servit comme oreiller. Une chaleur moite, malsaine, enveloppait la forêt.

— Docteur...

Il venait à peine de s'endormir, lorsque la voix de Bortak le réveilla. Une bougie plantée dans le sol éclairait, de sa flamme maladive, le visage de Bortak accroupi par terre, tenant dans sa main une branche d'arbre avec laquelle il traçait sur le sol des dessins géométriques. Il paraissait calme, détendu. Hermet les yeux plissés, encore mal réveillé, attendit. Bortak parla, les yeux fixés sur le bout de sa branche

— C'est bizarre un cœur, dit-il. Tant qu'il bat, tout va bien. Puis il s'arrête. Le cœur s'arrête et on ne respire plus. On ne respire ni l'odeur des muguets, ni la brise matinale, ni la peau de sa femme. Le cœur s'arrête et on ne voit plus. Ni les forêts, ni la mer, ni sa femme. Le cœur s'arrête et on ne parle plus. Ni à un ami, ni à sa famille, ni à sa femme. Le cœur s'arrête et on n'entend plus. Ni le bruit de la forêt, ni les vagues, ni les paroles de sa femme. Le cœur s'arrête et tout s'arrête avec lui. Le corps n'existe plus. Il devient une chose qui commence à pourrir. Les yeux et les lèvres, le nez et les oreilles, les bras et les mains commencent à fondre, se mélangent et disparaissent. Comme c'est bizarre, un cœur; vous ne trouvez pas, docteur?

De nouveau, Bortak le réveilla une heure plus tard, en promenant le bout de sa branche sur ses mollets. Hermet ouvrit des yeux vagues, mais ne parla pas, pour ne pas se réveiller complètement. Fatigué, abattu par la longue marche, il ne réagissait plus.

— Nous ferions mieux de grimper sur l'arbre, docteur.

Il ne comprit pas ou plutôt il crut mal comprendre et fit un effort pour saisir les paroles de Bortak.

— J'ai déniché un cèdre à cent mètres d'ici; nous serons plus tranquilles pour y passer la nuit.

Bortak, qui était resté accroupi, se leva. La bougie jetait ses dernières flammes.

— Quel cèdre?

D'une voix tranquille, normale, Bortak expliqua :

— A cause des loups, nous ferons mieux de nous réfugier sur l'arbre.

Sans l'attendre, il écrasa la bougie avec son pied, s'enfonça dans la nuit. Réveillé complètement, Hermet cria :

— Vous parlez sérieusement ou bien...

Cette fois, la voix de Bortak l'enveloppe. Elle vient d'en haut. Hermet relève la tête et distingue les yeux de Bortak qui brillent.

— Que faites-vous sur l'herbe?

— Je prends l'air.

Il s'assied au pied de l'arbre, mais la présence de Bortak au-dessus de lui le gêne. Énervé, il laisse échapper :

— J'en ai marre de vous.

Le rire de Bortak secoue les feuilles sèches de l'arbre. Puis ce carillon agaçant cesse. Bortak descend, s'étend tout près de Hermet. Il lui touche l'épaule.

— Moi aussi j'en ai marre de vous, docteur. Et pas d'aujourd'hui!

Son souffle chaud effleure le visage de Hermet. Il ne parle pas, ne fait pas un mouvement. Il attend. Bortak se lève enfin et va s'étendre en face de lui. Ses yeux ne le quittent pas. Il est là, comme un chat prêt à bondir sur sa proie. Surpris, Hermet juge prudent de se taire. Les phrases cinglantes qu'il pensait lui lancer s'étranglent dans sa gorge. Il souhaite que la nuit vienne complètement pour effacer Bortak de sa vue. C'est maintenant qu'il se rend compte de son imprudence. Qu'est-il venu faire dans cette galère en compagnie d'un homme qui le croit responsable de la mort de sa femme? Et d'un Oriental par-dessus le marché! Des images bizarres, qu'il repousse tantôt avec un haussement d'épaule, qu'il accepte tantôt avec une espèce de vertige, se dessinent sur l'écran rose de ses paupières. Si Bortak allait bondir sur lui et l'étrangler tout bêtement dans cette forêt? Impossible. Il se défendra. Et puis, il y a la loi. Des villageois les ont vus ensemble. Il n'oserait pas. La loi? Bortak peut franchir facilement la frontière qui doit se trouver à une centaine de kilomètres. Il se rend compte qu'il a les yeux fermés. Il les ouvre. Tout est calme. Bortak a planté une bougie, au milieu de l'espace qui les sépare, et s'amuse avec une poignée de terre qu'il laisse filtrer entre ses doigts. Des plaques d'ombre obscurcissent son visage. Hermet consulte sa montre : il est 8 heures.

— Docteur...

Bortak s'approche. Des bulles de salive éclatent sur son visage.

— Vous croyez que les vers l'ont déjà rongée?

Hermet ne saisit pas tout de suite, puis il pense au cheval qui pourrit près de la source. Bortak devine sa pensée.

— Non, elle, ma femme, que vous avez refusé de soigner.

Hermet se réveille complètement. Il est en colère. Une drôle de colère d'ailleurs. Il veut en finir. Les paroles coulent, se bousculent de ses lèvres et il a l'impression que c'est un autre Hermet qui parle. Un autre Hermet qui se trouve dans cette forêt, face à cet homme, tandis que le vrai Hermet dort tranquillement dans son lit, respecté par la ville entière.

— Je vous ai dit cent fois que c'était trop tard... trop tard, vous comprenez le français? Personne ne pouvait la sauver, ni vous, ni moi, personne, personne. C'est une maladie qui ne pardonne pas. Elle était condamnée avant d'arriver chez moi. Vous allez finir par comprendre, oui?

Il s'arrête, serre les dents sur une colère qui monte, qui s'échappe de ses lèvres malgré lui. Un mot en raccroche un autre, forme une phrase prête à s'écouler. S'il continue à parler, il a l'impression qu'il ne s'arrètera plus. Bortak le touche presque. Ils se regardent comme deux chats. Hermet attend un mot, une provocation pour bondir sur Bortak. Ce dernier plonge la main dans sa poche, la ramène avec une cigarette coincée entre deux doigts, la plante entre ses lèvres, l'allume, tire une bouffée. De ses narines, de ses lèvres, la fumée s'étire sans effleurer Hermet, puis il s'étend sur le dos.

— Vous mentez, docteur.

Il le dit calmement, comme s'il avait longtemps médité sa phrase. C'est la première fois que quelqu'un lance à Hermet pareille insinuation. Un sentiment imprécis refoule momentanément sa colère. Il laisse passer un temps. Il finit par trouver la phrase qu'il cherchait :

— Pouvez-vous prouver que je mens?

— Non, fait Bortak aussitôt.

— Alors?

La pointe rouge de la cigarette brille puis s'éteint.

— Si vous l'aviez reçue, elle ne serait pas en train de pourrir.

— Vous croyez cela?

— Oui, docteur.

Le ton calme de Bortak le déconcerte. Il aurait souhaité le voir en colère pour lui répondre de même. C'est commode, une colère. On n'a pas le temps d'approfondir une pensée. Les phrases mi-sincères coulent, volent, frappent, éclatent et le pire, c'est qu'on finit par y croire. Bortak reste tranquille.

— Qui vous l'a dit? demande Hermet.

Et sa question ressemble à une provocation.

— On me l'a appris.

— Quoi donc? Qu'elle avait des chances d'être sauvée?

— Elle n'avait pas des chances. Opérée tout de suite, elle aurait été sauvée cent pour cent.

— Vous croyez?

— Oui, docteur.

— Qui vous l'a dit?

— Un médecin.

— De l'hôpital?

— Que vous importe. On me l'a dit.

Hermet passe en revue les médecins qu'il connaît. Il ne voit pas. Un médecin de la ville? Il est en bon termes, même avec ceux-là. Bortak doit sûrement mentir.

— On vous a menti.

Il est prêt à donner d'autres explications sur la maladie de sa femme, mais il s'arrête. A quoi bon? Pour Bortak, il est coupable. Il n'arrivera pas à lui ôter cette idée de son front têtu. Le mieux est de se

taire, mais il éprouve le besoin de parler, de savoir. Droit au fait, sans fausse ironie :

— En somme, pour vous, je suis coupable.

Bortak ne répond pas. Il ne répondra à aucune de ses questions.

Le sommeil envahit Hermet par étapes. Il s'approche à petits pas, tourne autour de lui, se suspend au-dessus de sa tête, se laisse choir à côté, disparaît et revient plus fort. Mais Hermet s'est promis de ne pas dormir tant que Bortak restera éveillé.

Bortak a repris sa place en face de lui. Il a planté une nouvelle bougie et taille une branche d'arbre avec son rasoir. Après les fatigues du jour précédent, le sommeil glisse dans les yeux de Hermet. Seuls ses nerfs aiguisés le tiennent encore éveillé. Il garde les yeux ouverts. Très bien. Il pourra tenir ainsi longtemps. Il les ferme quelques secondes pour éprouver sa résistance. C'est une catastrophe. Le décor chancelle, comme s'il était ivre. Ses paupières collent sur la rétine; il doit faire un grand effort pour les séparer.

L'immobilité a supprimé sa jambe droite. Pris d'une légère panique, il se dresse maladroitement sur sa jambe gauche, masse les muscles, fait circuler le sang. Quand il s'est dressé, Bortak n'a pas levé les yeux de dessus son rasoir.

Il faut trouver une phrase neutre afin de rompre cette atmosphère tendue. Il cherche, mais ne tombe que sur des banalités. Il reprend sa place. Il est à l'aise. Il ferme les yeux pour savoir si Bortak va bondir sur lui. Ses nerfs refoulent momentanément le sommeil. Maintenant, il lutte pour ne pas ouvrir les yeux. Il veut savoir. Des petites antennes pointent leur museau sur ce carré de terrain, lui signalent tous les mouvements de Bortak. Sur un écran noir se détache nettement la mèche enflammée qui dévore la bougie et les gouttes de cire qui roulent sur les aiguilles de pins. Il voit nettement le corps lourd de Bortak penché sur le côté et le va-et-vient de son bras. Mais, cinq minutes plus tard, toutes les images s'embrouillent. Il rouvre les yeux. Rien n'a changé. Il les ferme. Il essaie de dormir. Comme ça : les jambes allongées, la tête sur le bras replié, l'autre main recouvrant le visage. De telle manière que Bortak ne sache pas s'il dort ou s'il reste éveillé.

Cette fois-ci, en se réveillant, ses yeux ne s'accrochent à rien. Les a-t-il bien ouverts? Il se secoue. Il est bien éveillé et la bougie en s'éteignant l'a plongé dans l'obscurité. Doucement, prudemment, mais prêt à se défendre, il allonge ses bras comme s'il allait rencontrer le corps de Bortak. Il se lève, touche l'arbre, tourne autour. Cette obscurité, qu'il souhaitait tant il y a une heure, le dérange à présent, Il se sent menacé par elle. Il reste près de l'arbre sans faire un geste. dresse les oreilles, retient son souffle. Si Bortak dort, il entendrait sûrement sa respiration, mais rien ne trahit sa présence. Comme lui, il doit être tapi dans l'ombre. Hermet qui aime les situations nettes finit par perdre patience. Il tâte ses poches, prend la boîte d'allumettes, en frotte une, sursaute car une lueur anormale a tiré les arbres de l'ombre : Bortak vint d'allumer en même temps que lui une nouvelle bougie.

— Vous vous croyez malin!

Bortak ne semble pas l'entendre. Il reprend son rasoir : geste qui exaspère Hermet. Il vient se planter devant lui :

— Donnez-moi ça...

Pas de réaction. Il répète d'une voix ferme :

— Pour la dernière fois, donnez-moi ce rasoir.

Aucune réaction. D'un coup de pied sur la main de Bortak, il envoie rouler le rasoir dans l'ombre. Puis à la lueur de la bougie, il s'empare du rasoir et le met dans sa poche.

— Vous êtes content à présent?

Une envie folle le prend de taper sur cet homme sans réaction, étendu par terre qui le regarde avec des yeux étonnés. Il s'en prend à sa valise.

— Vous n'en avez pas d'autres, non?

Il arrache les chemises, les serviettes, les mouchoirs. Ses mains tremblent. Les dents serrées, il vide la valise par terre, palpe les vêtements pour voir si aucun objet n'est dissimulé à l'intérieur d'une poche. Ses doigts frôlent un morceau de carton. Il enlève le mouchoir et tire une photo. Il la regarde attentivement. Elle représente une femme et un homme. Ils sont assis côte à côte près d'une table garnie de hors-d'œuvre. Derrière eux coule une source. La femme, il ne la connaît pas. L'homme, c'est Bortak. Un Bortak au visage épanoui de bonheur avec une petite moustache au-dessus de ses lèvres et une main timide posée sur le dos de la chaise de sa femme.

— C'est l'aimée, je pense...

Hermet a l'impression que ce n'est pas lui qui parle, qui vient de frapper Bortak. C'est l'autre Hermet, le double, qui s'est détaché de lui. Il regarde la femme. Elle possède un visage fin, de longs cheveux et ses yeux sont plissés à cause du soleil. Il remet les vêtements pêle-mêle dans la valise avec la photo. Bortak n'a pas bronché. Il l'observe toujours avec des yeux hébétés. Enfin Bortak se lève. Il ouvre la valise, plie, range chaque vêtement à sa place, éteint la bougie.

De nouveau l'obscurité enveloppe Hermet de son manteau menaçant. Jusqu'à l'aube, il reste sur le qui-vive, grillant cigarette sur cigarette.

Vahé Katcha.

Les bois du nord

Paul Guyot, dont *les Bois du Nord* (1) est le premier livre, vient tard à la littérature, comme La Fontaine et Bernanos, dit-il en plaisantant. Ce Nazairien grand et massif, au gabarit de catcheur, sécrète à longueur de journée une ironie souvent acide, le plus souvent dirigée contre lui-même. S'il débute dans le roman, il a déjà connu quelques succès avec deux autres formes d'expression, la peinture et le journalisme. Deux musées ont acquis de ses toiles et il est le directeur d'un grand hebdomadaire. Mais c'est probablement à travers le roman qu'il arrivera à exprimer le mieux ce qu'il cherche à communiquer. A chaque page des *Bois du Nord*, on sent une volonté de brasser inlassablement la pâte fade des actes quotidiens, jusqu'à ce que lèvent, cachés au cœur de la banalité, l'absurde et le monstrueux.

Je vois là un souci flaubertien, encore que l'art de Paul Guyot se rapproche davantage de Dabit, de Guilloux, de Céline et du Sartre d'*Intimité*.

Les Bois du Nord racontent vingt-huit jours de la vie de Thomas et Florence Barentin, à la fin de l'été de 1934. Le récit passe tour à tour de l'intimisme au « cinémascope », du monologue intérieur au populisme.

L'intimisme est dans toutes les scènes qui opposent ou mêlent les membres de la famille Barentin, importants marchands de bois du Nord dans un port atlantique qui n'est pas nommé, mais où il est facile de retrouver Saint-Nazaire ; les Feins, courtiers maritimes hier opulents, aujourd'hui ruinés, et le menu fretin des employés et ouvriers des Barentin, patrons nonchalamment paternalistes.

Thomas Barentin, effacé par la personnalité de feu son père et l'autorité souvent stupide de sa mère, fausse les mille petits faits quotidiens en jouant pour lui-même le rôle d'un dieu omnipotent, capricieux, méchant, un petit dieu dépassé par ses manigances et qui déclenche finalement un crime.

Florence, c'est une Emma Bovary qui ne fera jamais de bêtises. Et ses rêves aboutissent à un repli narcissien, à l'obsession de son corps que guette le Temps.

Un souffle de vie anime le moindre personnage et c'est sans doute la principale qualité du livre.

Quant au « cinémascope », aux « extérieurs » c'est l'année de mort 1934 : six février, assassinat du roi Alexandre et de Louis Barthou, du chancelier Dollfuss, la nuit hitlérienne des « longs couteaux », la mort inexpliquée du roi Albert de Belgique... Ces flots de sang ont sensibilisé les travailleurs du port. Une crise éclate avec l'arrivée d'un cargo allemand battant pavillon à croix gammée. Le chapitre que nous publions décrit cette scène à laquelle participe Thomas Barentin, conscience imaginative et tortueuse.

ROGER GRENIER.

LA colonne de fumée progressait au-dessus du petit cap boisé. Les promeneurs ne voyaient pas encore le bateau masqué par les arbres. Il était bien rare, maintenant, qu'un bateau eût ce port pour

(1) A paraître aux éditions Calmann-Lévy.

destination. La plupart remontaient le fleuve jusqu'à Nantes. Quand le bateau passait la pointe, on comptait ses cheminées. Deux cheminées rouges et noires, c'étaient *le Flandre* ou le *De La Salle*, courriers habituels de la Compagnie générale transatlantique sur la ligne de Colombie, par les Antilles et le Venezuela, qui débarquaient des nègres à peau grise, des mulâtresses couronnées de madras, des prêtres coiffés de feutres gris-perle, des religieuses exsangues et surtout d'importants contingents de gardes-chiourmes aux képis bleu-ciel cabossés. Une semaine après leur arrivée, les paquebots-omnibus repartaient pour leur circuit marin avec leurs équipages d'employés. Les horaires ne changeaient jamais; le 1er on quitte Cristobal; Cartagena, Puerto-Colombia, Curaçao, Puerto-Cabello, La Guayra, Carupano, Trinidad, Barbade, Fort-de-France, Basse-Terre, Pointe-à-Pitre, défilent à vingt-quatre heures d'intervalle; du cabotage. De Pointe-à-Pitre à Santander, onze jours de mer et le 22, les employés-navigateurs sont de retour dans la ville où ils retrouvent leurs femmes, leurs chats et leurs voisins. Les promeneurs du boulevard suivaient des yeux *le Flandre* ou le *De La Salle* (ou bien encore *le Mexique* qui faisait, lui, dix voyages à la Vera-Cruz par la Havane), jusqu'à ce que le paquebot jette l'ancre au large de la jetée ouest. Aucun terrien n'est insensible à l'élégance fine d'un bateau de la Transat; la rade, avec un seul paquebot, est peuplée; le soir, tous les hublots scintillent, toutes les étoiles scintillent, les chenilles jaunes des reflets se tordent cependant que scintillent les crêtes des vagues touchées par les phares, sous le filet blanc de la voie lactée; chacun se sent un peu propriétaire du bateau à l'arrière duquel, sous le pavillon, sur la coque noire bombée, les populations de Costa-Rica et d'ailleurs, peuvent lire, le nom du port d'attache, de la ville, sculpté en lettres d'or au-dessus des entrelacs d'or.

Le jeudi 12 octobre 1934, vers 10 heures, on vit glisser une fumée au-dessus des arbres. Le navire déboucha, un cargo assez gros, lourdement chargé : le premier depuis une semaine au moins. Une commune émotion figea les retraités qui se chauffaient au soleil; ils regardèrent le large en clignant de l'œil. Le cargo qui s'avance ainsi vers les bassins, lent, solennel, les cales pleines de marchandises embarquées d'un autre endroit du monde, c'est la certitude d'un sursaut de vie pour la ville que la crise ankylose. Déjà la sirène se gonflait et crevait, diffusant une seule note poignante. La mer portait loin le cri de la chaîne d'ancre raclant les tôles. A bord, ils avaient dit : « Pare à mouiller... mouille! » Tous les promeneurs connaissaient ces mots-là. Les retraités des Ponts et Chaussées, de la douane, de la marine essuyaient leurs yeux qui pleuraient à force de s'être frottés à la lumière de la mer.

Le bateau attendait la marée de midi pour entrer au port sans écluser. Les pinasses sardinières arrivaient en pétaradant, passaient au ras du cargo, filaient jusqu'au sas, le teuf-teuf cessait, la barque donnait du nez contre les moellons; tandis que le reste de l'équipage s'empressait à l'amarrage, un pêcheur, sans attendre, sautait pieds nus sur le quai, courait jusqu'au bureau du port où l'on affiche la liste des bateaux attendus; restait un bon moment devant la boîte gril-

lagée, s'appliquant à lire les écritures calligraphiées; revenait crier à ses compagnons affairés à trier le poisson : *l'Auguste-Thyssen* et sans commentaires, se mettait à charger à son tour les caissettes de sardines sur une voiture à bras.

Une troupe de gamins jaillit hors du patronage Carnot; ils traversèrent le boulevard, criant et se bousculant jusqu'au garde-fou du remblai; le jeu consiste à lancer les cartables sur la plage, puis à les rejoindre d'un saut en profondeur le plus disloqué possible; ensuite on se trempe les pieds dans l'eau, avec les galoches; à marée basse, on les enfonce dans la vase pour les entendre s'arracher de la gadoue avec un bruit de succion. Là où le sable est encore mouillé, on trouve des ardoises en grand nombre pour faire des ricochets sur le clapotis : les champions en réussissent huit, neuf. Le goémon frais est plein de trésors, bouts de verre sucés par les tempêtes, os tout blanc, et par chance un rat gonflé, pelé et soyeux, avec des pattes minuscules, un rat qui a descendu tout doucement le fleuve. Ce mardi-là, les gamins, juste avant de sauter, aperçurent en rade le large cargo virant tranquillement sur son ancre; vise un peu, il a hissé les deux pavillons, il demande l'entrée du port, il va pas remonter jusqu'à Nantes; l'ordre des jeux fut bouleversé, les écoliers s'envolèrent, à qui serait le premier au bout de la jetée ouest.

Justement, le bateau-pilote rentrait. Comme il passait à portée de voix, un de ses marins, le ventre scié par la lisse, cria aux gosses :

— Les salauds! Ils ont le pavillon d'Hitler!

« Ils ont le pavillon d'Hitler », répéta en haletant le plus rapide. Il s'arrêta pour permettre aux autres de le rejoindre. Et tous, gravement, se regardèrent en disant : « Ils ont le pavillon d'Hitler! » Le plus petit se mit à chanter sur l'air de *Je suis chrétien* : « Ils ont le pavillon d'Hitler! »; riant et braillant le cantique : « Ils ont le pavillon d'Hitler », ils reprirent leur course de plus belle.

Le bateau-pilote filait à toute allure, sa petite cheminée noire, trapue, tirait une fumée lourde, exactement horizontale. Le marin était à l'avant, incliné comme une figure de proue. La nouvelle le desséchait. Le pavillon de Hitler. Sous le grand ciel bleu, le ciel uni, le pavillon de Hitler. Cramponné d'une double poigne au garde-fou, l'homme tirait le bateau, messager impatient. Ils ont le pavillon d'Hitler. Des mots, des phrases reçus sans passion dans les meetings, s'élevaient du fond de sa mémoire, sonnaient à ses tempes. Libérez Thælmann... pavillon d'Hitler... Libérez Thælmann... Il ne voyait pas, en face, les écluses familières vers lesquelles s'époumonait son bateau. Masquant les ponts, les portes de fer, les cheminées, les maisons, flottait l'éclatante étamine où se tordait l'araignée noire. « Salauds, salauds! » criait le marin. Un fusil, les salauds, pour tirer dessus. Libérez Thælmann. Deux électriciens réparaient un pylône au bout du brise-lames. Libérez Thælmann. Le marin hurla :

— Ils ont le pavillon d'Hitler!

« Ils ont le pavillon d'Hitler!... » Avant d'accoster, il lança son cri aux maçons qui réparaient les quais. Enfin, aux éclusiers qui souquaient l'amarre :

— Les salauds, les salauds, ils ont le pavillon d'Hitler!

Il grimpa à l'échelle de fer verticale, se carra sur l'extrême bord

du quai et, comme une sentinelle avancée du port résolue à mourir pour la cause, défia le bateau.

Près du marin, Thomas, tête nue, regardait aussi la rade. Espace paisible, profond et frais, lac vert et doré dont la chanson résonnait en lui, niant le péché, le sang, la guerre, la mort, l'encre. Thomas s'attardait dans ce bain qui le lavait, car il était taché d'encre. L'encre du journal lui collait aux doigts, lui barbouillait le front, la poitrine, le ventre, les reins. Sang et encre mêlés : à Marseille, sur la Canebière, à deux cents mètres du port, un terroriste croate a assassiné hier Alexandre Ier de Yougoslavie et Louis Barthou, blessé le général Georges. De la mort du roi et du ministre, Barentin n'a ressenti aucune émotion particulière, il a simplement été pendant une minute le roi Alexandre; mais ce rôle, pour flatteurs que fussent l'uniforme sévère, le grand cordon de la Légion d'honneur et le royal visage glacé, il l'abandonna vite; un seul personnage de la tragédie l'appelait, ce personnage c'était le terroriste, l'assassin, le Croate Petrus Kalemen — le vrai héros; et Thomas Barentin devenu Petrus Kalemen était arraché à ses gardes par la foule, piétiné, étripé, repris par les gardes, achevé obscurément sur le plancher d'un poste de police. Bel espace qui apaise! Thomas offrait à la mer des yeux encore horrifiés. Année de sang. Des crimes, partout, se nouent. 6 février. Le cadavre du roi-chevalier Albert Ier dans les rochers de Marche-les Dames. On ne sait quel ministre polonais assassiné à Varsovie. La nuit des longs couteaux, le 30 juin, la justice de Hitler zigzaguant à travers l'Allemagne, abattus Schleicher et sa jeune épouse, abattus Roehm et ses mignons. La mort du petit Dolfuss au Palais fédéral de Vienne. La maison de Barentin en plein centre du port; la foule gronde; la porte saute. C'est alors que Barentin entendit à sa droite respirer une émotion démesurée. Sans tourner la tête, il guetta tout contre lui le marin du bateau-pilote; que lui voulait-on? Qu'avait-il pu faire pour exciter sa colère? était-ce déjà?... L'espace était tranquille. Il se calma. Quelle stupidité de se promener sur les quais avec ce complet de tweed trop clair, ces belles vieilles grosses chaussures jaunes que Marie s'était acharnée ce matin à polir comme des miroirs! Comme si les ouvriers avaient besoin de banderilles pour s'agiter! Les révolutions, ça commence par les casquettes contre les chapeaux. Il tira sa manche sur son bracelet de platine. Heureusement, Petit-Rip batifolait assez loin, exigeant bruyamment des privilèges dans le cortège d'une chienne en chasse. Notre Père qui êtes aux Cieux. Si je pouvais être fort, brave, rude, vulgaire, pour un instant semblable à cette brute. Si j'étais resté dix minutes de plus chez père. Le marin se foutait du costume de Barentin, de ses mains blanches, de ses cheveux blonds. Il eût crié la chose à un curé, si ça s'était trouvé. Libérez Thælmann. Il tendit le bras vers le large :

— Ils ont le pavillon d'Hitler!

— Ils ont...?

— La croix gammée. Les salauds! *L'Auguste-Thyssen* a le pavillon à croix gammée. Les salauds! Le pavillon d'Hitler avec la croix gammée au milieu. Salauds! Salauds!

Thomas Barentin parut consterné. Il respirait! Ce n'était que ça : la croix gammée. L'esprit libre, il corrigea le dessin de quelques

rides, serra l'arc de sa bouche, passa aisément de la consternation à une révolte distinguée, accordée à son beau costume, et redit après le marin :

— Le pavillon de Hitler !

Il quêta un signe de gratitude. La sympathie fugace des inconnus délivrait un de ses thèmes préférés et réconfortant, le thème manieur d'hommes : les foules, je les retourne, je les mène à ma guise; mon magnétisme. Pour retrouver cette brève domination, il était prêt à une soumission active de fille de joie, bien qu'il sût qu'il regretterait aussitôt l'offrande de son souci factice, qu'il aurait honte de son avidité vile, qu'il se mépriserait. Pas moyen de se retenir, une fois de plus il avait succombé. Mais le marin l'avait oublié, s'éloignait en soliloquant. Lentement le cargo allemand virait sur son ancre.

Thomas Barentin est maintenant dans son bureau, en compagnie de sa secrétaire, Jeanne Daigue. Les dockers à la journée refusent de décharger le bateau allemand, mais les dockers au mois acceptent. Une manifestation va se dérouler, à laquelle Barentin assiste de sa fenêtre.

L'Auguste-Thyssen était à quai. Sur l'eau brillaient des taches de mazout mordorées. Les ballons geignaient, écrasés entre les tôles du bateau et les pierres. Le pavillon nazi pendait faute de vent, tout neuf dans la lumière absolue, neuf comme la peinture blanche des passerelles, la peinture noire de la cheminée, comme les cordages blonds, grinçants, où tressautaient les disques de métal enfilés pour empêcher l'escalade des rats. Sur les ponts, des hommes se rasaient, le cuisinier jouait avec un singe.

Le déchargement commença.

Deux files de dockers encapuchonnés reliaient la rame de wagons au vapeur. Pour monter dans le bateau, ils hésitent, maladroits de leurs mains libres, balançant les bras comme des danseuses de corde. Pour descendre, ça va, les sacs, en écrasant l'échine pliée, collent les porteurs à la planche. Faut quand même regarder obstinément à terre pour échapper à l'éblouissement d'une poussière de soleil et de son. Enfin le quai solide. Y a plus qu'à porter son faix dans le wagon. Là, mieux vaut être allège, parce qu'on a sous les pieds deux lattes souples fléchissant à contretemps. A l'arrivée, d'un coup d'épaule, on lance le sac qui tombe à côté des autres, dans le noir. Descendre vers la lumière, remonter au bateau, faire sans arrêt le cheval de cirque, un contremaître aux fesses, qui n'arrête pas de gueuler. L'ombre des cales, la lumière du dehors. La lumière, l'ombre. L'ombre. La lumière. Ombre. Lumière. Ombre. Lumière. Tandis que ceux du bateau qui connaissent d'autres ports, tuent le temps en crachant dans l'eau, à regarder, narquois, les dockers au mois qui montent et descendent en colonnes de fourmis déménageuses. Les treuils soufflaient et sifflaient. Les dockers au mois : des clowns sur la piste d'un cirque, d'un cirque limité par le bois du chantier Barentin dont la foule commençait à noircir les gradins. Les manifestants rappliquaient par toutes les venelles, escaladaient sans hâte les tribunes improvisées et s'asseyaient, pétrifiés aussitôt dans une attention pathétique. Pas un cri. Les trois mille grévistes bourdonnaient.

Bientôt tout le bois fut recouvert. Des drapeaux d'étamine rouge jaillirent...

D'un coup la lumière bascula, l'ombre emplit la pièce. L'écrasante paroi de *l'Auguste-Thyssen* sembla monter encore tandis que le soleil glissait derrière elle, en plein ouest. Le coin d'eau découpé par l'étrave et l'angle droit des quais prirent un éclat singulier où le clapotis étincelait comme des baïonnettes sur une troupe moutonnant. Mais la foule sous le flanc tribord du navire, prise au piège de cette brusque éclipse, sombra dans une angoisse d'avant l'orage. Le capitaine allemand, en silhouette sur le ciel doré, tout en haut de sa forteresse de tôle, fumait son cigare sans rien perdre du spectacle. La masse des grévistes remua, avança tout entière d'un pas, serrant l'étau autour de l'équipe au travail. Thomas Barentin et Jeanne Daigue attendaient le déclenchement d'on ne sait quoi qui s'amorçait. Des dos, des nuques, des casquettes : magma confus où l'intense curiosité de Barentin faisait pourtant un choix; il s'attachait à une casquette plus coquettement inclinée sur l'oreille et cherchait à déchiffrer sur le visage d'un seul les phases de l'émotion commune. Les joues bougeaient, les lèvres se pinçaient, à ces quelques pas de distance il pouvait voir les sourcils écrire d'un trait mouvant la colère, le mépris, l'impatience... Puis, repu de cette haine, l'observateur s'occupa des dockers. Une file montait, aspirée par l'écoutille béante du cargo; l'autre descendait vers les wagons : huit hommes s'appliquaient comiquement à rattraper leur équilibre sur l'étroite passerelle, offerts aux lazzi. Deux douaniers se promenaient, indifférents. Quelques képis de flics apparaissaient au bout des hangars de l'*American cosmopolitain Line.* Un immense poumon rythmait :

— Ven... dus... ven... dus... ven... dus...

Le dernier docker de la file descendante portait son fardeau sans presque fléchir. C'était un rouquin, le corps couvert d'un vieux maillot de football cerclé de bleu et de blanc, échancré aux bras sur lesquels roulaient et tremblaient de gros muscles ronds. Ses camarades étaient recouverts de vieilles chemises mollasses, de capuchons de serpillière qui les travestissaient en pénitents. La foule hurlait. L'homme, impassible, arriva au bas de la planche. Barentin pensait à la Passion. La même populace. Le Christ marchant au supplice. Il sentit sur sa main les ongles secs de Jeanne.

— Oh! monsieur Thomas...

Le ciel s'était assombri. Les tôles de tribord reprenaient leur vraie couleur, noir uni de goudron jusqu'aux passerelles blanches. Quelques voix égaillées dans le troupeau commencèrent à chanter *l'Internationale.*

Les premières gouttes tombèrent d'un coup, en paquet, tandis qu'un contremaître se mettait à hurler, canne en l'air.

Les douaniers se repliaient pour s'abriter du grain sous les hangars.

Le jeune docker, les muscles dénoués, regardait en riant le contremaître, un lutteur de foire bedonnant.

Le sac de blé n'était plus, au pied du jeune docker, qu'une poche à demi vidée.

Sur les vitres de la maison Barentin sonnait l'averse. Jeanne et Thomas entendaient les injures du contremaître.

— Ta paye, tu peux te la foutre où je pense. Enfant de vache. Salaud !

Sans répondre, le jeune docker leva la tête vers le capitaine de l'*Auguste-Thyssen*, toujours à son balcon, insensible à la pluie, et lui fit un au revoir moqueur.

La foule s'arrêta de chanter pour rigoler. Le héros disparut au sein des costumes sombres. Les drapeaux oscillèrent, on les enroula autour des hampes pour les rengainer dans leurs fourreaux de toile cirée et tous se ruèrent vers les vélos tandis que les piles de bois, dépouillées des manifestants, reprenaient rapidement leur teinte abricot, rosie par l'ondée.

— Pauvre type, dit Jeanne Daigue. Le voilà drôlement repéré. Pour trouver de l'embauche maintenant...

Elle pense tout de suite à ces choses-là. Moi, ça m'amusait, la scène. Aimez-vous les uns les autres. J'en ai oublié Marseille et le roi Alexandre. Enfin, les voilà dispersés. Il ne reste plus que de petites grappes d'idiots mouillés. Il y en a qui ont des parapluies. Des parapluies : j'apparais, ils se sauvent, je suis Hitler, ils fuient, reviennent, m'écoutent, m'acclament, jurent de me suivre jusqu'à la mort.

PAUL GUYOT.

Le soldat Bourquin

Un homme, Joël, surpris par un raz de marée, renonce à se sauver et s'isole dans le grenier de sa maison. Pendant d'interminables jours et d'interminables nuits d'une solitude terrible, les fantasmagories naissent, se chevauchent les unes les autres, s'évanouissent, réapparaissent dans son cerveau que la catastrophe a frappé d'une lente démence. A travers un brouillard où se fondent sans remède présent et passé, il ne se reconnaît plus lui-même et ne reconnaît plus les autres lorsqu'il voit apparaître à sa fenêtre, un inconnu, un soldat d'un détachement de secours en mal de sauvetage. Mais le soldat, gravement blessé en route, meurt, sans le faire exprès, sur la paillasse de l'homme qu'il vient sauver. Entre l'heure qui précède l'aube et l'heure qui la suit, Joël, que l'événement, tel un éclair, a déchiré en deux, va tenter de se raccorder au monde des vivants.

La puissance d'envoûtement de cette œuvre est telle que le lecteur se soucie peu qu'elle soit le récit d'un rêve ou celui d'une histoire prétendue réelle. Symbolique ou non, la poésie ici est souveraine. Geneviève Serreau, qui est l'auteur d'un essai sur le dramaturge allemand Bertold Brecht, ouvre avec ce premier roman, Le *Soldat Bourquin* (1) les portes d'un monde singulier et bien à elle.

La première nuit, j'ai dormi plus que mon compte. Englouti au profond d'un tunnel. Dehors, le ciel est d'un blanc métallique. Je n'ai pas de montre. Il doit être 10 heures. Le vent est tombé. Ou plutôt, il est remonté. Là-haut, c'est la chasse aux nuages. Le fracas de la nuit vibre encore au fond de mes oreilles gourdes.

Je regarde les vitres encroûtées de chiures de mouches et de toiles d'araignées. Je déchire, pour le laver, le pan d'une vieille chemise. Ne trouvant pas d'eau, je suis saisi de panique. Enfin je découvre, sous une grosse bâche, un tonnelet plein aux deux tiers d'un vin rouge un peu aigre. Donc, je ne mourrai pas de soif. De tout ce qu'on voudra, mais pas de soif.

A la fenêtre ouverte, je reçois en pleine figure l'odeur d'algues et de sel. La mer est là. De petites vagues sales. Je me penche. Je peux me voir dedans, boueux et tremblant. Je pose ma main grande ouverte sur le mur, à partir du rebord extérieur de la fenêtre, le pouce bien à ras. Il ne faut pas tricher. Deux largeurs de main, exactement. Le fin bout de mon petit doigt effleure l'eau. Deux mains me séparent de la mort. Il suffirait qu'elles soient tendues vers moi. Il suffirait que ce ne soit pas les miennes. D'autres mains. La mer va-t-elle me les ronger, doigt après doigt?

Je trace une marque avec un clou. Je regarderai ce soir de com-

(1) A paraître aux éditions Julliard.

bien l'eau aura monté. Pour l'instant, elle est à peu près au niveau de mon plancher. Une chance que père l'ait cimenté. Contre les rats.

Une minute entière j'essaye d'imaginer la cuisine pleine d'eau à ras bord. C'est difficile. Il y a sûrement des choses qui flottent. Qui sont remontées au plafond et doivent cogner contre, doucement. Des chaises? L'étagère, peut-être. Et la boîte à sel. Une petite poignée de sel dissous dans la mer. Le vieil ordre est mort. Tous les objets, dans un lent mouvement, se mélangent maintenant selon d'autres règles. Portés par le courant, ils passent de la chambre d'Édouard à la cuisine, par la porte qui est restée ouverte. Je songe avec dégoût à la matelasserie spongieuse du grand lit en palissandre, au couvre-pied gonflé comme un chien noyé... Mon frère Édouard, lui, ça se comprend. D'abord il pouvait compter sur Louis. Louis et Joël, qu'ils se débrouillent ensemble, ils sont d'âge.

Mais Louis... Peut-être me cherche-t-il. Peut-être va-t-il d'îlot en îlot, sur une barque d'emprunt, demandant de mes nouvelles.

Il passera ici. J'ajuste les jumelles marines. Rien nulle part. Tout le monde a eu le temps de partir, chez Cruze, chez Magnas, chez les Borderie. Tous ceux-là avaient des frères. A tous ceux-là, quelqu'un a dit : « Viens, sauvons-nous. » Cela suffit. Avec cela on peut vivre.

En suivant la ligne des haies, la tête des boqueteaux, je reconstitue le paysage invisible : le champ de betteraves de Magnas, le pré de Borderie, le petit chemin creux entre les communaux... L'homme n'est plus nulle part, ni ses pas, ni sa sueur, ni ses cris.

Présence inerte, dormeuse. L'eau pèse partout, immobile. Je me couche dessus, m'étire, mes bras prolongés jusqu'à l'horizon. Ma tête, une étoile de mer. Les journaux doivent être remplis des hurlements des victimes. Moi, au cœur de la catastrophe, je connais une paix énorme. Une paix de noyé. Suis-je déjà noyé? Ma tête rêve au long des fossés marins. Je me suis levé pour boire un coup au tonneau. Ensuite je lave les vitres à l'eau de mer. Ça m'a fatigué. C'est de n'avoir rien mangé depuis hier. Je me coupe un morceau de saucisson. Je n'ai pas faim. Mais il faut que je tienne encore douze jours, et je veux garder l'esprit clair. Douze jours..., à moins que... L'eau monte, j'en suis sûr. J'attendrai le coucher du soleil pour regarder la marque.

Je décide de dresser la carte de mes malheurs. Une carte en relief. Rien que les grandes lignes, les points culminants. Il y a quelques sommets très hauts, à peine s'il reste assez d'air à la cime pour des poumons humains. On n'y peut tenir que quelques instants, les paupières arrachées, ébloui de douleur, incapable de rien distinguer du paysage environnant. On roule en bas sans même s'en rendre compte.

A dix-huit ans, je quittai la maison, avec le fol et vague espoir qu'en m'éloignant des lieux de ma naissance, je parviendrais à me hausser, en quelque façon, jusqu'à la statue de père. Louis, mis au courant de mes projets, m'approuva. Je visais haut. Je crus sage de me garder des actes et des pensées exceptionnels, sachant qu'ils n'engendraient en moi que d'exceptionnels désordres.

Dix ans durant, je m'efforçai de mener une vie conforme dans l'ensemble, à celle de tout le monde : s'alimenter dans les restaurants à prix fixes ou sur le coin de toile cirée d'une cuisine, travailler, se transporter en métro, en autobus, et sur ses deux pieds, dormir, boire, aller au cinéma, faire l'amour... Je ne parvins même pas à être ordinaire. Mes pensées me dépassaient, me brusquaient du dedans, ou bien une eau intérieure m'envahissait, noyant mes plus fermes certitudes.

Au bout de dix ans, ayant parcouru, entre autres, les principaux vestibules du bonheur, sans jamais y pénétrer, je décidai de revenir. Évidemment, j'aurais pu aller ailleurs, chercher ailleurs. Mais c'est que je croyais avoir oublié quelque chose avant de quitter la maison Quelque chose d'essentiel à ma réussite. Mon frère Louis. J'avais trahi mon frère Louis. Je l'avais laissé derrière se débrouiller tout seul. Sans doute les choses avaient-elles échoué pour lui aussi. Par ma faute.

Ça me venait, la nuit surtout, par grandes vagues d'amitié : mon frère, je disais, mon frère... Je me suis construit un frère. Un frère de carnaval, avec de beaux malheurs bariolés en travers de la poitrine. Et je le saluais chaque matin. Quand je l'ai eu promenée six mois dans mon cœur, l'image a commensé de s'user. Je suis parti la confronter avec le modèle vif. Dans le train qui me ramenait, déjà je le sentais me fuir, s'effilocher par les campagnes avec la fumée, ce frère trop léger.

Dès l'arrivée, un petit tour au port, dans l'odeur de mer retrouvée, Louis était là, assis au bout du môle, la casquette enfoncée de côté, ses boucles dépassant tout autour. Je me suis assis pas loin. Sans rien dire. Il ne m'a pas reconnu. Je le regardais. Pas malheureux. Autre. C'était quelque chose dans les yeux ou dans le sourire. Moi, je n'avais pas changé. Quand on change, on ne reconnaît plus les autres. Moi je le reconnaissais. Malgré les yeux. La nuque aussi. Bien ronde maintenant, ferme comme un tronc. C'était devenu un homme. Qui buvait sec. Troussait les filles dans les bars à matelots, jouait, trafiquait, travaillait à ses moments perdus. Il avait, moulés dans des espadrilles, les pieds souples des gars habitués à se faufiler partout, à se sortir de tous les ennuis.

Il s'est mis à me parler tout en lançant sa ligne : les races de poissons, les différentes sortes d'amorces, de hameçons, de lignes, de méthodes, un vrai manuel de pêche. Et moi, imbécile, qui n'en pouvais plus, malgré tout, d'attendre qu'il me serre dans ses bras.

Je lui ai dit : « Louis, tu ne me remets pas? »

Il a sauté sur ses pieds, preste comme un chat. Oui, maintenant, ça y est, il m'a reconnu.

— Tu reviens au pays?

— Oui.

— Pour tout le temps?

— Pour tout le temps.

— Tu es fou. Et ta situation à Paris?

— Balancée.

— Il n'y a pas de place, ici. On est déjà trop, Et Édouard qui va avoir un môme.

— Je vous aiderai, j'ai dit.

— Toi?... — Il s'est mis à rire.

— J'étais malheureux, c'est pour ça que je suis revenu.

Il a fait : Ha..., en enroulant sa ligne, sans me regarder. Pas du tout envie que je lui raconte mes malheurs.

Il a enfourché son vélo.

— Amène-toi tout doucement, je vais devant pour les prévenir... des fois que ça ferait des histoires...

Le vélo brillait au soleil. Un vélo de course, mince et musclé comme lui. Il m'a jeté un drôle de sourire coincé :

— T'es pas recherché, non?

— Moi, tu es fou... recherché, moi?

Mais en même remps, j'ai dû m'appuyer au parapet... J'avais envie de vomir.

— Va, va, j'ai dit, va les prévenir, je t'expliquerai... Je ne suis pas du tout recherché, absolument pas...

— De toutes façons, tu sais... — Il a haussé les épaules. — C'est plutôt pour la mère... Moi ... Allez, à tout à l'heure.

Il s'est coulé dans une ruelle du port, l'échine pliée, sa canne à pêche sous le bras gauche.

C'était une vieille idée dont j'avais perdu la piste depuis quelques mois. L'idée qu'on me recherchait. A cause de Mario. Un beau matin, tournant délibérément le dos à toute cette affaire, j'avais abandonné le cauchemar couleur de Mario pour me livrer tout entier à la fabrication d'un pantin nommé Louis.

Cela me revenait, à présent : le goût de la peur, sucré, dans la bouche, et cette auréole de vide autour de la tête. Recherché. J'ai pensé : « Après tout, si je suis revenu à la maison, c'est seulement pour fuir... D'ailleurs, Louis en sait peut-être plus long qu'il ne veut bien le dire... Il doit avoir des amis à la police. »

Quand j'ai frappé à la porte deux heures plus tard, Édouard est venu m'ouvrir. Il m'a présenté à sa femme. Très correct, Édouard. Presque gentil. Mère m'a embrassé. Elle m'a chauffé une tasse de café. La même cafetière qu'autrefois. Le même café fade à goût d'orge grillée. Personne ne posait de questions. Seule, la femme d'Édouard, les mains posées sur son ventre enflé, me regardait avec une vague curiosité. Elle a fini par demander :

— Dans quel quartier vous habitiez?

— Barbès, j'ai dit.

— Je ne connais pas.

— Évidemment tu ne connais pas, a ricané Édouard.

— J'y ai été à Paris, moi, a riposté Violette, quand j'étais petite, pour l'Exposition coloniale, avec mon oncle.

Elle avait rougi. Une brusque lueur dans les yeux.

— Son oncle !... a dit Louis.

— Tais-toi, a fait sèchement Édouard.

Je me suis installé. Je suis rentré dans leur vie. Trois jours après, c'était comme si je n'en étais jamais parti.

Une fois, j'ai tout de même demandé à Édouard :

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté, Louis, le jour de mon arrivée?

Que je m'étais mis dans de mauvais draps et que la police me cherchait, c'est pas ça?

— Hein? Quoi? Édouard écarquillait les yeux... Pourquoi la police? Qu'est-ce que tu vas imaginer ! Il nous a dit que tu revenais au pays, voilà tout.

— Rien dit d'autre?

— Mais non, je te jure.

Il avait l'air sincère. Un peu trop, peut-être. Je me sentais bête...

— On ne sait jamais avec Louis, ce qu'il peut aller inventer...

— Oh ! a dit Édouard, pour inventer, c'est bien toi le plus fort des deux.

Quelque chose a bougé sur la gauche, à la limite du ciel et de l'eau. C'est une barque. Elle doit être très loin. Même avec les jumelles, je la distingue mal. Un seul rameur. Je la fixe à m'en faire pleurer les yeux. Elle vire de bord. Elle pointe dans ma direction. J'ouvre la fenêtre comme un fou. J'agite les bras dans tous les sens. Je crie : « Il y a quelqu'un, il y a encore quelqu'un. Au secours ! »

Ma propre voix me réveille. Je me suis rejeté en arrière, d'un coup de reins si fort que je viens atterrir contre un sac de noix, à l'autre bout de la chambre. Je reste là un long moment. Je ris. Je ris doucement. Quelqu'un a crié « au secours ». Quelqu'un d'autre s'est précipité au fond de la pièce. Où suis-je, moi? Lequel? Ou ce troisième encore qui rit? Si j'avais un frère, je le saurais.

La nuit descend. Je ne distinguerai plus sur le mur la marque du clou. Doucement je pose une main à plat, doigts écartés. Il ne reste entre elle et l'eau qu'un tout petit espace. La place d'une main d'enfant. Une main ronde, dodue comme une souris, juste en dessous de la mienne contre le mur. Pas la main de Mario. Celle de Mario était large et rougeaude. Une vilaine patte qui deviendra velue avec l'âge. Mais Mario est mort. Il faut quand même que je le dise. Ça monte de la gorge. Ça passe doucement le barrage des dents : c'est moi qui ai tué Mario.

Je me cale contre le sac de noix. Ça fait un bruit de septembre, de septembre aux cueillettes matinales avec père. Il me réveillait très tôt. Moi. Pas les autres. Il passait sa main sur ma tête. Une seule main de mon père aurait fait le pont entre l'eau et moi. Père est mort. Et Mario est mort.

Je me demande ce qu'il dirait le rameur de la barque si je lui criais que j'ai tué Mario. Je serais déjà assis en face de lui sur l'autre banc. Il m'a sauvé. Il est heureux, fraternel...

— Non, non, ne touchez pas aux rames, ne vous fatiguez pas, j'ai de la force pour deux...

Alors, je lui dis pour Mario. Il me prend de sa grosse main pleine de cals. Il m'enfonce la tête dans l'eau. Il me noie. Je lui fais horreur. Après, il se lave les mains. Il s'en va chercher d'autres perdus.

Père aurait-il cru, lui, que ce n'était pas moi qui avais tué Mario?

Une grosse tache humide est née sur mon ciment. Je vais être pris par les pieds. On a beau inventer les matériaux les plus compacts, les plus durement serrés sur eux-mêmes, l'énorme paix aquatique les traverse encore. Tout cela ne sert à rien. Déjà un

peu de poussière se granule au centre. C'est le commencement de la boue. Autour de la tache, des cheveux humides s'inscrivent sournoisement sur le sol. Des cheveux, des pattes d'araignées, des chemins... la carte d'état-major de la bataille de l'eau. Tout est déjà indiqué : une percée dans la trouée nord, un léger repli sur le flanc ouest. A l'est, un petit bataillon part à l'attaque. Je pose ma joue sur la tache. Du froid méchant qui colle à la peau.

Je ne vais pas consacrer mon unique bougie à surveiller toute la nuit les progrès de la conquête. J'installerai mon lit ce soir sur le tonnelet de vin. Je veux bien être pris, mais de jour, avec franchise, et vite. J'ouvrirai grande la fenêtre, je me coucherai par terre et l'eau entrera par nappes. Ce sera comme une prière... Une prière? Les mots s'engourdissent. Craque doucement une petite angoisse au creux de la poitrine, comme s'ouvrent les pommes de pin à la chaleur. Je m'enfle de sommeil. Je me saoule d'eau salée. Je serai comme du pain gonflé d'eau, en morceaux d'éponge blêmes, éparpillé. Je vous nourrirai jusqu'à la fin des temps. Amen.

GENEVIÈVE SERREAU.

Les grands-pères prodiges

Il apparut l'an dernier, quand Michel Carrouges publia *les Portes Dauphines* (1), que cet exégète de la mythologie contemporaine (2) — auquel on risquait de faire trop vite une exclusive réputation de critique malgré tout ce que ses analyses recelaient déjà d'investissement poétique et laissaient transparaître, comme sous une seconde profondeur, de tension intérieure proprement personnelle, — commençait à réaliser ce qui avait dû être en fait son propos initial : inventer à son tour une manière d'évoquer par le roman l'un de ces mondes étranges où le merveilleux se mêle à l'anticipation, et qui sont peut-être aujourd'hui la forme d'une nouvelle quête du Graal.

Mais le point de vue adopté d'emblée par Michel Carrouges caractérisait déjà nettement sa méthode et son climat romanesques. Car en s'imposant de n'évoquer que les mondes futurs possibles, les mondes naissants de demain, de l'immédiat demain, il se maintenait dans le pensable, contre l'impensable des anticipations trop lointaines, — et en conservant à l'homme sa dimension humaine et sa liberté s'opposait radicalement, comme on le verra mieux encore dans *les Grands-pères prodiges*, aux anticipations pessimistes.

Par là-même, il inventait du premier coup son univers, et en animait les structures mécaniques d'une humanité, d'une poésie et d'un humour qui protégeaient de la pétrification l'homme et son mystère. L'esprit vivant ne se trouvait pas machinisé et pouvait continuer de vivre, même dans un monde déjà cybernétique.

Mais au « merveilleux » ésotérique des *Portes Dauphines*, Michel Carrouges semblait devoir substituer tôt ou tard un « merveilleux » ouvert et public qui lui permît, comme à tout romancier important, de poser de grands problèmes, — en l'occurrence les problèmes futurs probables créés par l'instauration d'un monde en quelque sorte matériellement parfait, mais qui se répercute insolitement sur l'homme et où continuent d'éclater l'amour et la violence. *Les Grands-pères prodiges* — dont un chapitre est publié ici — en sont le premier aspect.

L'aventure que Michel Carrouges y conte se passe au XXIe siècle, en Afrique du Nord, dans une centaine d'années. Le roman est en un sens un récit de science-fiction, car il est basé sur l'hypothèse d'une invention médicale apportant aux hommes le bénéfice, sinon de l'immortalité absolue, du moins — ce qui est peut-être préférable — celui d'un rajeunissement indéfiniment renouvelable. Cette fabuleuse explosion de jouvence, dont vont d'abord profiter les vieillards les plus notables de la ville d'Adrar, provoque toute une série de conséquences biologiques et psychologiques imprévues qui soulèveront à leur tour de nouveaux problèmes sociaux, familiaux et religieux, dépassant considérablement les nôtres. Quelle pourra être en effet

(1) Éd. Gallimard.

(2) Cf. Michel Carrouges, *la Mystique du surhomme* (Gallimard), *André Breton et les données fondamentales du surréalisme* (Gallimard), *Franz Kafka* (Labergerie) et *les Machines célibataires* (Arcanes).

la conduite de vieillards physiquement rajeunis, mais demeurant tout de même des vieillards par le poids mental de leur passé, dans un univers cybernétisé où les distinctions de races et de classes sont abolies, la paix acquise et la civilisation cosmopolite?

C'est ce qu'imagine Michel Carrouges, dans une large fresque, étrange et quotidienne à la fois, où fourmillent les personnages d'une sorte de Comédie Humaine qui sera peut-être l'une de celles de demain.

Mais si Carrouges croit volontiers à la science, il ne croit pas au pouvoir magique de la science, de sorte que même avec la merveilleuse invention de son Dr Youssef, les questions humaines fondamentales continuent de se poser, tout en étant modifiées par elle, — comme la société tout entière, déjà modifiée de fond en comble par le progrès scientifique des cent prochaines années, est menacée de nouveaux bouleversements par ce nouveau « miracle » de la science.

C'est dire que Michel Carrouges, romancier, a su d'une façon remarquable, et lourde de signification, promouvoir et repenser, jusque dans l'avenir même d'un monde qui ne cesse pas de se métamorphoser, le drame éternel de l'homme.

JEAN-CLAUDE RENARD.

N. B. — La scène publiée ci-dessous est extraite des *Grands-pères prodiges*, et marque un des moments pathétiques du récit. Elle se passe comme le roman lui-même, en Afrique du Nord, à Adrar, devenu ville, champignon et capitale du monde saharien.

ILS finissaient de banqueter dans les caves du *Palmier bleu*. A la lueur des bougies coiffées de menus abat-jour, ils avaient dégusté des pastèques boréales, du rôti de chevreau, des bananes frites et des fraises océanes glacées, le tout abondamment arrosé de vins de mer vendangés en autogires sur les kilomètres carrés de treilles flottantes qui recouvraient alors l'Atlantique, entre les Açores, les Canaries et la côte marocaine.

Après avoir bien mangé, trinqué et péroré, ils commençaient à se sentir las et à s'assoupir les uns après les autres dans les fauteuils pneumatico-rafraîchissants que la sollicitude du *Palmier bleu* mettait à la disposition de sa clientèle. Ils étaient d'autant plus excusables qu'ils n'avaient pas fermé l'œil de la nuit.

C'était la première équipe de centenaires rajeunis par les bons soins du Dr Youssef. Elle comprenait Mathias Temple le directeur-adjoint de l'O. S. E. C. (Office Saharien d'Énergie Cosmique), Soumbo son chef de comptabilité électronique, et trois ingénieurs de l'O. A. T. I. (Office Africain de Transports Interplanétaires) : Ançari, Smith et Ali Ammar. Boubaker directeur général de cette dernière société, et quelques autres n'avaient pas accepté de se joindre à cette ripaille. Par contre, les convives avaient admis auprès d'eux un unique non-centenaire et non-rajeuni, John White, au titre exceptionnel de secrétaire particulier de Mathias qui ne voulait à aucun prix s'en séparer, moins parce que White lui ser-

vait de mentor parfois encombrant que parce qu'il faisait fonction de factotum indispensable. Sauf ce White qui avait la cinquantaine et qui avait tenu à garder un de ses habituels et discrets complets gris foncé, les autres arboraient tous de courtes vestes blanches brodées de minces fils d'or, au-dessus d'étroits pantalons roses ou vert tendre avec de légères sandales assorties. C'était la mode du jour chez les jeunes incroyables de la capitale saharienne.

La conversation languissait, mais il eût été exagéré de dire que ces messieurs s'ennuyaient, ils fumaient tout en baignant dans les délices de leurs rêveries personnelles et pouffaient de rire, par intermittences, chaque fois que l'un d'eux leur offrait les facettes d'un calembour ou d'une gaudriole.

Depuis plusieurs minutes, l'ingénieur Smith, éminent expert en construction de fusées interplanétaires, était occupé à transformer si possible en boîte à sardines un petit carton bordé de noir, lorsqu'il fit une pause et déplia machinalement sa construction. Sans le faire exprès, il en regarda les inscriptions jusque-là superfétatoires.

— Tiens, dit-il, *sotto voce*, mais c'est en ce moment l'enterrement de Lambert.

Il y eut un pénible essai de mouvement général qui serait probablement demeuré sans suites si White n'avait eu un vif sursaut et ne s'était dressé debout d'un seul coup en repoussant violemment son fauteuil. Quoiqu'il fût demeuré un des plus sobres de la compagnie, il se reprocha amèrement d'avoir manqué à sa rigueur professionnelle en se laissant aller à quelque assoupissement. Mathias était un ami personnel de Lambert, les ingénieurs de l'O. A. T. I. étaient les collègues du défunt. Sauf Soumbo, ils étaient tous moralement obligés de se rendre à la cérémonie. Les usages étaient rigoureux et il était d'autant plus indispensable de les respecter que l'opinion publique était très excitée par l'affaire des rajeunis et souvent choquée du fait que Lambert n'eût pas bénéficié par priorité du bain de jouvence qui aurait peut-être pu le sauver.

Les convives fouillièrent difficultueusement leurs poches sans parvenir à retrouver de sinistres cartons analogues qu'ils avaient pourtant dû recevoir, à la seule exception de Soumbo. Ils se soulevèrent et se pressèrent en désordre pour regarder à l'envers ou par-dessus l'épaule de Smith le carton agitateur, mais ils n'arrivèrent pas mieux les uns que les autres à déchiffrer l'heure exacte des funérailles que les travaux de Smith avaient placée par malchance sur une ligne de brisure. Fébrilement, White farfouilla son portefeuille, retrouva l'invitation adressée à Mathias, y jeta un coup d'œil, vérifia l'heure à sa montre et cria :

— Messieurs ! il nous reste exactement dix minutes. Nous avons encore le temps, mais c'est tout juste.

Unanimement ils grognèrent, car ils espéraient qu'il était trop tard pour s'imposer la corvée. White les vitupéra de toutes ses forces, pendant qu'il signait au galop un chèque pour le gérant, et parvint à les entraîner vers la sortie.

Alors ils se précipitèrent en trombe hors du *Palmier bleu* sur

l'avenue extérieure où stationnaient d'innombrables files d'autogires aux multicolores figures de proue et de poupe. Celui de Mathias était tout près, il était aisément reconnaissable à ses sculptures dorées qui représentaient un petit Parthénon sur champ de rayons, mais ils faillirent se disperser et s'égarer en le cherchant. White dut les ramener plusieurs fois dans la bonne direction en tournant autour d'eux comme un bon chien de berger. Cette course les excita tellement qu'ils se jetèrent tous ensemble dans l'appareil de la manière la plus déraisonnable, en se bousculant, et en poussant des cris d'animaux. Ils voulurent éjecter Soumbo en lui hurlant qu'on n'avait pas besoin de lui et qu'il était complètement idiot de faire du zèle, mais Soumbo eut un rire tonitruant et clama qu'il leur était attaché corps et âme et qu'on ne l'expulserait que par la puissance des baïonnettes ce qui les fit rire jusqu'aux larmes.

Assis déjà au volant, White se retourna et les regarda sévèrement, au lieu d'appuyer sur le démarreur.

— Alors, mon vieux ! lui cria Mathias, feignant l'indignation, qu'est-ce que vous attendez? Vous allez nous mettre en retard et nous perdre de réputation.

— Si vous ne devez pas être plus raisonnables, les uns et les autres, répliqua Smith à la cantonade, je préfère encore ne pas vous emmener. Mieux vaut le scandale négatif de votre absence que le scandale positif de votre irrespect.

Ils ne purent se tenir d'applaudir et de siffler d'admiration devant cette lapidaire formule, mais ils jurèrent que White avait raison et qu'ils se tiendraient à la perfection.

Pendant qu'ils se calaient confortablement dans leurs sièges, l'appareil s'élança, d'un bond, vers les hauteurs, au milieu des vagues immenses, couleur d'arc-en-ciel, des autogires qui s'étageaient dans les airs selon leurs directions. Mais tous demeuraient au-dessous de la région souveraine où planaient, immobiles, les sphères électroniques dont les cerveaux calculateurs orchestraient par simples réactions radio-cybernétiques les problèmes de circulation, de surveillance, de climatisation et d'éclairage dans la capitale.

L'engin ne se dirigeait pas vers la maison où Lambert avait habité de son vivant. A cette époque, dès qu'un décès avait été homologué par l'expert du quartier, l'usage était de transférer le corps dans une des maisons funéraires concentrées dans un secteur spécial à l'ouest de la ville, de sorte qu'on ne voyait jamais d'enterrements dans les rues et avenues ordinaires. La mort avait été bannie dans une sorte de quartier réservé. C'est seulement dans ces maisons qu'on exposait les cercueils et qu'on les emmenait solennellement sur un réseau particulier d'allées bordées de cyprès, d'ifs et de buissons de chrysanthèmes vers l'un ou l'autre des cimetières contigus. Cette organisation n'avait pu se stabiliser qu'après de longues luttes de la Ligue. Pour la conclusion laïque de la Vie contre chrétiens et musulmans.

Pendant le trajet de l'autogire, Mathias fit observer à Soumbo

la trajectoire éclatante d'une fusée interplanétaire qui raya quelques secondes le zénith.

— Vite un souhait ! dit Soumbo en riant.

— C'est déjà fait, répliqua Mathias, car il n'avait pas manqué de songer à ses amours avec Lucie.

Quant l'autogire arriva au-dessus de la maison funéraire, White s'aperçut avec ennui qu'ils avaient quelques secondes de retard. Le char funèbre était déjà en place, immédiatement suivi par celui des musiciens, violonistes et joueurs de cor. Derrière, le cortège se formait rapidement, au fur et à mesure que les gens sortaient de l'édifice pavoisé de noir et se massaient en rangs sur la chaussée. Wheit aurait voulu atterrir un peu plus loin pour que ses jeunes vieillards pussent prendre la queue du défilé, mais ce fut impossible, car le terre-plein arrière était déjà encombré d'une masse multicolore d'autogires. Il dut se rabattre sur l'autre terre-plein, en avant de la maison, le long de l'allée conduisant au cimetière.

C'est ainsi qu'ils atterrirent, juste à hauteur de la tête du cortège qui démarrait lentement derrière les chars. Les violons gémissaient sans trêve, par longues vagues plaintives et majestueuses, tandis que sonnaient les cors, par intervalles.

Ils se sentirent très impressionnés.

Mathias sortit le premier et fit un profond salut de la tête. Smith et les deux autres ingénieurs de l'O. A. T. I. en firent autant.

— Drôles de lunes ! se dit Mathias en regardant le flot de visages qui avançaient avec une lenteur infinie devant lui et qui lui parurent bizarrement fixes et dénués d'expression. Puis, résigné, descendu le premier sur la chaussée, il s'agrégea doucement au cortège. Ançari, puis Ali Ammar, réussirent sans encombre la même manœuvre. Mais il se fit derrière eux un léger remous dans la masse des gens qui suivaient et qui repoussèrent Smith sans le vouloir, au moment où il essayait lui aussi de descendre sur la chaussée. Légèrement éberlué, il resta là, quelques secondes, à se balancer sur le bord du terre-plein sans arriver à reprendre son équilibre. Il ne pensait ni à son teint congestionné par les vins de mer, ni au long cigare de Venise, entortillé, noir, sec et dur, qu'il avait été le seul à avoir obstinément conservé après le départ du *Palmier bleu*, et d'où montait une fine fumée bleue.

L'incident fut extrêmement bref, mais il parut beaucoup plus long à Smith qui eut l'impression de se balancer au sein d'une bulle invisible et trouva exquise l'impression d'élasticité sous sa plante des pieds. Il ne prêtait aucune attention aux visages qui affluaient, mais ceux-ci ne lui rendaient pas la pareille. Il y avait là beaucoup de gens de l'O. A. T. I. qui commençaient à le regarder avec insistance. Certains ralentirent le pas et, l'un d'eux, l'ingénieur Vellard, essaya même de se rapprocher, comme pour l'apostropher. Smith habitait toujours sa petite bulle étanche, bleue et veloutée. D'un coup du petit doigt, il fit tomber un long morceau de cendre figée, puis releva le bras et tira une bonne bouffée. A l'instant, Vellard eut fini de jouer des coudes et se trouva nez à nez avec Smith. D'une voix balbutiante d'émotion, il lui dit, entre haut et bas :

— Monsieur Smith, je vous prie de ne pas insister.

Celui-ci devint encore plus rouge qu'avant. Il ne comprenait pas du tout le motif de cette interpellation et c'est ce qui l'embarrassa plus encore que le ton de Vellard. De saisissement, il laissa tomber le cigare de Venise. Peut-être sa main avait-elle perçu ce que son cerveau n'avait pas encore compris. Mais les gens qui entouraient Vellard avaient bien vu le cigare avant sa chute et compris l'indignation du jeune ingénieur. Ils s'arrêtèrent pile pour regarder Smith dans le blanc des yeux. C'étaient des gens pacifiques, ils attendaient simplement quelque chose comme un mot d'excuse ou un geste contrit pour passer outre et laisser l'imprudent se fondre dans leur masse condoléante. Smith ne comprenait pas et ne savait plus que faire. Il continuait d'osciller dans sa bulle, au bord du terre-plein, et se rappelait de moins en moins ce qu'il était venu faire et pourquoi tant de gens le regardaient comme s'il allait prononcer une conférence.

Une dame Muller, qui était cousine éloignée de Lambert, mais qui connaissait fort bien Smith s'approcha de lui. Elle n'avait même pas vu l'infraction du cigare, ni clairement entendu l'exclamation de Vellard qui pourtant l'avait fait se retourner.

— Mais, monsieur Smith, lui dit-elle, sans malice, est-ce que c'est votre place d'être ici en spectateur à nous regarder? Qu'est-ce que vous attendez pour venir avec nous?

— Très bien! dit un inconnu.

— Non, cria un autre, c'est une honte que ce monsieur soit ici, à nous regarder tranquillement, alors que c'est lui qui devrait être dans le cercueil, s'il n'avait pas volé le tour de Lambert.

Il y avait longtemps que White aurait dû intervenir et tenter quelque chose, mais il était aux prises dans l'autogire avec Soumbo qui s'était remis à s'agiter comme un diable dans un bénitier et chantonnait des airs qui n'avaient aucun rapport avec la cérémonie en cours.

Smith ne saisissait pas du tout les réflexions qu'on venait de lui faire. Il regardait avec admiration l'attendrissant collier de dents de castors qui rehaussaient la couleur rose du cou de Mme Muller et respirait avec délices la profusion de parfums dont elle s'environnait. Il demeura immobile, silencieux, éperdu d'admiration.

— C'est une provocation! dit Vellard, très haut.

— Une provocation? demanda Mme Muller qui croyait seulement à une distraction.

Mais Smith perçut le mot lancé par Vellard et regimba :

— Vous, monsieur Vellard, vous n'êtes pas autorisé à me faire des observations.

Du coup, White dressa l'oreille, se releva en cherchant à écarter Soumbo qui s'agrippait affectueusement à lui et parvint à jeter un coup d'œil sur ce qui se passait. Il vit le corbillard qui disparaissait au loin avec le char musical, la famille et les hauts dignitaires, pendant qu'une foule de gens étaient massés devant Smith. Il ne voyait pas la tête de ce dernier qui lui tournait le dos. Il chercha

en vain la figure de Mathias ou celles d'Ançari et d'Ali Ammar; il n'y arriva pas. Ces trois-là avaient été tout de suite complètement isolés de Smith par plusieurs rangs épais de condoléants. Ils ne pouvaient rien voir de ce que faisait le malheureux sur le bord du terre-plein, car il était de petite taille et se trouvait complètement masqué par la foule qui le dominait. Ils avaient seulement entendu des cris et cherchaient à revenir en arrière pour s'informer, mais ils n'y parvenaient pas, tellement la foule était dense et agitée de propos contradictoires. White tapa sur la vitre de la portière, essaya de sortir, mais Soumbo l'entravait de plus belle en criant qu'on l'abandonnait.

— Alors, monsieur Smith, c'est tout ce que vous êtes capable de répondre? s'exclama Vellard sur un ton arrogant.

— C'est bon ! c'est bon ! répliqua l'autre, d'un air mécontent ; puisque vous ne voulez pas de moi, je m'en vais.

— Homme sans entrailles ! cria Mme Muller, outrée.

— Çà ne se passera pas comme ça ! hurla Vellard.

D'une formidable calotte, White finit par se débarrasser de Soumbo qui tomba à la renverse, il essaya d'ouvrir la portière et de bondir au secours de Smith, mais il était trop tard. (Et Mathias n'arrivait pas davantage à forcer le blocus de son côté.) Au moment où Vellard, suffoqué par l'indignation voulut sauter sur Smith pour l'entraîner de force dans le cortège, celui-ci ne pensait plus qu'à trouver son salut dans la fuite et se reculait précipitamment pour rentrer dans l'autogire. Il n'en eut pas le temps. Vellard se ruait sur lui et, au même instant, la masse électrisée des condoléants fut soulevée par une lame de fond. Une nuée de bras et de mains jaillirent de cette masse comme les piquants d'un hérisson, saisirent Smith par les pans de sa petite veste blanche brodée de fils d'or et le tirèrent en tous sens, les uns voulant l'entraîner, les autres le chasser. Pendant un quart de seconde la double vague resta en suspens, puis s'unifia d'un seul coup pour jeter Smith contre la portière que White essayait d'ouvrir en se trompant éperdument de sens. A l'instant la vitre et la veste blanche furent éclaboussées de sang. White se dressa debout et cria :

— Calmez-vous ! Calmez-vous !

Smith était tombé par terre. Il ne sentait rien, et se releva furieux. De nouveau la foule se rua. De tous côtés, on essayait de le rouer de coups. Le plus enragé était l'épicier Serosera (qui ne le connaissait pas). Il flanqua un féroce coup de pied dans le ventre d'Ançari qui était parvenu par miracle auprès de Smith et tentait de le protéger. Dans la violence du remous, Ançari roula sous les pieds de la foule, mais Mathias se trouva tout près. Au même instant il vit à une tête d'intervalle devant lui son petit-fils Max qui le regardait avec une expression de rage insensée et levait le poing pour le frapper, sans y parvenir. Pendant ce temps, on continuait à battre Smith contre la portière bloquée ; White arriva à sortir par la portière opposée et à forcer une grappe de gens étroitement serrés, entassés contre la figure de proue. A cet instant, Soumbo, muet d'horreur, était à genoux sur un fauteuil de l'autogire. L'épicier qui « sonnait » Smith contre la portière retombait en arrière,

pendant que Smith s'effondrait pour la dernière fois sous le poids de M. Edmond Sableau, un paisible architecte de l'O. A. T. I., qui lui arracha d'un coup de dents le lobe de l'oreille droite. Au début, le paisible M. Sableau avait essayé de jouer un rôle de pacificateur, mais frappé lui-même dans les hasards de la ruée, il s'était senti devenir forcené et ne s'expliqua jamais comment il avait pu mordre Smith.

— A la clinique ! cria l'épicier.

Le corps de Smith gisait inanimé dans une mare de sang. La tension de la foule avait brusquement baissé et les gens se regardaient avec stupeur.

— A la clinique, hurla l'épicier de plus en plus fort. Portez-le à la clinique. Non, idiots, pas celui-ci (il montrait le corps de Smith), mais l'autre, Lambert, là-bas ! Appelez le corbillard ! Il faudra bien qu'ils le ressuscitent !

Les bravos crépitèrent. La foule reflua en avant. Les uns hurlaient sur place, les autres couraient en désordre pour rattraper le char funèbre. White essayait de soulever Smith.

Soudain, il se sentit faible et ignorant de tout.

Deux autogires du contrôle psychiatrique venaient d'arriver sur les lieux et braquaient sur la foule leurs projecteurs à rayons exténuants.

MICHEL CARROUGES.

Les honneurs de la guerre

Un grand gars, aux épaules puissantes, au regard vif derrière des lunettes fines, à la voix large et grave. Un grand gars de trente ans qui aime vivre et qui sait vivre. Mais aussi qui aime écrire et qui sait écrire. Écrire, c'est-à-dire aller rechercher la vie jusqu'à sa source la plus intime, la plus cachée, pour la faire surgir en pleine lumière.

La lumière peut être cruelle, et cela donne *les Grandes Lessives*, tableau brossé à grands coups de pinceau où les détails crépitent sans discontinuer, où les caractères foisonnent, où le mouvement de l'existence est rendu avec l'avidité d'une curiosité forcenée.

La lumière peut être, aussi, subtile, quand il s'agit de chercher la voie à travers ces « Chemins écartés » discrets, presque hermétiques, qu'il faudrait prendre le temps de parcourir. Hélas ! le temps, aujourd'hui, est ce qui manque le plus. C'est pourquoi l'on contourne ces chemins écartés. Et l'on a tort.

Il faudrait certes que je vous parle de Georges Conchon, l'homme. C'est d'ailleurs l'objet de cette présentation. Et je m'aperçois brusquement combien il est vain de vouloir circonscrire un homme qui a un univers, dans un cadre obligatoire. Car, quoi que je vous dise, il échappera à cette investigation hâtive et j'imagine son regard pétillant de malice devant mon dépit.

Cette malice était latente dans ses deux premiers romans. Elle est, je crois, évidente dans ces *Honneurs de la Guerre* (1). Parler d'un roman encore inédit est une gageure, presque un pari. C'est pourquoi je me borne à dire que j'ai aimé *les Honneurs de la Guerre* — qui ne s'appelaient pas encore ainsi — pour deux raisons. L'une de forme : deux intrigues menées de front et longtemps liées entre elles par de simples harmoniques ; la seconde de fond : les personnages et le climat me permettent de retrouver les valeurs humaines qui me touchent profondément.

HENRI CALEF.

N.-B. — La scène que nous citons raconte l'arrivée d'un groupe de soldats américains en France pendant la guerre 1914-1918.

1er juillet 1917 : les premières troupes américaines arrivent en France

DAVE posa sa main sur la rambarde. Le fer était glacé. Il faisait encore nuit. Aucune étoile ne brillait. Peut-être pleuvrait-il. Une telle idée le contrariait. Il savait l'importance du premier regard et il attendait ce jour depuis trop longtemps. Le vent était bien humide. Il regarda le ciel une fois de plus. Bouché...

Autrefois, oncle Mike venait une fois l'an à Newcomerstown.

(1) A paraître aux éditions Albin Michel.

Alors, comme aujourd'hui, Dave faisait des prières pour qu'il ne plût pas. Et il eût souhaité que les passants fussent mieux vêtus que de coutume, les rues mieux balayées, afin qu'oncle Mike ne promenât pas sur les choses et les gens de Newcomerstown ce regard ironique du monsieur qui arrive droit de Chicago. Aujourd'hui, il était à la fois lui-même et son oncle. Une moitié de Dave Lannigan présentait la France à l'autre moitié et les deux moitiés souhaitaient aussi fort l'une que l'autre que tout fût parfait.

Devant lui le quai était encore désert. Il suivit des yeux la chute de sa cigarette jusqu'au moment où elle toucha l'eau dont il ne pouvait rien distinguer, sauf un friselis blanchâtre le long de la coque. Il se mit à attendre. Le jour? Peut-être ce qui précéderait exactement le jour, certains événements sur le quai, il ne savait quoi avant le jour. Un camion arriva, décrivit un arc de cercle et s'arrêta si près du bateau que Dave aurait pu héler le chauffeur. Il en mourait d'envie. « Le feras-tu, Dave? » Mais les phares s'éteignirent et le moteur s'arrêta en toussant. Alors il put entendre un claquement de sabots sur le pavé et presque aussitôt une lumière jaillit, de la forme d'un rectangle, au fond du quai, une vitrine : un café. « Bonté divine, dit Dave, je parie que c'est un bistrot... »

— Miller! cria-t-il, ...ce qu'ils appellent un bistrot!

Mais il y avait beau temps que Miller n'était plus près de lui. Miller devait dormir quelque part, la bouche ouverte, sa capote roulée sous sa tête. Miller était plein de préventions contre la France. C'est pourquoi Dave aurait tellement voulu lui montrer ce bistrot, ouvert avant le jour, au coin d'une ruelle, car il distinguait maintenant la ruelle et même des lettres sur la vitre, sans doute des lettres en porcelaine que Miller aurait pu lire, la vue de Miller étant bien meilleure que la sienne. Mais Miller n'aurait sûrement pas compris le côté si émouvant de tout cela. Dave soupira. Puis il eut une si formidable envie de parler, il lui devint tellement impossible de garder ses impressions pour lui, qu'il courut le long de la rambarde jusqu'à la première forme humaine.

— Tu as vu ça? demanda-t-il.

L'homme ne répondit pas.

— Tu as vu? répéta Dave. C'est un café. Ce qu'ils appellent un bistrot. Ils devaient attendre le camion. Chaque matin, ils attendent le camion, parce que, comprends-tu, les types du camion sont leurs premiers clients. Tous les matins, ils doivent guetter le bruit du camion et alors, quand ils l'entendent...

L'homme se retourna. Il avait l'air furieux et méprisant. Dave le reconnut à cet air-là. Il s'appelait Dough. Ou Tough. Il était de Newcomerstown et aussi loin que Dave se souvenait, il revoyait Tough et sa bande, de jeunes voyous ou peu s'en faut, traîner les rues de la ville. Pourtant ce n'était pas sans plaisir qu'il avait retrouvé dans l'armée ce visage familier. Mais l'autre avait toujours opposé à ses avances le même incompréhensible mépris. Et, ce matin, de la fureur. Dave se sentit très triste, comme s'il était sûr tout à coup que cette journée, dont il se promettait tant, serait immanquablement gâchée. « Pourquoi m'en veux-tu à ce point? » faillit-il demander. Il se racla la gorge et :

— Quand ils l'entendent, acheva-t-il piteusement, ils mettent le bec de cane...

— Et, dit une voix derrière lui, déjà le poêle ronfle, le café passe tout doucement dans la cafetière, goutte à goutte, comme chez soi. Vous voyez un peu ça? Dites, est-ce que vous sentez l'odeur de ce café? J'sais pas ce que je donnerais pour être là-bas plutôt qu'ici.

— On gèle, on se croirait pas en juin, dit l'homme de Newcomerstown avec un si fort accent de l'Ohio que Dave en fut tout ému.

— En juillet, dit Dave. On est le 1er juillet.

Tough regarda d'un autre côté.

— Un dimanche, fit l'homme derrière eux. Il nous faudra attendre.

— Attendre quoi? demanda Tough.

— On doit d'abord débarquer le matériel. Personne ne descendra avant que tout le matériel soit sur le quai.

— Qui l'a dit?

— Le sergent.

— Quel sergent?

— Le sergent Malcombe.

— Malcombe, dit Tough en crachant par-dessus la rambarde, il est tout fou!

— Là n'est pas la question, dit Dave d'une voix très raisonnable. N'oubliez pas qu'on est dimanche. Il s'agit de savoir si l'office aura lieu à bord ou à terre, et moi je pense...

— J'me fous de votre messe, coupa Tough, je veux descendre!

Dave serra les poings. Il avait envie de répondre à ce voyou de Tough qu'être à terre, il le désirait autant que lui, certainement beaucoup plus que lui, pour de tout autres motifs, pour des motifs bien plus élevés et même si élevés qu'un Tough ne serait jamais en mesure de les comprendre. Mais il s'éloigna sans rien dire.

L'air fraîchissait encore. Les doigts devenaient gourds, on ne pouvait plus tenir la rambarde. La vitre du bistrot s'était couverte de buée. Dave Lannigan voyait bien maintenant ce que Tough, ou Dough, ne lui pardonnait pas. C'était son zèle en faveur de la Young Men's Christian Association. Certes Dave n'avait jamais été un fervent de l'Y. Il savait reconnaître tous ses travers : sa mièvrerie, son enthousiasme niais pour des conceptions somme toute assez étroites. Rien que la façon qu'avait l'homme de l'Y de promener son regard sur les soldats assemblés avant de s'écrier : « Garçons!... » de sa ridicule voix de fausset... Bon. Mais, pendant la traversée, sur ce bateau où il n'était plus question de formation ni d'exercice, il lui paraissait que l'Y avait du bon. Elle savait organiser les distractions, on ne pouvait lui retirer ça et s'il y a quelque chose qui ne s'improvise pas, c'est bien les distractions. Puis Dave était reconnaissant à l'homme de l'Y de l'avoir distingué dans la masse pour lui demander quelquefois conseil. Enfin il fallait reconnaître que les quatre garçons — cinq avec Dave — qui avaient fait des études supérieures, semblaient à fond pour l'Y.

Il leva la tête. Le soleil allait paraître quelque part en face de lui, dans un carré de ciel qui pâlissait. Alors il vit le régiment marchant sur une route sans arbres dans la direction du soleil, dont il jugeait qu'elle devait, à cette heure-ci, se confondre avec celle du front.

Brusquement de longs rayons pourpres se montrèrent entre les hangars, puis il y en eut d'autres, à la cime des toits, qui hésitaient. De toute évidence, le temps serait clair.

Une main s'abattit sur l'épaule de Dave, le tira en arrière, le secoua.

— Le jour, criait Miller, bon sang, le jour!

— Miller, dit Dave, vois : il fait beau!

Mais il se demandait pourquoi Miller montrait tant d'enthousiasme à la vue d'un pays qu'il n'aimait pas. « Tough, se dit-il, pense au vin et aux femmes, moi à la France. » Il s'était engagé pour perfectionner son français. C'était ce qu'il avait dit à ses parents. Bien entendu, d'autres raisons l'avaient décidé, mais comme il ne les concevait jamais assez clairement, ni toutes à la fois, il s'en était tenu à celle-là. On l'avait bien compris. Considérer l'utilité en toute chose est d'un bon fils. « Mais Miller? »

Plus de la moitié des hommes se trouvaient maintenant sur le pont et il en arrivait sans cesse. Tout le long de la rambarde, sur trois rangs, l'on se bousculait pour mieux voir. Mais il n'y avait rien à voir. Le quai était désert. Le soleil s'élevait lentement au-dessus des toits, projetant vers le bateau l'ombre du camion.

Dave lança un regard de côté à Miller. Miller était déçu. Miller avait beau ne voir dans ce pays que le pays de la guerre, c'était un autre accueil qu'il attendait.

— Oh! dit Dave, c'est dimanche et il est tout juste 6 heures.

— Ouais... Comment s'appelle ce patelin?

— Le Havre.

— Lannigan, dit le sergent Malcombe qui se tenait juste derrière Dave — et Dave se sentit très contrarié d'apprendre que ces mains sur ses épaules étaient celles du sergent Malcombe, comme si tout, encore une fois, se liguait pour gâcher ses premières impressions, vous parlez stupidement et sans savoir. Personne ici ne connaît le lieu de notre débarquement, secret militaire, et je ne vois pas ce qui vous fait dire Le Havre plutôt que La Rochelle, ou Marseille, ou...

— Ou Douvres, dit Miller.

— Ou Douvres, répéta le sergent.

— Douvres, dit Dave, c'est l'Angleterre.

— Ah... Eh bien, qu'est-ce qui vous prouve que ce n'est pas l'Angleterre?

A cet instant, pas très loin, une cloche tinta.

— Non, dit Dave, c'est la France.

— Mon garçon, souffla Malcombe, vous êtes encore plus stupide que je pensais. Des cloches, il y en a partout, dans toutes les parties du monde.

C'était la France, c'était Le Havre. Pendant toute la traversée, et bien avant, dans ce camp d'entraînement où on ne l'avait guère entraîné qu'à balayer la cour, et même, il s'en souvenait, à l'instant où il avait signé son engagement sous l'œil attendri du vieil adjudant de Newcomerstown, Dave avait sans cesse parié pour Le Havre.

— Bon sang, s'étonnait Miller, ces hangars, comme tout est petit!

— Est-ce qu'on ne croirait pas, dit Malcombe, une de ces îles du Pacifique, où les bonnes femmes attendent les passagers avec des colliers de fleurs, vous savez...

— Oui, dit Dave, c'est rudement petit.

Mais il ne le pensait pas. C'était une idée de Miller. Miller était de Detroit. Pour les gens de Detroit, c'est bien connu, le reste du monde est Lilliput. Lui, Dave, aurait souhaité que ces hangars fussent bien moins hauts qu'ils n'étaient, car il se demandait s'ils ne l'empêchaient pas de découvrir la belle, majestueuse vallée de la Seine, avec Croisset (Flaubert), Rouen (Corneille) et, plus loin, après cent détours (méandres) l'inimaginable, Paris, les pierres du rêve...

— Vous rêvez! dit le sergent Malcombe tout contre son oreille. Lannigan, vous n'êtes qu'un foutu rêveur et vous ne serez jamais que cela! Vous feriez mieux de penser à ce qui nous attend et d'avoir peur, comme tout le monde ici, je pense, sur ce bateau. Un bon soldat doit toujours avoir peur avant. Parce qu'il doit se figurer les choses. Surtout quand il en arrive si près, à peut-être même pas cent kilomètres.

Dave se retourna brusquement vers Malcombe : l'haleine du sergent sur sa joue lui était tout à fait insupportable.

— Est-ce que vous avez peur, vous? questionna-t-il.

De si près, la tête de Malcombe était un peu effrayante. La bouche se tordait.

— Écoutez, Lannigan : j'ai décidé de faire carrière dans l'armée. Je n'ai jamais entendu dire que cette idée soit venue à un froussard et ça me ferait mal qu'un petit crevé dans votre genre puisse prétendre que j'ai peur. Est-ce que vous êtes complètement fou, Lannigan? C'est vous qui devriez trembler de tous vos membres si seulement vous vous figuriez un tout petit peu les choses. Dites, avez-vous jamais imaginé la guerre? Je ne sais pas comment vos sacrés poètes représentent l'enfer, mais...

Des gens sortaient des ruelles, approchaient, agitaient le bras. Dave eût voulu être parmi les premiers à leur répondre, mais il était paralysé par les mains de Malcombe crispées sur ses épaules et par tout ce grand corps de sergent qu'il ne sentait pas sans dégoût contre le sien.

— ... Mais multipliez ça par dix, ou par cent, et peut-être aurez-vous une petite idée. C'est... mon petit vieux, les obus, les shrapnels, la nuit, le jour, presque toujours la nuit, comprenez-vous, comme dans un tunnel... Déjà, rien qu'au cinéma, avez-vous vu ça au cinéma?

Dave baissa les yeux sur un groupe de jeunes filles, bras dessus, bras dessous, en robes d'été. Que n'eût-il donné pour leur envoyer des baisers? Miller faisait claquer très fort ses lèvres contre ses doigts.

— ... Eh bien! voulez-vous que je vous dise, ce n'est pas plus difficile de plonger là-dedans que de sauter du tremplin de trois mètres. Suffit de vouloir. Mais je suppose que vous ne savez pas plonger. Je suppose que vous êtes de ces types qui ont le vertige à la piscine. Et peut-être bien qu'il vous manquera cinq centimètres à chaque jambe pour foutre le camp plus vite...

— Qu'est-ce qui vous fait croire, dit Dave d'une voix excédée, que je...

— Mon petit Lannigan, s'esclaffa le sergent, vous êtes bigrement court sur pattes, personne ne peut dire le contraire.

Dave blêmit.

L'homme de l'Y arrivait en courant sur le pont. Avec ses cheveux rouges dressés en crête sur son visage bouffi, aux paupières gonflées et clignotantes, il faisait penser à quelque gros oiseau ébloui. Il s'éveillait à l'instant, le dernier de tout le bateau et lorsqu'il comprit que le régiment entier avait l'œil sur lui, il s'arrêta, craignant d'avoir manqué la minute la plus importante de son existence. Alors, chacun le vit rassembler son courage, faire sans doute une rapide prière, chercher sa voix, son inimitable voix acidulée.

— Garçons, s'écria-t-il, garçons, voilà la France!

— Viens Dave. Bon sang, dépêche-toi!

Les hommes se précipitaient hors du wagon.

— Saute, allons saute!

Dave sauta, se reçut mal et se tordit la cheville.

— Allons grouille! Laissez-le passer...

— Attends, je me suis fait mal. Attends que je me masse la cheville.

Miller n'entendait rien. Il tirait de toutes ses forces sur le bras de Dave et Dave clopinait derrière lui en faisant la grimace.

— Écartez-vous, criait Miller. Lannigan va leur parler.

— Oui, dit Dave, d'un ton soudain résolu, je leur parlerai!

— C'est Lannigan, murmurait-on sur son passage. Il va leur parler.

— Qu'il aille au diable, s'exclama une voix au premier rang. Ces gars-là ont l'air de tout ce qu'on voudra sauf d'avoir envie de parler!

Dave crut reconnaître l'accent de Tough. L'hostilité de Tough l'accablait. Il se dit que c'était bien la peine, vraiment, de traverser l'océan pour retrouver la lie de Newcomerstown. Mais lorsqu'il put enfin apercevoir les Français, de l'autre côté des voies, les uns déjà assis dans les wagons, d'autres sur les marchepieds, d'autres encore à même le quai, entre des amoncellements de sacs et de musettes il vit que Tough n'avait pas menti.

— Les vaches! dit Miller. Ils ont de vrais wagons et leurs vieilles brouettes à bestiaux sont bonnes pour nous...

— Ce sont des permissionnaires, expliqua Dave. C'est un train normal, en quelque sorte, qui doit passer par Paris, comprends-tu?...

Les Français étaient sales et paraissaient accablés. « Qu'ils sont sales! se dit Dave. Comment peut-on vivre dans une crasse pareille, dans des habits aussi crasseux? » Il songea à son bel uniforme neuf et au flacon de benzine qu'il avait acheté avant d'embarquer.

— Alors, tu leur parles?

— Demande-leur s'ils croient qu'avec nous la guerre sera bientôt finie.

— Et comment sont les Boches.

— Et ce que ça vous fait la première fois qu'on monte au...

— Alors, dit Miller, tu te décides?

Maintenant, tous les Français dévisageaient Dave et eux aussi attendaient qu'il ouvrît la bouche. Quelque part, en tête du train, on chantait. C'était ce chant qui troublait Dave, car il cherchait à

comprendre les paroles françaises. Il se demandait par quoi commencer. De sa vie, il n'avait passé si terrible examen.

— Nous venons de débarquer, cria-t-il, et... et nous sommes heureux de vous rencontrer...

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Chut! fit Miller.

— ... Dès notre arrivée sur... en France. En Europe. Il y a, dans notre régiment, des garçons de tous les États. Nous nous sommes entraînés trois mois déjà, de notre mieux, afin de vous... afin d'essayer de vous aider. Oui... Oui, nous sommes originaires de toutes les parties des États-Unis, mais nous avons tous la même foi et...

De l'aisance lui venait. Il avait le sentiment de dire exactement ce qu'il fallait dire. Il n'oublierait jamais cet instant, car il en voyait de mieux en mieux le sens et l'importance, non seulement pour lui, mais pour tous ceux qui étaient là. Mais pour le monde entier! Et, puisque c'était un peu au nom des États-Unis qu'il parlait, il était fier de servir de lien entre ces deux grandes démocraties. Fier et heureux que le hasard l'eût désigné. Content du hasard. La Fayette... Pour la première fois dans leur histoire, les États-Unis se tournent délibérément vers l'Europe. Il dit qu'il fallait être le dernier des idiots pour ne pas deviner que le XXe siècle commençait à l'instant même, dans cette gare, et qu'ils étaient là, Français et Américains, tout bonnement en train de faire l'Histoire.

— Dave, dit Miller en lui secouant le bras, je crois que quelque chose ne va pas. Ils n'ont pas l'air de comprendre.

— C'est pourtant simple, je leur dis que...

— Non, Dave, c'est autre chose, écoute-moi : c'est ta voix qu'ils ne comprennent pas.

Les Français applaudissaient en riant. Dave les regarda. Rien ne lui prouvait en effet qu'ils l'avaient compris, rien et surtout pas ces applaudissements.

— Je pense, dit Miller, les yeux fixés sur le bout de sa chaussure, que c'est une question d'accent. Et puis tu criais. C'est différent.

— Oui, répondit Dave, si je leur avais parlé de près, comme un homme à un homme, je me serais fait comprendre.

Un Français entreprit de répondre au discours de Dave. De longues moustaches lui tombaient de chaque côté de la bouche et il agitait sans cesse les bras, d'une façon saccadée.

— Traduis, Lannigan.

— Mais, dit Dave, ce n'est pas du français.

— Qu'est-ce que c'est?

— Sacré Dave! s'esclaffa Miller, et tout le monde se mit à rire.

— Arrêtez! ordonna Dave. Bande d'idiots, est-ce que vous n'entendez pas qu'il s'exprime dans notre langue, qu'il essaie de parler notre langue?

— Regagnez immédiatement les wagons! rugit le sergent Malcombe.

Les hommes se retournèrent. Le Français se tut. Mais Dave continuait de le regarder. Dave se disait qu'il avait le temps de remonter dans le wagon. Dave se moquait bien des grosses plaisanteries que

Malcombe ne lui ménageait jamais : il voulait voir un peu vivre les Français.

Ceux-ci reprenaient la chanson que Dave avait déjà entendue et dont presque tout le sens lui échappait, sauf un bout de refrain célébrant la beauté d'une fille. Il jugea que c'était une chanson sale et souhaita de toutes ses forces que l'homme aux moustaches se remît à parler.

— Eh ! cria-t-il, parlez ! En français. Je comprends bien le français.

Il reçut une formidable tape sur l'épaule.

— Lannigan ! hurla le sergent Malcombe.

Dave tenta de sourire en montrant les Français. Malcombe était blême.

— Vous refusez d'obéir, Lannigan?

— Sergent, dit Dave, je...

— Vous refusez d'obéir. C'est cela?

Dave n'eut pas le temps de répondre. Avant que le moindre mot se fût présenté à sa conscience, le sergent l'avait saisi sous les aisselles et le poussait vers le wagon.

— Vous n'avez pas le droit, souffla Dave.

— Refus d'obéissance !

— Non, cria Dave.

Il se sentit soulevé de terre. Son épaule heurta rudement la porte à glissières. La fureur s'empara de lui.

— Non, non et non ! hurla-t-il. Vous n'avez pas le droit. C'est la première fois que je vois des Français, ils sont nos alliés, je parle leur langue, j'ai passé huit ans de ma vie à apprendre leur langue et personne n'a le droit de m'empêcher de leur parler.

— Avez-vous fini? coupa Malcombe.

— Non. Pourquoi nous a-t-on fait remonter dans les wagons? Le train ne part pas. Est-ce que le train...

— Allons Dave, souffla Miller.

Dave regarda avec une tristesse infinie la main de Miller sur sa manche.

— Bon Dieu, dit-il, je ne demande pas mieux que d'obéir aux ordres, mais...

— Voulez-vous dire, demanda Malcombe, que c'était un ordre absurde?

— C'est exactement ce que je veux dire.

— Cet ordre venait du lieutenant qui le tenait du colonel. Répétez-vous qu'il est absurde?

— Je le répète. Je crois que vous avez pris ça sous votre bonnet, mais je le répéterai devant le lieutenant et devant qui vous voudrez !

— Eh bien ! dit Malcombe, je pense que vous le répéterez devant le Conseil de guerre. Mon garçon, nous ne sommes plus aux États-Unis. Refus d'obéissance dans la zone des opérations, vous vous êtes mis dans un sacré cas !

— Sergent, dit Miller, un jour comme aujourd'hui, vaudrait mieux passer l'éponge. Vous ne croyez pas que la France rend tous ces intellectuels un peu fous?

— Non. Quand on est lâche devant ses responsabilités, on est

lâche devant la guerre et l'important, pour moi comme pour vous, est de faire une belle guerre.

— Il parle le français, sergent, et il a voulu essayer...

— Justement. Savez-vous, Miller, ce que chantaient ces Français? De foutues horreurs révolutionnaires.

— C'est faux, cria Dave. Une chanson obscène et rien de plus!

— Est-ce que vous me traitez de menteur?

— Bon Dieu, je connais le français mieux que vous!

— Est-ce que vous traitez le lieutenant de menteur?

— Je traite de menteurs tous ceux qui prétendent que c'était un chant révolutionnaire!

— Je pense, dit froidement Malcombe, que vous êtes fou, mais il se peut que le Conseil de guerre soit d'un autre avis.

— Il est fou, sergent. Assieds-toi Dave. Vas-tu t'asseoir et la boucler! Qu'est-ce qui t'a pris?

— Miller, murmura Dave, souviens-toi de ça : ils sont tous de damnés menteurs!

Dave promenait ses yeux sur les têtes alignées en face de lui, contre les planches du wagon. Il croisa le regard égayé de Tough.

— Le sergent a raison, dit Tough. Vous avez vu comme ces gars étaient fringués. Une compagnie disciplinaire ou quelque chose dans ce genre, rien de propre ni de bon à fréquenter.

Dave se dit que personne ne l'aimait, sauf Miller et quelques vieilles gens, à Newcomerstown.

Après trois mois d'entraînement dans les camps américains en France, Dave Lannigan arrive au front. Sa section est envoyée en patrouille; il retrouve Tough dont le père, chemisier à Newcomerstown, a été autrefois ruiné par le grand-père de Dave, fondateur des Grandes Galeries, dans la même ville.

La plus belle, la plus légère, la plus gaie, la plus enivrante des matinées : depuis une heure qu'il patrouillait en forêt, il avait l'impression de se mouvoir dans un monde fantastique où rien n'était tout à fait réel, pas même les uniformes kaki éparpillés devant lui. Par de grands espaces entre les arbres, tombait une pluie de soleil alternativement dorée et argentée, de sorte qu'ébloui, sortant d'une trouée lumineuse pour entrer dans une autre, il avançait sans voir le sol.

Quelquefois, cependant, il devait se baisser pour dégager sa molletière d'une ronce et, tandis que ses mains tâtonnaient entre les larges feuilles vert foncé, il entendait de nouveau le tonnerre des obus qui se croisaient au-dessus de sa tête, à d'incalculables hauteurs. Alors, il se relevait avec la volonté toujours plus ferme d'observer exactement les ordres, de scruter chaque allée, chaque tronc, l'épaisseur même des branches. De l'index, il éprouvait la gâchette de son fusil. Il reprenait conscience d'être un soldat, avec un fusil. Mais cela lui sortait si vite de l'esprit qu'il ne songeait pas à en avoir du remords, jugeant, d'ailleurs, que les autres, ces taches kaki autour

de lui, étaient plongés dans la même voluptueuse inconscience, dans le même état lunaire.

Lorsqu'une nouvelle heure se fut écoulée, le soleil fit flamber la forêt, puis, très vite, tout s'obscurcit. Il sentit sa fatigue. Il se mit à transpirer. A perte de vue, l'humus fumait et il lui semblait qu'une vapeur s'élevait également de son corps. Ses tempes battaient furieusement contre le casque. Il voulut s'arrêter, mais ses jambes l'emportèrent malgré lui. Entre les arbres, les taches kaki parurent soudain rapetisser et il craignit de s'être laissé distancer par la compagnie. Il lutta de toutes ses forces contre le ralentissement de sa pensée. Il comprit que les autres ne s'étaient pas éloignés, mais avançaient maintenant courbés en deux. Ses oreilles bourdonnaient. Il vit le sens de ce bourdonnement qui lui emplissait les oreilles. Alors, voulant se courber lui aussi, il y parvint trop bien et bascula dans les ronces. Il demeura étendu, à plat ventre, les yeux fixés devant lui sur les gigantesques silhouettes de soldats qui le dépassaient. Une épine avait dû lui déchirer le menton. Il porta doucement sa main à son visage et considéra le sang. La colère le prit. Il saisit son fusil, fit glisser la crosse contre sa hanche, se jeta en avant. L'homme qui le précédait s'arrêta si brusquement qu'il ne put l'éviter. Il chancela. L'homme le tenait embrassé. Il le repoussa d'un coup d'épaule. L'homme s'abattit sur le dos. Il se mit à jurer, reprit son élan, reconnut Tough, tomba à genoux.

— Tough!...

Tough ouvrit les yeux, le temps de fixer sur lui un regard maussade et désabusé. Il s'entêta absurdement à vouloir le mettre debout. Tough retombait avec un râle pas plus fort qu'un raclement de gorge. Il passa sa manche sur son front, regardant de tous côtés, cherchant désespérément du secours. De fortes explosions ébranlaient les bois. Il se jeta sur Tough et commença à déboutonner sa tunique. Il ne vit pas de sang sur la chemise. Il s'attaqua à la ceinture, mais ses mains tremblaient trop.

— Où? demanda-t-il. Tough! Bon Dieu, réponds : où es-tu touché? Réponds, cria-t-il : tu vois bien que je ne le vois pas!

La ceinture céda, puis un bouton après l'autre. Il souleva le caleçon sans regarder, les yeux fixés sur la lourde mâchoire de Tough, avec la volonté de ne pas regarder. Un goût de sang lui emplit brusquement la bouche. Il eut la sensation fulgurante d'un coup derrière la nuque. Il vit qu'il s'essuyait les mains d'un frottement régulier dans le sable, sous l'humus.

— C'est le ventre, dit-il. Que faut-il faire?

Tough ne répondit pas. Mais il ouvrit les yeux.

— Dis-le moi! Je ne sais pas. Bon Dieu, je ne sais pas!...

— Fous le camp! souffla Tough d'une voix très faible.

— C'est le ventre, dis, c'est le ventre, qu'est-ce qu'on doit faire dans ce cas-là?

La tête de Tough balança à droite et à gauche, comme pour indiquer le refus de répondre. Il se pencha sur lui, guettant le mouvement saccadé des lèvres, du menton, de la pomme d'Adam.

— Oh! fous le camp! jeta Tough dans un cri si violent, si terrifiant, qu'il se retrouva debout, vacillant sur ses jambes.

Leurs regards se croisèrent.

— Fous le camp, répéta Tough, fous le camp, monsieur Grandes Galeries!

« Bougre de cochon, se dit Dave, bougre de salaud!... » et il n'avait nulle autre envie que d'allonger un coup de pied dans ce tas de chair, « je pourrais être en avant, avec le reste de la compagnie, au lieu de quoi je suis ici, à m'occuper de lui, et tout ce qu'il trouve, c'est de me chanter encore une fois, avec haine, aigreur, envie, sa sacrée chanson, l'éternelle chanson des ratés qui ne remueraient pas seulement le petit doigt pour s'élever au-dessus de leur condition, encore une fois et par pure méchanceté, à moins qu'il n'estime que je ne me donne pas assez de peine pour le sauver, à moins que... »

Il saisit les bras de Tough, s'agenouilla devant lui et, les forces décuplées par la colère, le hissa presque sans peine sur ses épaules. Mais, redressé, il resta plus d'une minute à vaciller d'avant en arrière, sans pouvoir faire un pas.

« Je ne sais si c'est possible, songeait-il, mais cela serait-il encore mille fois plus impossible, il peut compter que je le ferais! Je n'ai qu'à prendre mon temps et m'arrêter autant de fois qu'il sera nécessaire. C'est une chose que je me dois à moi-même. Mon Dieu, ne permettez pas qu'il meure, il doit me demander pardon avant de crever. »

Il s'aperçut tout à coup qu'il avait oublié son fusil. Il revint sur ses pas. « Puisque encore, encore et toujours, je suis pour lui ce qu'il a dit et non un camarade, et non pas même n'importe quel soldat avec qui il se serait trouvé sur le champ de bataille, rien ne doit m'arrêter. » Il avait maintenant repris sa route, droit devant lui, sans repère, sûr de s'égarer, de dévier d'un instant à l'autre, sûr de l'impossibilité de son entreprise et, plus encore, de sa nécessité. Ses yeux, irrités par la sueur, ne distinguaient plus que des masses de couleurs différentes, des violets, des bruns, des verts profonds, car rien moins que ce sous-bois ne ressemblait à un champ de bataille. « Il m'a dit de foutre le camp. Je ne croyais pas qu'un type en danger de mort pût refuser le secours de qui que ce soit... Sauf pour l'humilier, mais un caractère assez fort pour faire passer une satisfaction d'amour-propre avant le souci de sa propre personne, je ne vois pas une chance sur un million... Non, c'est parce qu'en réalité, il me croit plus faible que je ne suis, incapable, par exemple, de trimbaler ses quatre-vingts kilos pendant des kilomètres et des kilomètres, parce qu'il se disait que Monsieur Grandes Galeries, en eût-il la force, n'aurait ni la volonté ni la patience de porter quatre-vingts kilos pendant des kilomètres et des kilomètres, à seule fin de sauver un type dont tout l'idéal, dans la vie, est de traîner les rues de Newcomerstown à la recherche de quelque mauvais coup... Mais, à présent, s'il a encore un reste de conscience, comme je le souhaite de toutes mes forces, ne comprend-il pas que rien ne peut m'arrêter, que c'est pour moi une absolue autant qu'absurde nécessité de lui conserver sa misérable existence de parasite, afin, je pense, qu'il continue de distiller ces sentiments de haine et d'envie dont je sens la présence autour de moi depuis que je suis en âge d'interpréter l'expression d'un visage... »

A deux ou trois reprises, il aperçut des soldats qui regagnaient les lignes. Mais il se dit qu'il n'avait plus assez de force pour crier avec l'espoir de se faire entendre à une telle distance. Surtout, il voulait que personne d'autre que lui n'eût de part au sauvetage de Tough; et même lorsque sa pensée se figea en une incompréhensible bouillie de mots, la fierté d'y arriver seul continua à lui inspirer les gestes nécessaires avec une plus grande économie de moyens que s'il eût joui de toute sa lucidité. Pourtant, il n'avançait presque plus, s'arrêtait devant chaque arbre, calait son fardeau de son mieux contre le tronc, sans même se demander ce qui arriverait s'il le laissait échapper, peut-être déjà décidé, dans ce cas, à le tirer par les bras, comme un traîneau, attendait. Il ne savait depuis combien de temps il attendait, un cent d'aiguilles piqué dans chaque muscle, ni même s'il attendait encore de pouvoir repartir, lorsque la voix lui frappa les oreilles :

— A quoi ça vous avance-t-il de coltiner un mort? Avez-vous perdu toute raison?

— Il n'est pas mort, dit-il... blessé au ventre.

— Tout ce qu'il y a de plus mort, pouvez me croire. Posez-le là. Pas besoin d'être médecin pour voir que ce type est mort sans seulement faire ouf.

— Non, il parlait, il parlait encore quand je l'ai...

— Qu'est-ce que ça prouve? Avez-vous déjà vu courir un canard, le cou coupé? Les canards aussi... Qu'est-ce que ça prouve? Allons, venez.

— Sergent, ne pourriez-vous désigner un homme pour m'aider à le porter?

— Pour quoi en foutre? Dites-moi si c'te forêt est pas le plus beau cimetière qu'un type puisse rêver!

Le bombardement commença juste comme ils atteignaient la ligne des tranchées, redoubla de violence un peu après que Dave eut retrouvé sa compagnie, et, soit un effet du hasard, soit que les Allemands, informés de l'arrivée des premières troupes américaines, voulussent leur souhaiter la bienvenue, dura quarante-six heures sans le moindre répit.

GEORGES CONCHON.

Le sommeil du juste

Ceux de nos lecteurs qui, il y a trois ans, firent, grâce à son premier roman, connaissance avec Mouloud Mammeri, n'ont certes point perdu le souvenir de cette charmante *Colline oubliée* (1) dont toute la critique s'accorda à louer les qualités d'inspiration et de forme. Rappelons cependant que ce jeune romancier, originaire de Haute-Kabylie, devenu après de sérieuses études secondaires, professeur au lycée Ben-Aknoun à Alger, nous révélait, par son premier livre, son pays natal, sa montagne berbère, — un monde fermé, ce qui ne veut pas dire, loin de là ! un monde sans âme. Mammeri y mettait essentiellement en présence, face au groupe sédentaire des anciens, la jeunesse de son terroir, ou plus précisément, les deux jeunesses du village : le clan des « riches » et celui des « pauvres », les fils de propriétaires et ceux des prolétaires dont une circonstance inattendue et dramatique : *la guerre*, allait singulièrement, pour les uns et les autres, modifier l'existence. D'ordinaire, en effet, les premiers allaient « en France » y poursuivre leurs études, alors que les seconds, cédant à l'impérieuse nécessité, s'y dirigeaient également, mais dans l'espoir d'y trouver du travail dans les usines des régions industrielles.

Or, brutalement, intervient la guerre avec l'arrêt migratoire et les mobilisations successives bouleversent les coutumes, opposant, en outre, plus que jamais, jeunes et anciens ; et surtout dispersant vers des chemins très divers une jeunesse désaxée et inquiète qui, chacun à sa manière et selon son tempérament, semble vouloir déserter la millénaire « Colline », la colline sacrée et immuable, pour s'en aller à l'aventure. Et, sur cette pittoresque et émouvante toile de fond, se détachait une délicate histoire d'amour, baignée de nostalgie et de poésie.

C'est sans doute le succès, de bon aloi, de cette œuvre liminaire, qui a poussé Mouloud Mammeri à nous donner, en quelque sorte, la suite d'un récit qui était, déjà, une confidence. Ici, toutefois, il ne s'agit plus d'une étude *collective*, mais d'un témoignage *individuel*. De l'histoire, contée par le menu, d'une aventure intérieure, celle des démarches d'un esprit qui s'analyse depuis l'enfance au pays berbère jusqu'à sa vie d'homme, éveillé par l'École, au monde d'Occident. Or, il se trouve qu'ayant, après l'École normale de Tunis, dirigé celle d'Alger-Bouzaréa — celle-là même dont parle Mouloud Mammeri, l'auteur de ces lignes a, plus d'une fois, de la part de ses anciens élèves autochtones, reçu les confidences sensiblement analogues. C'est pourquoi il estime qu'un pareil témoignage, outre ses propres vertus littéraires, méritait d'être entendu. Mouloud Mammeri appartient au groupe peu nombreux encore, mais qui s'annonce déjà, par exemple avec un Feraoun, un Mohamed Dib en Algérie, un Driss Chraïbi au Maroc, comme porteur de messages de jeunes autochtones, auxquels il convient d'apporter la plus vive et la plus sympathique attention. Nul doute, en particulier, —car le rapprochement des récits s'impose, avec d'ailleurs des différences

(1) Plon, édit., 1952.

originales que nous nous proposons personnellement d'étudier, — que *le Sommeil du Juste* devra être consacré avec *le Fils du Pauvre*, de Mouloud Feraoun, compatriote kabyle de M. Mammeri.

AIMÉ DUPUY.

N.-B. — Voici, pour permettre la compréhension du fragment cité, l'essentiel du roman de Mouloud Mammeri, *le Sommeil du Juste* (2). Au village kabyle d'Aghzer, en 1940, Arazki, jeune garçon d'une quinzaine d'années se dispute avec son père. Il quitte le foyer pour suivre, à Tizi-Ouzou, les cours qui lui permettront d'entrer à l'École normale d'instituteurs d'Alger Bouzaréa, puis s'engage au moment de la mobilisation de l'Afrique du Nord. Auprès de ses compagnons de combat, les idées que lui ont inculquées ses professeurs s'effacent peu à peu, et Arazki prend conscience de sa race qu'il avait un instant oubliée. Le drame de conscience, que vit alors le jeune homme, s'exprime par les confidences que Arazki fait à son ancien maître, M. Poire. Nous avons détaché quelques-unes de ces pages qui ont le ton de la confession et, par là, ne traduisent que partiellement le sens du livre de Mouloud Mammeri, lequel est l'histoire d'une famille autant que l'histoire d'une vie.

LE malentendu a commencé pour moi dès ma première enfance.

Quand j'ai quitté pour la première fois Ighzer pour le vaste monde (le vaste monde c'était l'école primaire supérieure de Tizi-Ouzou), je me souviens, la joie riait dans l'air clair et froid d'octobre...

Le soir je fus livré aux loups. Je n'avais pas de pyjama : je ne savais pas ce que c'était. Je ne comprenais pas ce que mes camarades disaient : ils ne parlaient pas le français de mes livres. J'avais l'accent traînard d'Ighzer. Ils se moquaient de moi. J'en pris un par le col, un grand rouquin, je l'aurais tué. Quelqu'un me fit un croc-en-jambe, je tombai, ils se jetèrent tous sur moi, je mordis, ruai, griffai, c'est ainsi que l'on se bat à Ighzer ; mais ils étaient trop nombreux. Je cherchai dans la foule un regard ami ; des lèvres distendues aboyaient des injures que je n'avais jamais entendues ; j'étais en sang, essoufflé, on m'avait ligotté les mains. La dernière image que je vis fut celle du talon clouté du grand rouquin qui mit une éternité à s'écraser sur mes yeux, une fois... deux fois... C'est à l'infirmerie que je me réveillai.

Longtemps les cours que je suivais de toutes mes oreilles restèrent pour moi incantations mortes d'une tribu étrangère. Rien dans le monde nouveau et jadis désiré où j'entrais n'était fait pour moi. Dès le premier soir j'avais été pour mes camarades l'ennemi, longtemps pour tout le monde je restai l'étranger. J'errai dans un monde hostile ou indifférent. Les efforts que je fis pour échapper à cette condition, nul ne les a soupçonnés, pas même vous dont j'ai été le disciple aimé. Il fallait chaque jour m'arracher à un peu de ce qui avait été moi ; je ne croyais pas que ce dût être si douloureux.

(2) A paraître aux éditions Plon.

Dans ce monde qui m'ignorait si profondément, mes camarades entraient de plain-pied, la tête haute, le jarret tendu, les mains libres comme dans la danse les jeunes dieux. Je voulais suivre désespérément. La peau de mes mains sanglantes s'enlevait par lambeaux, mais nul ne les voyait, nul jamais ne s'en est douté, pas même vous, mon maître.

Le soir, au dortoir, dès que le surveillant avait éteint, j'enfonçais ma tête dans les couvertures et je pleurais de n'avoir pas compris la moitié de ce que le professeur de français avait dit et qui, à tout le monde, avait paru si naturel. J'attendais. Les cinquante respirations de mes camarades arrivaient à la régularité d'un pendule. Je me levais doucement comme un voleur, prenais les pantoufles d'Evrard, mon voisin (moi-même je n'en avais pas), un bout de bougie, une couverture quand il faisait froid, et je descendais en étude.

J'allumais ma bougie (l'électricité avait les premiers jours attiré le veilleur) et dans la nuit, tour à tour orageuse ou étoilée, mais toujours accueillante et douce, je m'enfonçais. D'abord quelques voix de la rue me tenaient compagnie, mais bientôt nous restions les deux seules frêles choses à être encore éveillées dans le noir, ma bougie et moi.

Un an, je me suis couché à minuit, quelquefois plus tard ; les veilles de compositions je ne dormais pas (un camarade m'avait enseigné les vertus de la kola). Ce que j'ai avalé de siècles, d'auteurs, de mots, de raisonnements, mieux que quiconque vous l'avez appris. Mon orgueil rentré croissait avec une science que je croyais infaillible, sans borne. A minuit quand je quittais l'étude, abruti de sommeil, je pensais à ce que disait Raveh-ou-Hemlat, l'amin d'Ighzer : « La science des infidèles est comme celle des magiciens marocains qui peuvent tout parce qu'ils font travailler des armées de démons, mais qui, les pauvres, ne savent pas qu'ils n'ont acquis le pouvoir de tromper Dieu trente ans de ce monde que pour s'être vendus au diable pour l'éternité de l'autre », et j'en riais.

A Ighzer, du reste, ni aux miens je n'avais le temps de penser ; mes livres n'en parlaient pas, je les oubliai. C'est aujourd'hui seulement que la voix de mon père me revient, rauque, fléchie, fidèle comme si je l'entendais encore, mon père dont les arbres, le pain, les animaux, les réunions du village et le cousin Toudert mangeaient les jours en pure perte. Chaque fois qu'il me voyait revenir de Tosga il me disait :

« Ah ! Te voilà, toi? Tu as encore allongé cette année... et tes yeux brûlent un peu plus : pourquoi, je te le demande? Tu n'as pas d'amis pour te réjouir avec eux, pas d'ennemis à haïr, tu es mort aux choses et les choses mortes à toi. Tu traverses tout comme un étranger... comme le mendiant hagard dont un voile couvre les yeux ouverts, mais aveugles. Alors pourquoi tes yeux brûlent-ils? »

Il levait sur moi sa main velue. J'en voyais les poils noirs avec effroi et puis il la laissait tomber et avec les rudes inflexions où je ne savais pas discerner la tendresse :

« Un jour tu reviendras, si tu continues à revenir encore ; et tu

seras loin, si loin que c'est à peine si on reconnaîtra à l'horizon tes traits flous, et puis même cette vague silhouette de toi fondra dans le ciel... là-bas... dans le bleu... personne ne te pleurera, mais tu seras mort tout de même. »

Je ne lui répondais jamais. Les poils de sa main velue me faisaient peur. Mais si le père eût entendu la voix de mon cœur, il en fût devenu fou : « Mort au monde? mais c'est vous qui l'êtes. Je sais, moi, des choses dont votre sagesse ne se doute même pas : j'ai vu les livres, un monceau, et puis, dans la masse de livres que j'ai lus, ni Ighzer ni Hand ni votre misère ne sont cités, ce n'est pas malédiction, c'est justice : vous n'en valiez pas la peine ! » Je me sauvai pour que le père ne m'entendît pas m'esclaffer !

« Votre sagesse fossile, votre monde, votre pauvre petit monde, si vous saviez comme je m'en moque, oh ! là, là, si vous saviez ! »

Il fallait qu'ils l'apprissent un jour. Ma neuve science me pesait. Je brûlais de l'ardeur de la communiquer à d'autres. Il fallait pour cela commencer par déblayer les obstacles. Tous se moquaient de ma peau de petite fille, de ma voix frêle. S'ils avaient entrevu le quart de la folie de détruire qui me prit la dernière année, ils m'auraient lapidé comme Satan. Détruire, couper, pourfendre, renverser, je voulais tout renverser. Il me devint impossible de le cacher plus longtemps et à tant que faire, le jour où Sliman sortit une fois de plus son argument des dominos, je commençai par Dieu... C'était le plus gros morceau !

Au terme de ce bref rappel de souvenirs qu'il n'est même pas en mon pouvoir d'oublier, j'ai la désagréable impression d'avoir été... comment dirai-je? mystifié. Je me revois tel que je suis sorti de vos mains et tel que maintenant je suis.

Il me semble avoir été lâché dans la jungle, sans dents, pour mordre, sans armes, pis, gêné d'intelligence, encombré d'innocence et de scrupules, quelque chose comme la victime rêvée, l'agneau du sacrifice.

Pendant trois ans vous nous avez parlé de l'homme. J'y ai cru — j'ose à peine vous le rappeler sans confusion — avec quelle ferveur... mieux que quiconque vous le savez. Quelle n'a pas été ma stupeur de découvrir chaque jour plus irréfutablement que l'homme n'existait pas, que ce qui existait c'étaient les Imann et les autres !...

Les Imann? Ni mes livres, ni vous, mon maître, ne m'en aviez parlé.

La plèbe et le patriciat, les citoyens et les métèques, j'y pensais un peu comme aux haches de silex ou aux toges laticlaves, réalités d'un autre âge tout juste bonnes à mettre sous verre pour s'en étonner. Je croyais les clans morts : pourquoi m'avez-vous caché qu'ils n'avaient que changé de nom?

J'étais classé Imann sur d'innombrables fiches — mais ne m'en suis jamais outre mesure inquiété, ayant d'abord pris cela pour l'inoffensive manie d'un bureaucrate. Force me fut de convenir par la suite que c'était plus qu'une classification, un parcage. J'étais un Imann comme le ciel est bleu, la République indivisible et notre acier victorieux.

Je pensais au père, à Raveh-ou-Hemlat, à Toudert, à Sliman qui n'épouserait jamais Yakout. Je pensais aux sarcasmes dont j'avais accablé tout cela et je me demandais : « Où est la différence? »

★

(...) J'ai débarqué en Italie avec le 3e Régiment de tirailleurs algériens, dont je faisais partie.

Je ne vais pas, par le menu, vous conter mes campagnes. Les campagnes vous ne les aimiez pas : vous disiez, rappelez-vous, qu'il fallait écrire l'histoire en en supprimant les guerres et les généraux. Et puis avec la moue du mépris que des générations de normaliens ont crainte et admirée, vous diriez que je fais du sentiment.

Cette guerre dans laquelle j'étais entré sans répugnance et presque dans l'enthousiasme, les événements de cette année l'ont vidée de sens à mes yeux. Maintenant je n'y vois plus qu'une série d'événements arbitraires, dont quelques-uns peut-être vous aideront, mon maître, à mieux voir en moi et qui sait? en vous aussi.

Le premier, c'est celui de la cote 470 où j'ai été engagé pour la première fois, près du Belvédère. Le Corps expéditionnaire français n'était chargé que d'une mission de diversion, l'attaque principale étant celle de la 5e Armée américaine sur Cassino. Avant l'engagement, on nous répéta qu'il s'agissait de laver la honte de 1940. Atteindre les objectifs coûte que coûte !

Cette cote 470, il faut croire que les Allemands y tenaient autant que nous. La compagnie du 4e Tunisien, qui l'avait prise, avait été décimée, mais elle l'avait prise. Quand nous, du 3e Algérien, sommes arrivés à la rescousse, les Allemands l'avaient reprise pour la troisième fois. Il a fallu les déloger baïonnette au canon, comme au bon vieux temps. Mes tirailleurs ont chargé en hurlant... moi aussi ! (vous savez l'ange en ces cas-là...) Ils vociféraient qu'il n'y a de Dieu que Dieu... moi aussi ! Quand les Allemands ont contre-attaqué ils criaient, eux « Hurrah ! » C'était le 131e Poméranien. La grenade à manche qui m'a accroché, je l'ai vue venir pourtant. C'est en me baissant pour la relancer avant qu'elle éclate que j'ai reçu tout le paquet : elle n'avait pas le temps de m'attendre.

Sur le moment, je n'ai pas senti grand-chose. C'est quand à la nuit tombante le froid m'a réveillé que j'ai commencé à crier. Je n'étais heureusement pas seul. Dans les rares intervalles où les obus ne fracassaient pas tout du Cifalco à San-Elia, j'entendais geindre et crier autour de moi dans toutes les langues ; en allemand, en arabe, en français. L'Allemand, sur les jambes duquel j'étais étendu, était très jeune. Il appelait sa mère autant que j'ai cru comprendre. Je ne savais pas si le sang qui faisait floc sur mes doigts était à lui ou à moi. J'avais soif ; je soupesai mon bidon ; il était vide. Au cours d'une accalmie je secouai l'Allemand : « *Wasser!* » dis-je. Il me montra sa gourde et se remit à appeler sa mère. C'est Zerrouk qui me retrouva tard dans la nuit. J'avais de nouveau perdu connaissance et ne me suis réveillé qu'au poste

de secours, étouffant de chaleur après le froid de là-haut. De ma section nous revenions sept. La cote, nous l'avions reprise : c'était la quatrième fois depuis quatre jours.

Après ma convalescence, j'ai pu voir un peu l'Italie. Je ne sais plus redire mon émerveillement. Les autres essayaient de me convaincre que les Italiens étaient nos ennemis, mais vous comprendrez maintenant aisément, mon maître, que je donnais plus à certains mots que la juste valeur qu'ils doivent avoir, en l'occurrence une valeur très relative et de pure convention. Les Italiens de chez nous sont tous aisés ou riches ; ceux d'Italie sont étonnamment divers et à Naples la misère la moins poétique se frotte aux murs des palais fastueux. Douceur de Rome, chaleur de Sienne, érudition souriante d'un vieux prêtre, beauté sereine d'une étudiante qui usait les heures précieuses d'une jeunesse fugitive à étudier à l'Université... quoi? l'histoire de l'art... *storia dell'arte!*... et, comme au commencement du monde, elle s'appelait Eva.

Je passai en France en été. Les Marocains nous y avaient depuis longtemps précédés. Jadis, j'aurais fait la traversée avec plaisir, avec ferveur... Je suis resté longtemps dans le Midi avant d'être en définitive engagé dans le bois de la Haardt. J'arrivais en renfort à la compagnie du lieutenant Chiroux, où j'eus le plaisir de retrouver Zerrouk. Il était 10 heures du soir quand j'arrivai à Modenheim, où cantonnait la compagnie. C'était une nuit de décembre, noire et boueuse. Il pleuvait lentement, inépuisablement. »

MOULOUD MAMMERI.

Les faubourgs de la ville

Jacques Robichon est né en 1920. Il a été, au lycée Pasteur, de Neuilly, l'élève de Daniel-Rops, de Robert Merle, de Georges Magnane, de Jean-Paul Sartre, et le condisciple de Roger Nimier. On ne saurait être davantage de sa génération littéraire... A vingt ans, la guerre — qui fait de lui un « Africain » d'adoption — joue un grand rôle dans la vie de Jacques Robichon. Il ne nie pas lui devoir pour une bonne part la fascination qu'exercent sur lui la violence, la mort, les corps livrés à la pourriture, en même temps que la révolte que tout cela lui inspire. Il a dans ses cartons un roman, *les Soldats*, dont l'action se situe en 1944 en Italie, du côté de Cassino. Il prépare également un essai sur la littérature de violence.

Dans le premier roman publié par Jacques Robichon *(la Mise à mort*, Éd. Julliard, 1951), nous lisons : « Détruire ! Amoindrir ! Saccager ! Sa main s'armait d'une invisible carabine : la vieille idée de mise à mort qui hante les êtres, les domine... » Dans *Poussière de l'été* (Éd. Julliard, 1952) : « La puissance que l'on peut exercer sur les êtres est dérisoire. Ce n'est pas nous qui faisons incliner l'univers dans sa course, et, cependant, notre poids importe : il importe avec celui des millions d'autres qui ne sont rien et qui retournent en poussière, à peine sont-ils sortis du néant... » Enfin, dans son essai sur *François Mauriac* (Éd. Universitaires, 1953) : « La solitude des hommes et l'aisance avec laquelle ils s'abusent sur leurs vices ont toujours été les deux thèmes favoris des moralistes. » Voilà qui pourrait marquer assez bien les constantes de cette œuvre, où l'âpreté, une ardeur sombre et vindicative le disputent à une vue de l'homme qui va jusqu'aux extrêmes. *Poussière de l'été* porte en exergue le propos de Jean Cocteau : « Savoir jusqu'où on peut aller trop loin... »

Pourtant, Jacques Robichon s'est attaqué naguère avec virulence à Jean-Paul Sartre romancier, dans un article qui s'intitulait : *Libérons le roman français de Monsieur Sartre.* Et l'on peut douter que son essai sur Mauriac ait enchanté l'auteur de *Thérèse Desqueyroux*, en qui d'aucuns ont voulu voir son « maître ». Au contraire des héros mauriaciens, les personnages romanesques de Robichon vont jusqu'au bout de leurs actes et d'eux-mêmes, et Dieu ni la grâce ne tiennent aucune place dans leur vie : à la fin des *Faubourgs de la ville*, l'héroïne, une meurtrière, n'entre dans une église que pour en ressortir aussitôt, consciente de la vanité qu'il y a à chercher de ce côté-là un espoir ou une issue — dirons-nous : une échappatoire? Robichon cite volontiers une phrase de Camus : « Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux... »

La Mise à mort, dont l'action se situait du côté de Mostaganem, montrait un quadragénaire veuf et misogyne qui faisait peser sur sa jeune bru tout le poids d'une haine méticuleuse et attentive. *Poussière de l'été*, c'était l'histoire d'une jeune femme abandonnée par son mari et qui voyait son bonheur s'écrouler : histoire d'amour poussée à son paroxysme, dans la fureur d'une saison implacable. *Les Faubourgs de la ville* ont pour cadre les portes de Paris, si leurs protagonistes viennent encore d'Afrique du Nord. C'est un récit organisé avec rigueur, d'une analyse cruelle et aiguë. La mort, le crime, la violence, les passions y jouent leur rôle. Nous sommes loin, ici, du roman-confidence, du roman-épanchement... Jacques Robichon

raconte des histoires. Il laisse à ses lecteurs le soin d'en dégager la philosophie — qui n'est pas forcément pessimiste. Mais que la cruauté, la férocité, la violence intérieure ou extérieure soient des données essentielles de notre monde, voilà qui ne saurait être mis en doute — notamment par les hommes qui eurent vingt ans en 1940...

CLAUDE ELSEN.

N. B. — Venant d'Algérie, les Langlois se sont établis à Puteaux dans un petit logement dominant la Seine.

Mère de famille abusive et épouse acariâtre d'un adjudant de l'intendance, Lucienne Langlois n'a qu'une seule passion : son fils. Louis a douze ans ; Lucienne le couve et l'épie : un grand gâchis de passions et de crises de nerfs.

Et, cependant, cela n'est rien — ou peu de chose — en comparaison de la *folle violence* qui bouillonne en Lucienne, toujours prête à éclater à la face des gens. Une circonstance va la mettre en face de sa pire nature et lui faire commettre un premier crime.

I

PAR une de ces journées frileuses et mornes où l'hiver se prolongeait encore, Lucienne descendit — un matin — l'avenue au-delà du marché en plein air et tourna vers la Seine, longeant le petit quai où, l'été, il y a tant de pêcheurs.

Tout à coup, on était au milieu du silence dans un grand air de campagne : les berges, l'herbe morte, les détritus, quelques taches de mousse roussie recouvrant de vieilles souches, l'odeur de terre mêlée au mazout et à l'essence, la rumeur de la ville au-delà du fleuve que traversaient des cris d'oiseaux parfaitement invisibles, aigus et tranchants comme des couteaux.

Au-dessus du quai, un bec de gaz restait allumé dans un quartier de brume qui annonçait un temps de neige.

Un appel de sirène, dans le coude du fleuve, s'élevait du brouillard très léger qui recouvrait par intermittences les coteaux de Suresnes et de Saint-Cloud. D'une sorte de cabane blottie entre deux immeubles, au niveau d'une épicerie et d'un garage, venaient des bruits de poulailler et une odeur de clapier. De la ferraille, des déchets s'entassaient au creux d'un fossé.

Mais ce qui frappait surtout Lucienne et dont elle rassasiait ses regards, c'était l'aspect de dévastation désolée que revêtait la végétation des bords du fleuve, les troncs sombres des peupliers et des saules dans les îles, le démantèlement des arbres, l'absence absolue de feuillage, les hautes hampes nues, cette allure de désert livide que — bien plus que les grands spectacles de l'été — elle se prenait à aimer soudain avec fureur et déraison, les yeux fixes, interdite comme devant une merveille.

Brusquement, le soleil se leva, assez doux ; mais, même cette douceur exaspérait la misère de la saison, la houle jaune de la Seine sans trafic, le squelette de cette vie en attente qui ressemblait tellement à l'absence de toute vie.

★

— Non, dit-elle à Louis qui la considérait avec une mine de chien battu... Tu prendras une purge et tu resteras tranquille demain toute la journée. J'en ai assez de te voir avec cette figure de papier mâché.

— Et Annie? Qu'est-ce qui l'empêche de venir? On restera au chaud, sans sortir...

— Absolument pas. Et ce que j'ai dit est dit. Tu vas descendre tout de suite téléphoner à Joséphine qu'Annie ne vienne pas demain.

Les crises de foie effrayantes dont souffrait Lucienne amenaient celle-ci à surveiller l'alimentation de son fils : par exemple, elle faisait cuire des *bassines entières* d'artichauts et, trois jours durant, forçait Louis à en ingurgiter le jus dont elle lui préparait les doses (matin, midi et soir).

Plusieurs saisons de ce régime amenèrent le garçon à prendre en horreur tout ce qui s'apparentait au goût de l'artichaut.

Pour les purges, Lucienne les lui administrait à l'huile de ricin. Ces journées-là étaient des journées noires. Mis à la diète dès son retour du lycée, Louis y pensait toute la nuit.

Langlois n'était pas encore levé que Lucienne éveillait son fils, le verre à la main.

— Bois ça, tout de suite.

Le garçon se soulevait sur un coude, une grimace à la bouche.

— Alors, va-t'en... Laisse-moi faire seul, ne me regarde pas.

— Merci ! Pour que, dans mon dos, tu me jettes ça, je ne sais où... Je te verrai l'avaler ! Dépêche-toi ; je t'attends.

Louis se contorsionnait devant le verre. Il se bouchait le nez, séchait sa salive, prêt déjà aux vomissements, les yeux clos.

— Ah ! Non ! Je t'en prie ! Ne fais pas de manières !

Dans son lit, Langlois — il n'était pas sept heures — commençait à se retourner.

— Paries-tu que je te le fais avaler de force?

— Non ! Non !

— Ouvre la bouche ! Veux-tu ouvrir la bouche ! Tu vas m'avaler ça, dis? Tu l'avaleras? Tu l'avales?

— Oh !

Mais un haut-le-cœur, aussitôt, soulevait Louis, lui faisait tout rejeter dans l'assiette creuse que Lucienne — prévoyante — avait préparée devant lui, une serviette sous le bras.

— Porc ! Porc ! Dégoûtant ! Ah ! c'est ça ! c'est ça !... Attends ! Tu ne vas pas t'en tirer comme cela, mon gaillard : tu vas tout me ravaler maintenant. Et tu peux prendre ton temps. Je ne te regarde plus.

Langlois s'était levé, silencieux comme à son habitude, un regard du côté de Louis. Cependant, il ne se mêlait jamais de rien. Il passait seulement dans la cuisine pour se laver, mais — là — s'enfermait en poussant la targette. Et Lucienne, rogue, les traits serrés, demeurait seule en face de son fils sur le visage

duquel les larmes se mêlaient aux souillures avec un désespoir de condamné à mort.

Louis, lentement, docilement, obéissait, le regard détourné des gestes qu'il accomplissait. Alors, Lucienne ne le surveilla même plus : elle savait qu'il ne resterait *rien* dans l'assiette, que Louis ne se déroberait pas à ce qu'elle avait ordonné ; et, de cette certitude, de ce pouvoir sans partage sur l'enfant, elle retirait un mélange de remords insupportable et de satisfaction.

II

A six heures, la nuit était entièrement tombée.

— S'il vous plaît, madame Langlois !

Le pas feutré l'avait suivie sous la voûte de l'immeuble, jusqu'à la grille de l'ascenseur.

— Juste deux mots...

Lucienne se retourna sans surprise. Ce timbre de voix, cette odeur, elle les aurait reconnus entre mille autres — la voix surtout : grasse, éraillée, ce souffle à longs efforts, et qui empestait le vin.

— Juste un petit mot, répéta la concierge.

— Dites.

Jamais une parole entre elle et cette femme : *bonjour, bonsoir, tu m'as vue, moi aussi je t'ai vue...* Rien d'autre. Ses termes lui étaient réglés — avec *sa pièce* — sans une seule matinée de retard. Elle s'appelait Mme Albert. C'était une personne d'un embonpoint assez considérable, avec des yeux de bœuf et presque impotente, qui déambulait dans d'énormes chaussons éculés et rapiécés, sur le carreau du rez-de-chaussée. Car personne ne l'avait vue, une seule fois, ni dans la cour — en contrebas de quelques marches — ni dans les étages ; elle se confinait entièrement dans sa loge, aidée par son fils de dix-sept ans, à figure d'analphabète, sans qu'il fût jamais question — au présent comme au passé — de M. Albert, tué à la guerre (croyait-on). Le jeune Albert possédait — en revanche — un prénom connu (et entendu) de tout l'immeuble, crié sur le seuil de la loge, à la fenêtre qui donnait sur la cour, au bas des ascenseurs où, soufflant et gémissant, sa mère le poursuivait, un paquet de lettres et des colis sous le bras : « Fernand ! Le facteur des recommandés est passé ! Tu montes toujours trop tôt ! Fernand ! Tu m'entends? » Mme Albert était, en outre, une fumeuse *invétérée* qu'on ne voyait jamais que la cigarette à la lèvre ; et elle adorait les choux de Bruxelles. Ouverte en permanence sur le couloir, la lucarne de sa cuisine répandait à travers l'immeuble des relents de graisses froides, de fricassées, de *faitouts* bourrés jusqu'à la gueule de légumes dont la cuisson s'insinuait, d'étage en étage, sans que nul se soit jamais enhardi à se plaindre en sa présence. Mais la véritable odeur de cette femme, plus persistante que tout le reste, c'était le tabac, l'éternelle *gauloise* pendue à sa bouche, un effluve violent qui imbibait ses vêtements, ses cheveux graisseux et, probablement,

jusqu'à sa peau, ses grosses mains d'homme aux ongles brûlés.

— Je vous écoute, dit Lucienne.

D'instinct, elle avait flairé quelque aventure désagréable, un camouflet, le *petit affront* susurré fielleusement, d'autant plus sordide qu'il avait lieu en tête à tête.

— Mais je suis pressée : sachez-le...

Raidie, et retenant à peine son mépris, Lucienne eut un geste du menton pour montrer qu'elle attendait toujours.

L'autre prenait son temps pour s'approcher, les paupières clignotantes, le regard torve, une moue sur ses lèvres ombragées d'un duvet presque blanc, exagérant son essoufflement, se traînant sur ses savates de misère.

— Madame Langlois, il ne faut pas — voyez-vous — laisser vos enfants jouer comme ça dans les couloirs... On se plaint. Ce n'est pas la première fois que je vous le dis.

Comme Lucienne cherchait à l'interrompre, la concierge ne lui en laissa pas le temps.

— Oh ! Je sais bien ! On en profite parce que je ne peux pas être dans les étages, infirme que je suis ; ni monter la garde partout... *En foi de quoi*, n'est-ce pas, on se figure que la vieille mère Albert qui ne peut pas se traîner n'a l'œil nulle part? Qu'elle se fiche du tiers comme du quart?

Assurée de ne plus être contredite, elle marqua un temps et eut un rire gras qui souleva sa poitrine.

— Eh bien ! on se trompe, madame Langlois. C'est moi qui vous le dis... Tenez, écoutez-moi ça? Mais écoutez-les? Croyez-vous que c'est raisonnable, dites? Ça déambule d'un étage à l'autre,ah ! ça se moque bien de tout le monde ! Ça crie, ça court, ça va, ça vient... Et pourquoi les autres ne feraient-ils pas pareil? Il n'y a pas de raison. Écoutez, poursuivit-elle, je voulais dire tout ça à votre mari, le pauvre, qui est bien sérieux, lui, qui ne demande que sa paix ; mais puisque vous êtes là... C'est pourtant bien désagréable, vous savez, ces réflexions aux locataires. Et, pourtant, il y a longtemps que je vous ai prévenue déjà ; alors, moi, que voulez-vous? je suis obligée d'en parler maintenant aux gérants...

Cette fois, Lucienne la coupa :

— Ne vous donnez pas cette peine, madame Albert. A partir d'aujourd'hui, vous n'aurez plus à vous plaindre des enfants... Je vous en donne ma parole.

Satisfaite, la lippe bien duvetée de la concierge formait une sorte de sourire, et la main même de Mme Albert esquissa un geste d'apaisement : elle était allée trop loin.

Mais, sans ajouter aucune parole, Lucienne lui tourna le dos.

Mortifiée à l'extrême, elle s'était contenue — comme au bord d'une folie effrayante — pour ne pas écraser sous son poing cette face hideuse de vieillarde insensée qui avait prétendu lui faire la leçon jusqu'à la menacer, qui l'avait contrainte à *avaler une semonce* et devant laquelle elle avait dû se taire.

Cependant, jamais autant qu'à cet instant où l'horrible femme lui faisait face, elle n'avait connu le désir farouche de rejeter de

ses mains un être hors de la vie, de le piétiner et de le massacrer, de jouir de ses cris jusqu'à la dernière convulsion. D'ailleurs, elle l'avait toujours su : les concierges sont des gens sans grandeur, remplis de stupidité et d'envie.

Dans sa hâte, elle avait complètement négligé l'ascenseur et elle croyait entendre encore le rire de la concierge dans son dos. Par l'escalier, elle atteignait déjà le premier étage et toute sa poitrine restait soulevée de fureur et de honte. Là, les cris des enfants et le bruit de leur course lui parvinrent sans équivoque. Ils se cachaient et s'appelaient ; leur galop se poursuivait à travers le dédale des couloirs, probablement aussi à travers les étages, descendant, puis remontant. Malgré cela, ce n'était pas un *tintamarre;* et tout ce que l'on pouvait leur reprocher, c'était de ne pas rester chez eux.

Cependant, Lucienne oubliait peu à peu *la mère Albert*, ses savates et son odeur de cuisine, pour tourner son ressentiment contre ces enfants, Annie (1) et Louis, à portée de sa main — et qui ignoraient sa présence.

— Allez ! Allez ! Vous ne perdez rien pour attendre !

Elle grondait entre ses dents et marmonnait toute seule, se hissant avec effort, marche après marche, l'épaule au mur. Elle mettait un temps considérable pour gravir cet escalier.

Tout à coup, il n'y eut plus un seul bruit. C'était le silence complet, hors un ronronnement de machine à coudre, très loin, derrière une cloison. L'ascenseur était resté *perché* dans les derniers étages. « Ils se cachent, se dit Lucienne, ils ont dû m'apercevoir... » Et, aussitôt, elle revit Louis, dans ces mêmes couloirs, un après-midi de l'année précédente, accolé à Annie dans une position obscène et ridicule. Peut-être qu'en ce moment, ils se cachaient pour la même raison? A cette pensée, Lucienne souffrit avec violence.

Alors, elle s'arrêta, prêtant l'oreille. *Non, rien.* Rien que le silence étouffé et feutré d'un immeuble où l'on savait bien que, derrière ces portes et ces murs, à travers ces étages, ce n'était pas du tout le silence. Pourtant, si la *mère* Albert se tenait — en bas — aux écoutes, elle devait se dire que les garnements étaient en train d'en prendre pour leur grade.

A ce moment, la tête de Louis apparut dans la cage de l'escalier, un ou deux étages au-dessus.

— Annie? Où es-tu? C'est toi qui es là?

Lucienne ne bougea pas. Elle trouva la voix de son fils tout à fait inhabituelle. « Il a dû m'entendre monter, il ne sait pas que c'est moi, il n'est pas rassuré, personne n'utilise jamais cet escalier », se dit-elle.

Mais Annie répondit au garçon par un grand éclat de rire et Louis repartit dans un couloir, à bride abattue.

La colère et l'irritation de Lucienne n'avaient pas diminué :

(1) Petite compagne de jeux de Louis Langlois. Annie a dix ans. Louis a une douzaine d'années.

plus elle se rapprochait des enfants, plus elle sentait ses mains *la démanger*. Elle n'était pas pressée.

Cependant, elle avait gravi les trois étages qui la séparaient encore du sien. A présent, elle savait Louis au-dessous d'elle et il lui était aisé d'entendre son fils chercher et flairer — comme un chien à la trace — en appelant doucement : « Annie... Annie... »

La minuterie fonctionnait par étages sur de larges étendues de couloirs reliant une portion de l'immeuble à une autre sur le pourtour des différents *blocs* au-dessus de la cour et des jardins. Tout à coup, Lucienne se trouva au milieu de l'obscurité.

Puis, la lumière revint, plusieurs étages au-dessous ; et Lucienne avança dans l'éclairage diffus, issu de l'escalier, jusqu'au moment où — à l'angle d'un couloir — elle se trouva en face d'Annie qui retenait son souffle, sa corde à sauter à la main.

Quelques-unes des fenêtres ouvraient sur des jardins entièrement déserts et plongés dans l'hiver où la nuit du faubourg avait allumé sur le ciel une phosphorescence de brasier. Dans la pénombre, l'enfant avait reconnu cette silhouette familière qui avançait vers elle dans l'éclairage de l'escalier. Cependant, Annie eut un geste de surprise et, d'abord, hésita ; mais elle n'était nullement effrayée. Vingt fois et davantage, on les avait envoyés jouer sur le palier — elle et Louis — ou dans les cours : « Ne nous cassez plus la tête ici ! Allez dans le couloir ! Mais ne faites pas de bruit ! » Ils ne faisaient jamais plus de bruit que des enfants qui jouent et se poursuivent. Cette femme — qu'elle voyait venir vers elle — ne pouvait donc lui vouloir aucun mal, elle la redoutait un peu, mais l'adorait en secret. Quelques mètres à peine les séparaient l'une de l'autre et, cependant, aucun mot n'était sorti encore de la bouche de Lucienne que le calme de l'immeuble, la présence de cette enfant devant elle, son sourire niais et confiant qu'elle distinguait dans la demi-obscurité, *agaçaient* terriblement.

Alors, avec gaucherie, interdite, mais très tranquillement, Annie se rapprocha, les bras tendus vers *sa tante* (comme elle l'appelait). Lucienne voulut repousser l'enfant et la morigéner, mais — à sa propre stupéfaction — elle laissa Annie l'embrasser tandis que, sans une parole, ses mains gantées s'attachaient lentement à son cou frêle et tiède, ce cou d'oiseau, de mésange qui se laissait apprivoiser. La gamine, d'abord, se blottit plus étroitement contre Lucienne, croyant à une dérision comme si elle avait été chatouillée, refermant elle-même ses bras autour des épaules qui la contenaient et la pressaient dans une étreinte où elle commença bientôt à étouffer ; puis, ses membres se cabrèrent. Une sorte de délectation extraordinaire avait saisi Lucienne ; il lui sembla qu'elle assouvissait à ce moment quelque chose de très ancien, haletante et oppressée, sa respiration devenue plus lourde. Elle craignit seulement de ne pouvoir aller *jusqu'au bout*. Alors, elle se mit à serrer plus fortement, ivre d'une jouissance presque intolérable, dans un sentiment de délivrance et d'abandon. Jamais, lui sembla-t-il, elle n'avait vu se confondre à ce point et d'une manière si parfaite, son désir et sa satisfaction, jusqu'à ce qu'il

ne restât plus entre ses mains qu'un petit corps effondré, extrêmement léger et chaud. L'enfant n'avait pas eu un cri, ni une seule plainte, à peine un sursaut rapidement maîtrisé par Lucienne. Elle lâcha le corps qui s'affaissa complètement à ses pieds.

Ce bruit mou rendit un peu d'esprit à Lucienne : elle n'avait cessé de fixer, pendant tout ce temps, une vitre derrière laquelle montait — à l'extrémité du couloir — le gibet vide d'un arbre absolument noir sur le crépi de la cour. Soudain, elle crut discerner auprès d'elle un froissement imperceptible, comme si quelqu'un s'était tenu là, aux aguets, la présence de quelque chose qui se déplaçait dans l'obscurité ; et elle se mit à frémir des pieds à la tête, son souffle retenu. *Mais non.*

Le plus grand silence régnait sur l'immeuble avec les intermittences de la minuterie sur toute l'étendue des étages. Du regard, aussitôt, Lucienne s'orienta. Elle avait repris entièrement son sang-froid, jugeant des lieux par rapport à la fenêtre au bout du couloir, ainsi qu'à un petit escalier qu'elle reconnut — à quelques mètres d'elle — dans une encoignure.

D'un instant à l'autre, une porte pouvait s'ouvrir sur l'un des paliers, quelqu'un apparaître ; Louis même ne devait pas être très loin. Sur le sol, la chaussure de Lucienne rencontra un objet rond et ferme traînant une ficelle : la corde à sauter restée accrochée à la main de l'enfant.

Lucienne s'en saisit, traîna le corps jusqu'à l'escalier de communication, fixa la corde à la rampe par son pommeau et tira jusqu'à ce qu'elle la sentît solidement arrimée ; après quoi, elle la passa sans hésiter autour du cou de l'enfant dont un bras se retenait toujours à l'autre extrémité. Le pommeau de bois se balançait à la hauteur du petit visage et Lucienne vit — à cet instant — que la langue pendait tout entière hors de la bouche.

Une fenêtre s'alluma dans la cour et Lucienne en reçut toute la lumière jusqu'à mi-corps. Elle s'écarta violemment, heurtant de la tête la cage de l'escalier, et monta vivement jusqu'à un palier où s'égouttait le robinet d'une fontaine. Au même instant, une chasse d'eau fonctionna dans l'obscurité et Lucienne aperçut juste devant elle le rais de lumière d'une porte qu'on allait ouvrir. Sa peau se hérissa instantanément, elle s'enfuit à travers le premier couloir qu'elle trouva, mais elle avait perdu son chemin.

Elle s'aperçut alors qu'elle était glacée et absolument raide comme un piquet. « Maintenant, se dit-elle, attention : pas d'affolement inconsidéré ni de bêtise du même genre. Personne n'a rien vu et il ne m'arrivera rien si je peux rentrer chez moi sans anicroche. Mais, surtout, attention à ma figure. » Elle savait quel visage se composer dans le cas où elle rencontrerait quelqu'un et si on la reconnaissait.

Ce fut l'odeur d'une cuisine qui la guida : un vasistas ouvrait sur un coude du couloir. L'escalier et l'ascenseur se trouvaient à deux pas. Elle descendit. Elle déboucha sur son propre palier.

Au moment où elle ouvrait sa porte, l'ascenseur se mit à glisser dans sa cage et passa en illuminant le palier, puis disparut.

III

Atterré, blotti dans un coin du couloir, les yeux remplis d'horreur, Louis avait tout vu ; il avait assisté à tout.

Il resta absolument stupéfié, le souffle coupé et, d'abord, incapable d'aucun mouvement.

Quelques minutes auparavant, il appelait Annie, à l'étage au-dessous. Quelqu'un montait dans l'escalier, sans se montrer et frôlant les murs : Louis était sûr que ce n'était pas Annie. Il prit peur. A travers le petit escalier *où la minuterie ne fonctionnait pas*, il entendit la corde à sauter de l'enfant qui raclait le carrelage. Il grimpa derrière elle, certain de la surprendre. A la lueur d'une fenêtre, il avait brusquement reconnu sa mère, mais sans comprendre d'abord ni sa présence, ni cette brève lutte dans l'ombre, puis ce silence, cette soudaine immobilité, enfin ces gestes, le corps de l'enfant traîné sur le carreau. Malgré lui, sa gorge se serra. Il pressentit le pire ; il était certain d'avoir assisté au pire. Une épouvante subite se mit à l'habiter. Il respirait à spasmes brefs qui secouaient sa poitrine ; il commençait à étouffer. Il se crut découvert. A tâtons, sa main trouva la porte des cabinets dans cette partie de l'immeuble où logeaient des ouvriers. Il s'y enferma. Il ne put se contenir et, malgré un très grand effort, se mit à vomir. Il tira la chasse d'eau pour couvrir le bruit de son malaise. Cela n'en finissait pas, tout y allait ; son petit pantalon s'emplissait d'un flot d'excréments liquides qu'il ne cherchait pas à retenir. Derrière la porte, on monta furtivement, puis le silence revint. Assis sur la lunette, Louis attendait, la tête entre les poings. Qu'allait-il devenir? Il sortit, hésita, dégringola quelques marches : la lumière des cabinets éclaira le petit corps inerte à ses pieds. Louis recula.

— Fous le camp, fous le camp, mon vieux, se dit-il.

Il était comme fou, éperdu, stupide.

Où aller? Maintenant, il sentait une très grande lassitude le gagner. Il avait envie de pleurer et de fuir. Pourtant, il demeurait là, impuissant à franchir l'espace qui le séparait du petit cadavre et dont l'immobilité le glaçait. Il vit la langue toute blanche et les yeux, révulsés, qui le fixaient entre les barreaux de l'escalier. L'angoisse au cœur, il se tourna vers les cabinets et, vivement, alla éteindre l'électricité. Dans un logement, il y eut des éclats de voix, suivis d'une plainte de bête que Louis connaissait bien : c'étaient ces gens du quatrième qui battaient leur chien. Ses poings se serrèrent, il eut mal. Alors, il désespéra.

Les gémissements de l'animal s'étaient arrêtés. Au-dessus de Louis, quelque part dans les derniers étages, une porte se ferma et, exactement au même instant, un grand carré de lumière crue se dessina au bas des marches, presque à ses pieds. Une petite femme blondasse et mafflue sortit dans le couloir, un panier à salade à la main. Elle parut hésiter, puis se pencha et poussa un cri en rentrant chez elle et appelant son mari.

A tout prendre, maintenant, Louis préférait cela.

Il avait grimpé dans l'escalier, mais sans hâte. Dans une minute ou deux, il allait se trouver en face de sa mère. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il pouvait courir lui-même — de ce fait — un danger quelconque. Il ne ressentait plus aucun effroi, mais seulement de l'ennui. Et, d'ailleurs, le danger — s'il y pensait vaguement — le laissait indifférent.

Il commença à se faire dans l'immeuble un grand remue-ménage, un branlebas de tous les diables, des portes qui s'ouvraient, un brouhaha de cris et d'exclamations, une émeute d'étage.

Collé au mur, Louis retenait sa respiration. Mais le tumulte gagnait l'extrémité de l'étage, où Louis le retrouva après avoir cheminé à travers les couloirs — ignorant qu'il refaisait ainsi le chemin suivi par sa mère, quelques instants auparavant.

Dans les cours également, des têtes se montraient aux fenêtres, tandis qu'un cortège qui avait drainé tout un étage d'hommes en manches de chemise, mais surtout de femmes en blouses de cuisine et en tabliers, se hâtait vers le palier et le logement des Langlois.

Louis les aperçut au fond d'une galerie, avec des visages menaçants et, dans leurs gestes, quelque chose d'idiot où se mêlait de l'excitation. Le désarroi de Louis était extrême.

Mais son instinct lui inspira sur-le-champ une grande répugnance à l'égard de ces vociférateurs, de cette meute qui allait prendre sa mère à parti.

Puis, il y eut un brusque silence. Ils devaient être arrivés. Ils se bousculaient pour atteindre le palier. Louis les entendit parlementer pour savoir lequel d'entre eux ferait le premier pas.

— Alors? Vous vous décidez?

— Allez-y!

— Non, vous!

— Il faut sonner... La sonnette ne marche pas?

— Et s'il n'y a personne?

— Personne? Elle est rentrée, vous pensez bien : c'est l'heure de son dîner.

— Il aurait fallu avertir la concierge... C'est elle que ça regarde.

— On y est allé, ne vous inquiétez pas.

— Alors? Personne ne se décide?

Un grand type à forte carrure, aux petits yeux porcins et au crâne rasé, se fraya un chemin depuis les dernières marches :

— Laissez-moi passer, vous allez voir!

Et, en effet, ce fut lui qui appuya sur la sonnette en donnant plusieurs coups de poing très fermement dans la porte.

Louis ne put s'empêcher de frémir de la tête aux talons. Ses dents claquaient. Personne ne s'était encore aperçu de sa présence.

Un moment après, au-dessus de la houle des têtes, il reconnut le visage de sa mère, très blême, le regard noir, les traits durcis d'une personne qui ne comprend pas ce qu'on vient lui faire avec ce tapage, ni pourquoi cet enfant mort gît, là, devant elle.

IV

L'état de prostration où se tenait Lucienne amena Langlois à craindre pour la raison de sa femme. L'adjudant-chef eut très peur.

Et ce qu'il voyait, en effet, ne le rassurait pas : un mépris souverain inspiré à cette femme par tout ce qui l'entourait et à quoi rien — ni personne — n'échappait, pas même son fils ; l'état de silence obstiné où Lucienne s'enfermait.

Le soir, Langlois rentrait très vite, dans la crainte d'un nouveau drame. *Mais non.* Lucienne passait le plus clair de son temps devant la grande fenêtre, à regarder les toits, les brouillards qui tombaient, les premières lumières dans l'échancrure des bâtisses, assise sur une chaise, les mains croisées sur les genoux.

Louis attendait son père, à la sortie du métro ; le garçon restait maintenant *à l'étude*, après la fin des cours ; on l'avait inscrit comme demi-pensionnaire.

Lucienne n'avait élevé aucune objection. Elle partait faire ses commissions à l'heure où les commerçants bâillent derrière leurs comptoirs ; elle ne rencontrait personne et remontait presque aussitôt. S'il y avait une lettre ou un journal glissés sous la porte, Langlois les retrouvait intacts, le soir, posés sur une cantine, dans le vestibule. Avant même d'enlever sa capote, il allait jeter un regard sur sa femme et l'embrassait. Il demandait : « Comment te sens-tu? »

Invariablement, Lucienne répondait : « Bien. » Cela suffisait. Elle s'adressait à Louis : « Tu as oublié ton béret, ce matin... » et lui désignait une chemise qu'elle avait repassée dans la journée : « Tu te changeras. »

Le docteur — le même qui avait constaté le décès d'Annie *par accident* — vint, puis repartit en hochant la tête. Il était âgé et gardait un peu de barbe. Il ne recommanda aucune mesure capable de mettre cette femme — ou ceux qui l'approchaient — à l'abri de quelque action extrême sur elle-même ou sur d'autres. Il conseilla seulement de *ne pas la contrarier*, et d'attendre ; de faire bien en tout ce qu'elle voulait ; de répondre et de dire — en somme — comme elle le désirait, ce qui était extrêmement facile : Lucienne n'articulait jamais un mot.

Elle se nourrissait à peine, avalait juste un peu de café, faisait seulement sa toilette avec beaucoup de soin. Elle dormait si peu que, pour préserver encore ces quelques heures de sommeil auquel — par force — elle cédait vers le matin, Langlois la fit coucher sur le divan de Louis. A partir de ce moment, le père et le fils partagèrent le même lit.

Très sérieusement, Langlois se demanda ce qu'il allait faire. Lucienne devint, de sa part, l'objet d'attentions graves que, même dans les premiers temps de leur mariage, celle-ci n'avait pas connues. Alors, par instants, ce visage reprenait quelque vie : un masque de moquerie passait sur les traits de Lucienne, qui laissait Langlois rêveur et décontenancé. Il parla de prendre

un congé, de partir pour la campagne ; il nomma une plage, dans le Midi, où il y aurait du soleil et peu de monde. Lucienne haussa les épaules et dit simplement : « Mais non, voyons. »

Il y avait — dans tout cela — une grande pitié ; et Langlois se refusait à juger aussi bien qu'à comprendre. Il ne souhaitait qu'une seule chose : retrouver, tous les soirs, cette femme à sa place, sans incendie ni mort ni catastrophe, dans ce logement où il distinguait que, malgré tout, il avait connu un peu de bonheur. Il lui arriva alors de se dire qu'il avait eu probablement des torts envers sa femme : toujours un malheur plus récent fait oublier des malheurs révolus.

Le temps, les jours passaient. Lucienne avait refusé d'assister aux obsèques d'Annie ; et ce fut Joséphine (1) qui, la première, dans ses voiles et une ancienne robe teinte, vint la visiter. C'était un dimanche après-midi ; Langlois et Louis étaient présents, empreints de la gêne la plus complète.

Déjà frêle, Joséphine avait considérablement maigri. Lucienne la regarda en face, longuement, avec un visage de marbre et, l'espace d'un instant, en examinant cette femme, son regard brilla. Elle sut y mettre tout ce que les années avaient accumulé en elle de haine ignorée et de pesant dédain, puis ce regard s'éteignit.

Joséphine ne revint pas. Langlois était allé la trouver, rue des Acacias, pour la dissuader de faire — au moins avant quelque temps — une nouvelle visite. D'ailleurs, à la seule vue de l'immeuble, puis sur le palier des Langlois, Joséphine avait suffoqué.

Langlois se disait : « Lucienne a bien changé. » Il ne pouvait croire que cette femme en face de lui était celle qu'il avait toujours connue, exactement la même.

Enfin, il ne donna pas d'importance à un fait d'apparence négligeable : il y avait désormais, autour de Lucienne, beaucoup de musique, énormément de musique.

La radio marchait, dans la petite pièce, sans interruption.

★

Ce masque et cette allure obstinée en imposaient. On croyait Lucienne absorbée par un cauchemar épouvantable. L'ironie terrible de ses traits faisait des dupes. Personne n'aurait eu l'idée de la contrarier.

Dans la montée du crépuscule — rose de vent et rempli de nuages fous — qui annonçait la fin de cet hiver, son visage était tendu comme celui de quelqu'un qui s'apprête à crier. Lucienne *réfléchissait*. Elle ne regrettait rien.

(1) Mère de la petite Annie et amie de Lucienne Langlois, que celle-ci a connue — il y a une quinzaine d'années — dans une boutique du Bardo, faubourg de Tunis. Joséphine Couret est employée dans une crémerie du quartier de l'Étoile.

Cent fois, en pensée, dans le silence *habité* de l'immeuble, elle avait refait ces mêmes gestes sur l'enfant dans la nuit du couloir ; elle revoyait tout avec une exactitude et un détail incroyables. Elle avait trop *joui* de cet instant pour chercher à l'oublier : l'obscurité peu à peu envahissante de l'étage, le souffle d'une petite fille qui ne se débattait même pas, son propre sang qui la faisait haleter dans cette étreinte comme dans l'amour. Et son odeur... Un parfum d'eau de Cologne bon marché, l'odeur de ce jeune corps qu'elle avait tenu à bout portant, à sa merci, n'ayant de cesse aujourd'hui qu'elle n'ait retrouvé ses traits vivants, ses folles gambades d'enfant rieur, son petit regard perçant à la fois sauvage et sérieux, si insupportable. Puis, elle le revoyait privé de vie, et n'en concevait ni folie ni terreur.

Une faim pourtant la rongeait. Elle laissait cette fièvre épuiser son sang, pareille à un feu grondant, un brasier de forge, dans cette dévastation brusque de toute sa personne, le vide de sa tête, ses nerfs ébranlés. C'était comme si un vieil instinct, que les années avaient peu à peu fortifié, venait éclater aujourd'hui dans une furie d'abcès qui crevait enfin, charriant sous la croûte d'une existence sans histoire toute l'irascibilité foncière de sa nature, mille lâchetés qu'elle se reprochait, l'éveil d'une longue torpeur, une colère qui avait fini par se mêler à son sang, aveugle et lucide à la fois. C'était son vice, une sauvagerie dont elle n'avait plus honte, un emportement violent, qui ouvraient en elle cet abîme où elle se *délectait*, dans un état proche du malaise, enfoncée dans son silence, ce sourire fixé sur ses lèvres, ses ongles blessant ses paumes.

Alors, recluse dans son logement avec cette étendue immuable des toits sous ses yeux, Lucienne arriva à ne plus pouvoir supporter le grand jour de certaines matinées de l'arrière-hiver, très froides encore et très claires ; les journées se faisaient plus longues, le soir ne tombait qu'à huit heures, c'était bientôt une angoisse qui la tourmentait et tournait à la panique. Après son crime, sur une simple présomption, elle avait cru que les ténèbres lui seraient insupportables. C'est le contraire qui se produisit.

Observant sa mère *de loin*, Louis pensait à cette vermine de l'ombre, épanouie et grasse, que l'on trouve sous les vieilles planches vermoulues, dans la moisissure des caves, gavée d'immobilité et de nuit, à l'abri des murs humides.

Elle ne se sentait jamais mieux qu'au milieu de l'obscurité et, peu à peu, prit l'habitude de descendre ses stores, de vivre presque complètement dans une pénombre où les choses se révélaient à peine. Et les fins de journée, même lorsque le printemps arriva, furent ses meilleurs moments, jusqu'au jour où tout cela n'eut plus aucune importance, où Lucienne se mit à sortir à nouveau comme tout le monde, à battre ses tapis — le matin — dès que *ses* deux hommes avaient filé.

Un soir, elle se leva de table et dit à Louis :

— J'ai fait ton lit... Tu coucheras sur le divan...

Le père et le fils échangèrent un regard, mais ni l'un ni l'autre ne prononça un seul mot.

— Tu n'as pas très bonne mine, reprit Lucienne. Tu prendras de la tisane avant de te coucher. Samedi, je te mettrai à la diète.

Louis alla faire sa toilette dans la cuisine où il s'enferma. Lucienne avait pris un journal et lisait, auprès de la lampe.

Les deux hommes, cependant, auraient dû remarquer, sur une étagère, près de la fenêtre, un vase où trempaient de très grandes tulipes qui tendaient vers le mur leur cou de cygne. Et une odeur — aussi — aurait dû les surprendre : Lucienne s'était remise à fumer le cigare, une habitude qu'elle avait prise, à peine mariée, dans les garnisons, pour chasser — disait-elle — les mauvaises odeurs, mais où elle se complaisait.

V

Louis regardait dans la cour : les arbres commençaient à se remplumer, il allait faire beau. Et Lucienne, en retrait, un torchon à la main, ayant interrompu sa vaisselle du déjeuner, observait son fils de côté : ces traits endormis dans un visage d'une minceur extrême, cette moue de la bouche, l'abondance précoce des sourcils, les oreilles trop écartées, et puis cette paupière plus lourde, affaissée. Dans *ses bons moments*, Langlois appelait son fils : *Coco-bel-œil*. Un cerne de fatigue creusait davantage ce visage.

Alors, avec élan, Lucienne se dit qu'elle avait négligé Louis depuis quelque temps. C'était vrai : elle ne le surveillait plus, on ne savait jamais où il était passé — et une sorte de défi émanait aujourd'hui de cet enfant, contre lequel sans savoir pourquoi Lucienne se sentait tout à coup sans défense, étonnamment vulnérable. A côté de cela, bon écolier, studieux et appliqué ; il se donnait *de la peine*, le plus souvent sans profit : qu'allait-on faire de lui? Déjà en retard d'un an, il redoublerait encore, à l'automne. Un jour, Langlois avait parlé — très sérieusement — de l'*école Boule;* Lucienne n'avait pas répondu.

La pendulette sonna la demie de deux heures, Louis ne bougea pas. Par la fenêtre entrebâillée arrivaient les bouffées d'un poste de radio. C'était jeudi.

Lucienne alla pour fermer la fenêtre et, sans qu'elle l'eût cherché, sa main se posa sur la nuque fraîche de son fils.

Ce fut absolument instantané : le garçon se retourna d'un brusque mouvement comme si sa mère l'avait surpris dans un attitude inavouable, heurtant du coude une rangée de livres qui s'écroulèrent sur la planchette du divan.

Devenu d'un seul coup extrêmement blême, les dents serrées, Louis se mit à reculer dans un coin de la pièce. Lucienne, qui ne le quittait pas des yeux, lui souriait. Alors, le garçon se mit à sourire à son tour. Mais, maintenant, Lucienne n'était plus dupe de cet air de soumission et de crainte qu'il affichait dès qu'il se savait observé. D'ailleurs, elle vit le regard de son fils prendre lentement, à mesure qu'ils s'affrontaient l'un l'autre, les apparences de l'insolence et de la provocation.

Ç'en était trop. Durant quelques secondes, il sembla même à Lucienne qu'elle lisait clairement dans les pensées de son fils. Puis, cette impression se dissipa.

Elle demanda d'une voix douce :

— Qu'est-ce que tu as?

Louis, sans répondre, se contenta de hausser une épaule.

— Tu ne sors pas? Tu devrais aller chercher ton père...

Le garçon parut réfléchir, mais sans cesser cependant de fixer sa mère au visage.

— Oui, dit-il. Tout à l'heure...

Il ajouta :

— Je vais passer d'abord prendre Gheerbrant... (1)

Et, baissant les yeux :

— Je ne t'avais pas dit. Il est malade depuis la semaine dernière. Sa mère, poursuivit-il, a permis qu'on aille au Bois, cet après-midi, pour une heure...

Lucienne se mordit les lèvres et faillit prendre Louis aux épaules et le secouer rageusement. Mais elle se contint en remarquant qu'elle n'éprouvait même pas de colère. Au contraire, elle acceptait très bien à présent qu'il allât chez ce Gheerbrant, qu'il y passât ses journées, qu'il y dormît s'il le fallait, et sortît avec lui pour se promener au Bois pendant une heure.

★

A partir de ce moment, il y eut chez Lucienne comme un recul devant son fils : par instants, Louis lui faisait peur.

Ce petit énergumène n'allait pas se mettre à faire la loi ici? Dieu seul pourtant savait de quoi il était capable. Et un soupçon — dont elle n'aperçut d'abord que l'horrible monstruosité — se faisait jour dans l'esprit de Lucienne : « Que sait-il? » Que pouvait-il d'ailleurs savoir? Il ne savait rien. Il était parfaitement inconcevable qu'il pût savoir ou suspecter quoi que ce fût.

La conduite de Louis était extrêmement hautaine ; il ne se laissait jamais plus aller. On eût dit *un paquet de nerfs;* il était aimable « comme *un crin* », disait sa mère. Mais, sans doute, c'était l'âge aussi ; et Lucienne songeait : l'homme en lui se faisait, les glandes commençaient à le tracasser. Même, il arrivait à ne plus offrir *figure humaine;* tout à coup, il ressemblait à un vieillard, extraordinairement rogue, plongé dans ses devoirs, répondant à peine aux questions qu'on lui posait, ou bien rêvant à la nue.

Lucienne n'aurait jamais cru qu'elle eût à détester si âprement les signes de la puberté chez un être sorti d'elle, conçu dans son flanc. Elle-même, face à Louis, ne se reconnaissait plus. Langlois, lui, paraissait aveugle ou affectait de l'être.

Elle prévenait Louis qu'elle irait le chercher à la sortie du lycée. Le garçon émettait un grognement qui pouvait signifier

(1) Lucienne n'aime pas Gheerbrant, condisciple de Louis, et a interdit — en principe — à ce dernier de le fréquenter.

aussi bien qu'il se serait passé de sa compagnie ou qu'il l'attendrait. En effet, il sortait l'un des derniers sur le boulevard, ayant laissé filer tous ses camarades, son cartable calé sur sa hanche, ses *knickerbokers* retombés sur ses chevilles.

Lucienne était là, de l'autre côté de la chaussée, et il la cherchait du regard dans l'enfilade des marronniers du rond-point d'Inkermann. Mais, au dernier moment, elle s'embusquait, tenaillée par le désir d'épier Louis à son insu, curieuse de ce qu'il ferait en ne la voyant pas.

A travers le boulevard redevenu désert, elle le suivait d'arbre en arbre, et on aurait pu croire qu'elle espionnait son fils par plaisir, des lunettes noires dissimulant ses yeux. Des gens s'arrêtaient pour observer son manège, mais elle les ignorait. Dans l'avenue du Roule, elle laissait Louis prendre de la distance. Et, là, tout à coup, désemparée, une tristesse infinie s'abattant sur elle, le cœur affreusement étreint, elle partait comme une folle, traversait les rues sans rien voir, rejoignait Louis comme il débouchait devant la poste.

Une pitié sans nom s'emparait de son être à la vue de cet enfant solitaire qui était son fils, déambulant devant elle, les yeux au sol, dans son imperméable trop court, son petit béret tout rond planté sur sa tête ainsi qu'une chéchia.

Alors, elle le rattrapait avec effusion. Mais c'était au tour de Louis de la rabrouer :

— Tu m'as fait peur !

L'air de l'enfant était maussade et, maintenant, renfrogné. Et Lucienne elle-même ne retrouvait plus les mots de naguère par lesquels elle le ramenait à elle, câline, passionnée. Dans ces moments, elle se jugeait avec sévérité. Tout cela était monstrueusement bête.

Côte à côte, ils revenaient en silence ; Louis regardait les magasins, les voitures arrêtées, les passants, exactement comme si sa mère n'avait pas été là, ignorant sa présence, ne s'occupant même pas d'elle pour traverser les rues.

JACQUES ROBICHON.

Tout l'amour du monde (1)

(II) (1)

Paris, avril.

L'HISTOIRE que je vous ai envoyée de Marrakech vous amuse. J'en suis heureux. Vous voudriez que je la continue. Je suis moins certain, aujourd'hui, d'en avoir envie. Écrire est terriblement une question d'humeur. La mienne est amère depuis que j'ai lu l'autre matin dans un hebdomadaire néo-intellectuel, un entrefilet dont la perfidie imbécile, la mauvaise foi grossière me découragent. De votre campagne (revenez-en vite, Paris n'est pas trop laid après Pâques), vous me dites que vous l'avez également lu avec indignation. Il vous a blessée comme il me blesse parce que vous avez aimé le roman d'Antoine Blondin, *l'Humeur vagabonde.* Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que c'est un livre qui saigne. Depuis longtemps, il ne m'était pas arrivé dans mes lectures de rencontrer un personnage dont la solitude et le désarroi fussent aussi poignants. Je sais que, par rapport à son auteur, c'est un livre pudique dont l'émotion retenue a contre elle, pour le goût du jour, le défaut de n'être pas larmoyante. C'est le roman d'une génération que l'on a trompée deux fois sur elle-même, et qui n'a eu aucun moyen de s'étourdir. Un enfant de cœur (voilà que je blondinise) le comprendrait. Mais il semble que ce soit hors de portée d'un critique : *Un gentil roman de plus à l'actif des jeunes écrivains... minimum de conviction... joli style désinvolte et creux des garçons d'aujourd'hui. Ce roman plaira sans doute aux fatigués... commercialement c'est excellent.* Je sais bien qu'il ne s'agit là que d'une petite lâcheté anonyme, que de beaux articles de Marcel Aymé, de Kléber Hædens ont dit, bien haut, les qualités de ce roman dont toute la première partie n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. Mais ce grain de sable me gêne, arrête ma marche. J'ai envie de dire : « A quoi bon? » Avoir le talent de Blondin et recevoir ce coup de pied d'âne, est trop absurde. Dans *Combat,* deux jours après, Roland Laudenbach a justement répondu : *Faut-il qu'un éditeur donne aux critiques, en plus de son service de presse des lunettes pour lire et un cœur pour s'émouvoir?* Je le demande aussi. Non que j'aie à me plaindre de la presse qu'ont obtenue mes livres. Je n'ai trouvé qu'une seule fois une petite ordure qui ressemblait fort à une dénonciation (mais l'auteur retardait : en 1951, la police ne lisait plus les périodiques pour savoir qui l'on

(1) *Table Ronde* nos 92 — Aout 1955.

devait arrêter). Une revue de province qui se donnait pour ambition de renouveler l'art du roman, signalait ma « vulgarité » et ma « lâcheté » à propos de *Je ne veux jamais l'oublier*. Naturellement c'était anonyme. Bien que tout y fût fielleux, j'en ai beaucoup ri comme il est probable que Blondin a ri de la notule publiée sur son livre. Mais il ne s'agit pas de moi. Il s'agit du public et de ceux qui le trompent aussi ouvertement. Radiguet disait : *Le public croit que nous nous moquons de lui. Est-ce que ce ne serait pas lui, par hasard, qui se moquerait de nous?*

Oui, à quoi bon? Je me souviens d'avoir assisté dans un cinéma à la projection d'un film sur les Primitifs flamands. Mes voisines étaient deux honnêtes bourgeoises portées sur l'esquimau glacé. Les Vierges, les Christs, les donateurs défilaient sans qu'elles manifestassent le moindre intérêt. Tout à coup apparut, dans le détail d'un paysage, une vache, une bonne vache flamande expressive et ventrue : « Tiens, une vache ! » dit ma plus proche voisine. Enfin quelque chose de son univers était passé à sa portée. Dans l'hebdomadaire néo-intellectuel, le critique (il paraît que c'est une personne du beau sexe) a noté que Blondin décrivait un coktail semi-mondain. Rien d'autre. Je ne pense pas nécessaire de souligner le rapprochement avec la vache de ma voisine de cinéma.

Vous me direz que tout cela est plus bête qu'affligeant, que Stendhal n'écrivait pas pour son siècle, que le miracle d'une page est de vous attirer des amis invisibles, qu'écrire doit donner de profondes et durables joies puisque je continue et continuerai. Mais si ce n'était pas à vous que je m'adressais, si, en vous écrivant, je n'avais pas le sentiment de parler à un être vivant, de chair et d'os, de cœur et d'esprit, je crois qu'aujourd'hui je me tairais volontiers.

Ce qui n'a d'ailleurs aucune importance : la terre tournera, les journaux paraîtront, les librairies seront envahies de bouquins. Il faut avouer que, dans ces conditions, il est presque héroïque de penser que cet été, j'essaierai encore d'écrire un roman. Pour l'instant, toutefois, le cœur n'y est pas. J'ai de plus en plus de mal à travailler à Paris. Tantôt cette ville me désarme, m'agace ou m'oppresse, tantôt elle me charme. Voici cependant venir les deux mois où elle me paraît supportable : mai et juin. La porte n'est encore qu'entrouverte aux touristes. Une main invisible repousse la nuit jusqu'à l'heure de plus en plus tardive du dîner. C'est le moment où l'on recherche avec nostalgie dans le passé un peu de ce bonheur que nous ne savons plus inventer tout seuls : promenades en fiacre, croisières en bateau-mouche.

Hier, je me suis trouvé arrêté par un feu rouge à la même hauteur que Rachel Dorange et son fiacre. Elle est un des rares éléments vivants de la capitale qui me donne l'illusion de ne pas vieillir. Toute droite sur sa banquette, une fleur à la boutonnière, elle traverse les ans avec les mêmes cheveux roux serrés dans une résille, la même cravate blanche, les mêmes bottes noires. Rachel Dorange symbolise l'époque où les femmes cherchaient éperdument à s'émanciper. Symbole d'autant plus touchant, qu'en 1955 les femmes ne s'essayent plus qu'à être des femmes, à s'étrangler

la taille, à se coiffer d'immenses chapeaux. De son fouet, la belle écuyère qui affola tant de cœurs en 1925, désigne à deux passagers ravis qui se tiennent par la main, la flèche de la Sainte-Chapelle, l'hôtel de la Païva, le jet d'eau de Pigalle.

Si je n'ai encore jamais grimpé dans le fiacre de Mlle Dorange, en revanche je prends souvent le bateau-mouche qui parcourt la grand-rue de Paris. Il glisse à ras de l'eau verte, accompagné par une musique douce et les malédictions des pêcheurs, entre les quais où l'on ne croirait jamais qu'il puisse y avoir tant de couples embrassés le jour et la nuit. Au-dessus de lui gronde le torrent des voitures que captent les barrages des feux rouges. D'en bas, de ce tapis roulant, toutes les perspectives sont changées. La crête des immeubles et des monuments se détache sur le ciel pâle. Les ponts dévoilent leurs secrets et les quais leur faune étrange : clochards se bâfrant et brandissant des litres de vin rouge, pompiers de la brigade fluviale taquinant des bonnes sur les bancs devant leur petite caserne, étudiants noirs confondus avec des créatures pâles, éphèbes un peu louches.

Je ne passe jamais sous le pont Henri-IV sans me souvenir d'une aube rose de 1939. Je revenais à pied de la rue Montmartre après avoir traversé les Halles où l'odeur acide des légumes frais vous désintoxique des relents asphyxiants de l'encre et du plomb fondu. Le soleil venait de se lever et je me suis accoudé un instant au parapet pour assister à ce spectacle toujours renouvelé d'une ville qui s'étire dans le petit matin. Sur le quai, en-dessous de moi, il y avait un jeune homme aux cheveux trop longs comme en portent les exposants du Salon des Indépendants. Il se tenait tout au bord de l'eau, vêtu de noir. Je l'ai regardé un moment. Des yeux, il suivait le courant de la Seine à laquelle l'aube prête des couleurs insensées. Très lentement, il a sorti de la poche de son veston, un revolver pour l'appuyer contre sa tempe. Il s'est penché en avant. Le coup est parti en même temps qu'il tombait à l'eau. Le fleuve l'a englouti. Personne que moi n'avait vu cette scène, entendu le claquement sec du revolver dans l'air frais du matin, et je pense que, quelques jours plus tard, on a dû retrouver ce corps à Saint-Cloud, que la police a longtemps cherché les mobiles de ce meurtre ou de ce suicide dont j'étais le seul témoin. Fallait-il crier pour lui demander de retarder son geste, tenter une explication? En bonne humanité, oui. Mais je n'aime pas les rôles ridicules. A dix-neuf ans, je n'avais pas d'arguments à opposer au suicide d'un jeune homme qui se prenait pour un artiste. A trente-cinq, aujourd'hui, j'en aurais peut-être, encore que ce ne soit pas certain. C'est l'époque où je me répétais les mots de Claudel avec un certain enivrement : *La jeunesse n'est pas l'âge du plaisir, c'est l'âge de l'héroïsme.* Voilà où peuvent conduire les mauvaises lectures.

Le Paris de mes dix-neuf ans est austère. Quand j'y pense, je ne revois que des bibliothèques de Faculté, des discussions politiques, des dimanches passés à vendre *l'Action française* dans des quartiers populaires où les ménagères nous crachaient dessus en passant, des réunions de banlieue où les communistes nous atten-

daient à la sortie, des discussions interminables pour ou contre Munich, une atmosphère tendue, surexcitée.

Il faut avoir passé par toutes ces naïvetés. La guerre approchait et pourtant la plupart de mes amis ne pensaient pas à vivre. Pour sortir avec des jeunes filles, je changeais de quartier de peur de rencontrer mes camarades qui auraient jugé sévèrement ces heures dissipées en galanteries alors que le salut de la France exigeait une action de tous les instants. C'est un peu grotesque, mais assez attendrissant et je suis resté royaliste de cœur en souvenir de ces années fiévreuses où mes études n'avançaient guère. Mais je n'y tenais pas. Je voulais faire autre chose, écrire des romans. J'en ébauchai plusieurs, sans les terminer. Je n'étais pas mûr. Il a fallu trois ans dans l'armée pour que je trouve des loisirs et la patience de finir un livre.

Paris ne m'est vraiment apparu qu'à la Libération, après mon retour. L'orage avait balayé ce qui me retenait encore d'être un jeune homme comme les autres. Je me suis mis à vivre. Les années ont passé bien plus vite. J'ai connu de belles frénésies, une ville dont les splendeurs me sont toujours douces et dont le côté sordide m'a fasciné un moment. J'y faisais des rencontres qui changeaient chaque fois un peu le cours de ma vie. Je publiais un mauvais livre et le lendemain de sa parution, je déjeunais dans un restaurant de la rue de Seine à côté d'un garçon qui l'avait déjà lu. C'était Antoine Blondin. Un matin, je trouvais sur les quais le dernier des trois *Étonnements de Guillaume Francœur* qui manquait à ma collection, et le soir, des amis me réunissaient à leur auteur, à André Fraigneau.

Il se passait de curieuses choses ces années-là. Paris regorgeait de rhum et pas encore de whisky. Notre P. C. se trouvait à la Rhumerie martiniquaise où, depuis, je n'ai pas remis les pieds. Saint-Germain-des-Prés se creusait de caves dont la vogue ne durait guère plus d'un mois, jusqu'à l'arrivée des premiers cars de touristes racolés par des agences. Alors Marc d'Œlnitz ouvrait un autre club où l'on courait s'étouffer en buvant de mauvais alcools. Le nombre des libérations l'emportait sur celui des arrestations. Venaient se mêler à nous les visages blêmes qui, peu à peu, retrouvaient les couleurs du grand air. Parfois, Olivia débarquait à Paris. Ce brouhaha, cette folie la gagnaient vite et c'est avec désespoir qu'elle repartait pour son pays. De mystérieuses complicités accompagnaient nos sorties nocturnes. Il était de bon ton de les remarquer sans en profiter et de se retrouver entre hommes, au petit matin, dans une des rues vacillantes qui finissaient par nous ramener chez nous.

Mais quelles nuits ! Je me souviens d'une, particulièrement réussie, qui restera pour Guillaume Francœur et moi, une éternelle référence. Contrairement à nos habitudes, nous étions allés ce soir-là, rue de Lappe décidés à entrer dans n'importe quel dancing pour le seul plaisir d'écouter un accordéon. Nous nous décidions pour le *Balajo* quand Guillaume avec son flair de chasseur, décela dans l'ombre trois silhouettes d'hommes à la taille pincée. Ils se faufilaient vers une impasse. Nous les suivîmes jusqu'à l'entrée

d'un bar dont la porte était à peine éclairée. Les trois silhouettes entrèrent, nous livrant le mot de passe. Un tumulte, une fumée intense, une valse langoureuse nous happèrent. Jamais, non jamais je n'en avais vu autant, et rassemblés dans un si petit espace. Il n'était pas besoin de chercher longtemps pour voir que la seule femme, dans cette foule, se tenait à la caisse et qu'elle semblait une monstrueuse caricature de l'idéal féminin. Dragon à verrue dont la poitrine orgueilleuse reposait sur le tiroir-caisse, elle dominait avec fierté son établissement. Un sourire figeait ses lèvres pâles tandis qu'elle parcourait du regard la salle et la piste où tournoyaient les étranges couples. D'un œil vigilant, elle veillait à la bonne tenue du dancing, engueulait les serveurs, faisait signe à un des clients de remettre sa veste ou de boutonner son col : « Pas de ça chez moi ! »

Pétrifiés, nous nous étions installés au bar d'où l'on échappait à cette cohue qui fleurait l'eau de Cologne bon marché. Bousculés, pressés les uns contre les autres, les couples d'hommes tourbillonnaient avec une adresse et une gravité stupéfiantes. Rien d'efféminé chez eux, mais au contraire une innocence et une sérénité parfaites dans le plaisir. Joueurs de football, vendeurs de grands magasins, employés du métro, militaires en permission, ils se trouvaient réunis là par le goût qui leur semblait le plus naturel et le moins esthétiquement compliqué. A un signal, les danseurs s'arrêtèrent pour laisser place à une attraction : un fort des Halles entrait en sautillant au son d'une petite musique, un nœud de ruban rose dans sa perruque blonde, court vêtu et portant un carton de modiste. Il chantait *le Petit trottin* avec une voix de rogomme et d'extraordinaires mignardises. Puis, ouvrant sa boîte, le trottin essaya la lingerie à livrer, découvrant d'énormes cuisses musclées, agrafant avec des soupirs sur sa chemisette de batiste, un corset qu'il avait du mal à fermer à cause d'un « fibraume ». La sortie fut triomphale sous les applaudissements de ces messieurs. Les danses reprirent et jamais je n'oublierai l'apothéose de cette soirée, l'instant où l'orchestre de bastringue entonnant un air à la mode, soixante voix de basse reprirent en chœur : *Danse avec moi...*

Sans doute n'était-ce pas assez. Au risque de ternir cette découverte, nous courûmes vers la place Maubert dans une autre boîte dont nous avions pourtant, depuis longtemps, épuisé les surprises. Là s'agglutinaient quelques concierges et bonnes de quartier mêlées à des dames d'une situation nettement plus élevée, pour la plupart moulées dans de stricts costumes tailleurs, le cheveu court, le fume-cigarette planté entre les dents. Un jazz perché dans un petit balcon encastré au mur déversait des flots d'une harmonie sirupeuse sur toutes ces personnes qui tournoyaient dans un nuage de fumée et l'odeur doucereuse de la poudre de riz mélangée à la senteur aigre des aisselles mal soignées.

Nous n'étions pas là depuis dix minutes que nous eûmes droit à la grande vedette du travesti : Albertin. Vous ne connaîtrez pas Albertin. Il est mort après une longue maladie, entouré de sa femme et de ses enfants, dans le petit pavillon de banlieue qu'il s'était acheté pour ses vieux jours. Je n'hésite pas à dire que

c'était, dans son genre, un grand artiste. Le soir où il m'apparut la salle était comble. Les filles s'étaient empilées les unes sur les, autres dans les boxes de bois qui font le tour de la salle. Albertin était un petit homme aux bras nus musclés, habillé d'un corsage pailleté, d'une jupette qu'il soulevait en marchant pour découvrir une incomparable paire de fesses serties dans un slip de satin rose. Il marchait d'un pas élastique autour de la piste, suivi par un projecteur, lançant droit en l'air sa jambe gainée de soie noire et chantant un ancien succès de Mistinguett : *En avant!* avec une merveilleuse voix de contralto. Son entrain, son autorité, sa canaillerie étaient irrésistibles. A la fin du numéro, toutes ces dames lui jetèrent des fleurs avant d'envahir la piste et l'orchestre entama l'air que nous venions d'entendre rue de Lappe. Une rumeur s'éleva. *Danse avec moi*... reprirent ces voix lourdes dont on aurait dit qu'elles muaient. Cette rengaine, ces chœurs se répondaient au-dessus de Paris, d'une rive à l'autre, dans un délirant accord, chantant le bonheur des invertis de toutes races, de tous sexes, de toutes classes.

Nous étions si bien partis qu'il ne fallait pas en rester là. De la montagne Sainte-Geneviève, nous courûmes au bal nègre de la rue Blomet. Il était déjà plus de deux heures du matin. Ne restaient plus dans la salle du bas et aux balcons que des couples dispersés, vautrés dans l'ombre sur les banquettes. Au milieu du dancing, sur la piste mal éclairée par quelques lampes rouges, les danseurs ne tournoyaient plus, mais marchaient, agités de tremblements ondoyants et saccadés au rythme d'une clarinette dont l'extraordinaire agilité soutenait à elle seule l'orchestre. Ce rythme ne changeait guère, commençait en rumba ou en tango, dégénérait en une mélopée que le nègre triste, debout sur l'estrade, poursuivait pour lui seul. Nous étions assis au bord de la piste, obsédés par cette cascade de notes aiguës, hypnotisés par ces vingt croupes qui passaient sous nos yeux animées de saccades d'un érotisme si évident qu'on imaginait mal qu'il ne pût aller jusqu'au crescendo final. Je ne sais depuis combien de temps nous étions ainsi, lorsqu'un cri atroce nous tira de notre torpeur. Au centre d'un rond de lumière rouge, une mulâtresse était tombée sur le dos et lançait frénétiquement ses jambes en l'air. Une culotte blanche coupait net en haut des cuisses les deux longues jambes brunes. Autour de la fille un grand diable en uniforme de marin tournait par bonds en donnant de violents coups de rein. La piste s'était vidée, les couples accroupis devant les tables. La clarinette jouait de plus en plus vite comme les pulsations mêmes de leur sang jusqu'à ce que la mulâtresse eût poussé un second cri plus rauque et se fût abandonnée à son plaisir, les jambes écartées et molles. Le patron, un noir herculéen, renversa le marin d'un crochet à la mâchoire et emporta la fille sous son bras.

Nous en tremblions encore en sortant, hantés par un désir que la fraîcheur de la nuit calmait à peine. Guillaume rentra chez lui. J'ai dû continuer vers les Halles pour prolonger encore un peu cette nuit qui se déchirait par lambeaux pour céder la place au jour grisâtre.

Jamais je n'ai essayé de refaire cette tournée. Les fêtes meurent quand on veut les revivre. Une seule soirée en réunit une gerbe qui, ensuite, se disperse. Les plaisirs ressemblent à ces contes de fées où les palais s'évanouissent aux premières lueurs de l'aube. Il faut en inventer de nouveaux. Malgré ma lassitude de cette ville, je dois dire que Paris en est prodigue. J'y aime aussi l'usure rapide des choses. Tout ce qui est petit restaurant, petite boîte, dure le temps d'un feu de paille. Une saison les démode et l'on en revient aux traditions : Lipp, la Coupole, le Flore. Voilà du solide, des institutions que les générations se transmettent. Accoté aux mosaïques de Lipp, attablé sous les hideuses fresques modern' style de la Coupole, je me trouve rassuré. L'exotisme est un lieu commun. Le mauvais goût est reposant. Les vrais Parisiens ont fini par aimer la tour Eiffel qui figure dans bien plus de chansons que la cour du Louvre ou l'Arc de Triomphe.

Paris n'en demeure pas moins un cercle vicieux. Il y règne une excitation, une fébrilité qui sont un bon levain pour le travail. L'important est de ne pas se laisser déborder. Je rentre ici avec de fermes résolutions. Au bout de deux mois, elles sont rognées, mises en pièces. Il n'en reste que des bribes que je dois défendre pied à pied avec assez de mauvaise humeur. Cela ne donne que de médiocres résultats. Où peut-on écrire en réunissant ces conditions extérieures qui ne font pas de chaque page une lutte acharnée contre le téléphone, les visiteurs, les tentations? L'étranger n'offre qu'une fausse paix. Une seule fois, j'ai pu écrire d'une traite un livre. C'était *le Dieu pâle*, au bord du lac de Garde. Tout le reste n'a pu être qu'ébauches et brouillons, et c'est finalement ici que je parviens à faire les mises au point définitives.

Ma rue est calme. On s'y croirait en province. La maison est immobile et j'ai fini par ne plus entendre l'heure sonner au clocher de Saint-Sulpice. Entre les quatre murs de mon bureau, face à la fenêtre qui donne sur la cour grise où meurt et reverdit chaque année un bel acacia d'Amérique, j'ai rassemblé un monde clos d'émotions et de souvenirs : la photo de la statue de Riccio, cette Ève du Palais des Doges qui me donna le départ de *Je ne veux jamais l'oublier;* une reproduction de la *Marie-Madeleine* du Perugino qui fut un éblouissement le jour où je la rencontrai au palais Pitti ; le pastel de Mme d'Annunzio par La Gandara (elle me l'a donné en me disant à quatre-vingt-quatre ans, avec une admirable coquetterie : « Quand je serai morte, je veux que vous vous souveniez d'une belle jeune femme et non pas d'une vieille. ») ; une toile d'un peintre inconnu représentant des zouaves pendant la guerre de Crimée (toute mon enfance, j'ai cherché l'ennemi invisible derrière ces ruines et ces rochers) ; des dessins de Guillaume Francœur sur un menu, de Laville, de Vroom, de Beret, de Dali ; les livres accumulés, débordant partout ; et une photo de Tolède, prise l'après-midi en plein été à cette heure où ne circulent plus au soleil que les chiens et les Français, comme dit aimablement un proverbe espagnol.

Je ne vous parle pas des soldats de plomb sur lesquels vous me taquinez souvent, sans deviner que leur époussetage, leur aligne-

ment méticuleux dans les vitrines est, pour moi, l'équivalent des travaux de maçonnerie de Winston Churchill ou des arbres abattus par le géant Steinbeck pour se délasser des travaux de plume. Il est reposant d'être puéril. Si reposant que l'envie me revient de vous raconter la suite des aventures de Manfred. Elles vous changeront des lectures austères que l'on fait à la campagne où les bibliothèques de nos grands-parents n'offrent guère de choix qu'entre le *Journal des Voyages* de 1880 et les *Oraisons funèbres* de Bossuet. J'en joins le début à ma lettre. Comme dans les bons feuilletons, la coupure tombe sur une question sans réponse :

« — Manfred à quoi rêvez-vous? A quoi rêvent les jeunes hommes? »

Je vous laisserai sur cette interrogation haletante. Un autre jour, je vous donnerai la suite. S'il me fallait répondre à la place de Manfred, je serais bien embarrassé. Je ne connais que mes rêves, pas ceux des autres. Le propre des écrivains consciencieux est de n'interroger que soi. Il n'y a guère que les voyages pour me secouer et m'intéresser à des visages qu'à Paris je fuis. C'est une injustice. Je ne pense jamais à la réparer. Il faut ici, pour trouver un peu de chaleur, vivre dans un cercle fermé, et en sortir le moins possible. Le temps passé à Paris est pour moi une lutte à mort contre la dispersion dans laquelle je me plonge avec délices à l'étranger. J'ai une tendance à regarder tout dîner comme un guet-apens, toute relation nouvelle comme une chaîne de plus et de trop. Hors des frontières, j'ai, au contraire, la sensation grisante de me prendre pour un orphelin sans amis.

Je suis bien loin encore d'avoir réalisé cette ambition. A Paris, il ne fait pas bon d'être trop souvent absent. L'air de provincial que l'on prend au retour d'un autre continent, l'ennui visible que creusent en vous les discussions de café, la jonglerie mystérieuse des noms et des prénoms, les mots de passe, les secrets de Polichinelle et les défections successives dans les courses aux prix, font de vous un étranger. J'allais dire un dilettante. C'est un vice qui ne pardonne pas. Paris est une ville où j'ai aimé, où j'aime encore. Les pires souvenirs ont su rendre sensibles des rues absurdes, des restaurants tristes, des hôtels ennuyeux. J'ai fini par dessiner dans la capitale une Carte du Tendre, un itinéraire du souvenir qui zigzague d'une rive à l'autre pour cueillir au passage les reliefs d'une existence dont je ne sais pas encore s'il faut pleurer l'amertume ou se féliciter qu'elle soit riche. Ce sont là des liens invisibles, des clins d'œil soulignés, de brusques paniques, de secrets rappels. Je n'aime en parler qu'à moi-même.

MICHEL DÉON

ATHÈNES, ROME

à l'heure d'aujourd'hui et de demain

Ce n'est pas sans nombre de craintes que je parle de l'ouvrage de M. William O'Fordy, Athènes et Rome. *Car il va me falloir le résumer et on résume mal un ouvrage lyrique, on ne résume pas un poème en prose. Nouveau risque,* Athènes et Rome, *publié à Dublin, en anglais, a été traduit en français par M. O'Fordy lui-même, et je ne suis pas sûr qu'il possède toutes les subtilités de notre langue.*

*J'ai en main deux éditions d'*Athènes et Rome, *la première de 1928, la seconde de 1953. De nombreuses variantes les séparent. L'édition de 1953 porte, sous le titre, cette mention ambiguë :* Revue par Mme F... *Est-ce la veuve de l'auteur? Mais O'Fordy est-il mort? Enfin, cette seconde édition montre que l'auteur (ou la correctrice) a lu quelques récents ouvrages de Raymond Ruyer, William Dampier, etc...*

Va-t-on me demander pourquoi j'ai cru bon de m'étendre sur Athènes et Rome? *Moins parce que j'en approuve le contenu que parce cet ouvrage m'a excité l'esprit.*

Il est certain, en particulier, qu'il ne faut pas juger O'Fordy sur ce qu'il prétend dire. Son ton objectif est, très rigoureusement, un mirage. *Les mots* grec *(ou* Athénien) *et* latin (*ou* Romain), *qu'il emploie à tout propos et hors de propos et qui reviennent toujours, peuvent être remplacés par d'autres; il faut deviner. Derrière les apparences et au-delà des traquenards, le livre, sur le seul plan de l'écriture, et dans la mesure où l'écriture est toute la pensée, se compose d'un certain nombre de curieuses techniques. Je crois que l'auteur a voulu : traiter d'un futur en littérature, non sous forme construite et architecturale d'anticipation, mais en pesant contre les habitudes intellectuelles; passer une certaine revue des éléments en cause au moyen de* travellings, surimpressions *et* contre-champs, *c'est-à-dire de procédés de dépaysement mental.*

*Voici le résumé (chargé de citations) d'*Athènes et Rome.

G. V.

PREMIÈRE PARTIE

A

Un coup d'œil général jeté sur le plus grand nombre des utopsites, humoristes, poètes et physiciens contemporains fait appa-

raître une attitude de l'esprit unique à travers les divers modes d'expression et irréductible malgré les différents buts de recherche. Cette attitude d'esprit ne coïncide avec aucune autre en particulier, mais reproduit une certaine configuration spirituelle que nous pourrions retrouver facilement au cours de l'histoire, prenant naissance chaque fois que la civilisation tente de se penser elle-même totalement et d'effacer toutes les ruptures dont elle semble faite, pour reconstruire un tout où la pensée puisse se détendre et dépasser la condition qui est la sienne. *Nous pouvons dire que l'esprit accomplit alors un geste, c'est-à-dire un acte précis, un, commun, et que ce geste est grec.* Nous pouvons ajouter que la netteté et l'universalité intellectuelle du geste grec d'aujourd'hui traduisent, mieux que tout autre élément d'appéciation, le caractère de fin d'époque qui est la dimension même de notre pensée. Nous commençons maintenant de vivre dans un au-delà non encore spécifié, non encore nommé, mais dont la rupture est nette par rapport au temps latin et son extrême pointe le temps moderne. *Nous ne sommes plus des modernes, nous sommes autre chose.*

B

Qu'est-ce qui est essentiellement grec? Le fait apparent d'être très proche dans le temps d'une magie mais coupé d'elle par l'esprit : autrement dit, le règne d'un type d'homme, qui est l'homme de l'esprit, se distinguant également d'un acte par l'analogie et le symbole qui a fini par s'immobiliser dans le pouvoir par le rite, et d'un acte par l'expérience et l'idée qui a fini par s'immobiliser dans le savoir par la spécialisation. *Le vrai Grec se situe entre le chaman et le savant, il est le premier philosophe, détaché de la magie mais non du grandiose et du total, et non encore lié au philosophe second qui le suivra, au philosophe laïcisé, intellectualisé, ordonné lui-même première figure du savant. Et ce premier philosophe — Pythagore, Héraclite, Empédocle — est vraiment l'homme de l'Homme, le fondamentalement non-spécialisé, celui qui se spécialise dans le général et qui fait vivre la pensée.*

C

A ce moment du monde, l'esprit se trouve au commencement, mais au commencement du monde comme à son propre commencement. L'esprit est libre et, couvrant son propre espace entièrement, il couvre par là même la totalité de l'espace du réel. Le Grec crée du réel avec de l'esprit parce qu'il crée de l'esprit avec de l'esprit. Il accomplit à chacun de ses pas le geste de l'invention, *seul cas de génération spontanée.* C'est l'esprit produit qui se durcit en réel. Cela peut être dit en un autre langage : le grec se définit par la construction de théories générales, grandioses, qui prennent le départ sur des principes ; il est l'homme de l'hypothèse et peu lui importent les sens et la matière (tout est dans l'esprit, dit

Socrate) : *ce qui est inconcevable est impossible et tout ce qui se conçoit est possible.* Seule la pensée est réelle. Elle donne naissance à une substance (ou une forme) unique, inaltérable, qui est sa projection en même temps que le plan objectif au moyen de quoi et sur quoi elle progresse. Tels les atomistes Leucippe, Démocrite, Épicure.

Or, c'est là, pour nous, gens du XXe siècle, la démarche poétique dans sa rigueur. De même, *c'est donner la définition du poète que de parler de l'homme de la généralisation.* Par ailleurs, il est habituel de nommer poète-philosophe un Héraclite, ou un Parménide. Mais pourquoi s'arrêter là? Pour les mêmes raisons, Platon est poète.

D

Notre esprit latinisé demande toujours des comptes à l'esprit grec, indéformable et massif, et tente de le rompre en morceaux plus faciles à manier, suivant la topographie intellectuelle qui est la nôtre. Ainsi voudra-t-on savoir comment il est possible d'être philosophe et médecin à la fois, ou bien quelle proportion de *poésie* et quelle proportion de *philosophie* entrent dans la composition de Xénophane de Colophon. Pareillement, nous verrons le passage d'un langage à un autre et nous parlerons *d'application*, de *didactisme* (termes de transport) à propos de l'éthique-psychologie-physique d'Épicure reprise deux siècles plus tard dans le poème de Lucrèce, alors que nous nous trouvons devant le même geste recommencé.

Nous sommes devenus des spécialistes de la spécialisation à force de penser sur des ruptures et avec des ruptures. Nous avons accumulé des pyramides de découpages. Il nous est certes impossible de ne pas partir du découpage, devenu intérieur et structurel, pour penser, mais nous en venons à viser des totalités. Ainsi pouvons-nous reconnaître que Platon est, tout ensemble, le plus grand poète, le plus grand philosophe, le plus grand utopiste et le plus grand humoriste, réunissant dans ce langage trois éléments de notre histoire et trois dimensions de la pensée : le fait que nous sommes modernes, que nous nous souvenons des Grecs et que nous reproduisons leur attitude d'esprit.

E

Il n'est pas que le système de Ptolémée qui soit bâti sur des sphères de cristal. Le Grec est amoureux des sphères (1), (comme nous sommes aujourd'hui contraints de semer nos œuvres d'*îles*, ou de *prisons*, de *touts* qui sont ainsi des *touts forcés*) et il voit l'histoire elle-même comme un cycle, un cercle. Ainsi s'accomplit son geste lorsqu'il se développe jusqu'au bout. Le Latin a horreur du cercle ou bien n'en voit que les points qui le composent. Il est l'homme spécialisé. Le Romain ne cultive la science que par raison pratique, parce qu'il est médecin, agriculteur, architecte, ingénieur. Il laisse couler la science sans la nourrir, si bien qu'elle

se tarirait si l'eau répandue ne revenait à la source par un système de réemploi qui s'appelle technique. *Car la technique est le mouvement perpétuel d'une énergie immobile, l'intérêt qui s'ajoute à un capital déjà diminué par une dépense, un nombre incroyable d'opérations qui laissent généralement intacte la somme originelle. Le monde du Latin, c'est le monde où rien ne se perd et rien ne se crée, mais où tout change.*

F

Le Grec refait le monde, le Latin s'y installe. Le Grec, à la limite, rend possible le réel et, à sa limite, le Latin réalise le possible.

Le Romain part du calculable et s'arrête à l'inimaginable. L'Athénien part de l'imaginable et s'arrête à l'incalculabilité.

Le Grec, c'est libération du réel et le Latin mise en cage. Le Grec, c'est projection du réel et le Latin, manipulation.

G

Pour le Grec, le réel est une cire, l'empreinte de l'esprit est plus réelle que le réel. Pour le Latin, le réel est une vapeur à condenser, la condensation est plus réelle que le réel. Ainsi le surréel peut être vu comme un processus constant mais c'est alors que le Grec et le Latin s'éloignent radicalementl 'un de l'autre. Le Grec tient que ce surréel est l'âme du réel et le Latin, qui en joue quelquefois mais clandestinement, par besoin de détente, tient qu'il est l'irruption gênante et méprisable de forces magiques, de l'Inconscient individuel ou collectif. Et ce n'est d'ailleurs pas la même part de chacun d'eux qui réagit au surréel.

La secousse de l'impact avec le réel, dans son sens de production, d'invention, comporte évidemment la même irrationnalité, mais elle est vue ainsi par le savant *de type grec et par le* poète *de type latin, mais par deux savants ou deux poètes de types opposés. Dans la civilisation latine, il y a réel et réel — dit le philosophe; il y a réel et surréel, dit le poète; et le savant ne parle que d'un seul réel, comme le Grec, mais celui-ci parle d'une unité double et celui-là d'une unité dédoublée. C'est sur cette ligne de démarcation que s'est accélérée la spécialisation des temps modernes : au réel appartient le monde et appartiennent le savant, l'humoriste, l'utopiste; au surréel appartient le cosmos et appartiennent le philosophe et le poète.*

H

L'Athénien organise l'esprit ; le Romain organise le pouvoir de l'esprit ; le moderne organise la possibilité du pouvoir de l'es-

(1) Icara, capitale de Cabet, est aussi un cercle. Et les laputiens de Swift ne parlent beauté féminine que par cercles, ellipses, parallélogrammes. Cf. aussi les passions géométriques de Fourier et *les Parallélogrammes* d'Oven.

Pour tout ce qui est de l'utopie, M. O'Fordy parle, semble-t-il, d'après Raymond Ruyer.

prit (et c'est en se heurtant aux impossibles qu'il va tenter obscurément de retourner à la première organisation).

I

Au Grec, l'impérialisme ; et l'universalisme au Latin.

Or, l'universalisme latin ne peut se concevoir que comme une lutte perpétuelle et non comme une expansion libre. Il est le combat contre un manichéisme fondamental (en niant la sphère, on parvient au Deux, qui est le contraire de la sphère. Le Deux est Latin par excellence car le Latin est celui qui dit essentiellement : il y a l'esprit et *il y a le réel, d'où mille oppositions conséquentes) en même temps qu'il est la progression au moyen de manichéismes secondaires, qu'il résout en les effaçant et en utilisant l'énergie qu'ils dégagent.*

Car si le Latin est l'homme de la spécialisation, il ne peut en être ainsi que s'il a été aussi et est d'abord en même temps l'homme de la rupture, celui qui fait voler les sphères en éclats, mais encore celui qui, rapprochant les morceaux chargés au préalable d'électricités contraires, vit des étincelles qu'il provoque. Exprimé d'une autre manière, le geste latin est double : dissociation d'abord, rapprochement ou totalisation ensuite. Cette grande négation de l'invention grecque est faite de petits recours à l'invention grecque. Car tous les progrès se font par compénétration, la distinction tue (et c'est la grande découverte de Baudelaire et de la doctrine des *Correspondances* des poètes du XIXe siècle). Mais ce sont des recours inavoués et brefs, car le rapprochement n'est nullement la compénétration, il en est si l'on veut la *singerie*. C'est en termes d'application plus que de totalisation qu'agit le Latin. Origène met la science alexandrine dans la foi chrétienne, saint Augustin met Platon dans saint Paul et Maïmonide la théologie juive dans la philosophie grecque. Mais Abou-Bakr-al-Razi *applique* la chimie à la médecine, Botticelli *applique* l'anatomie à la peinture, Sylvius la chimie à la physiologie, Euclide la mathématique à la géométrie, Copernic la géométrie à l'astronomie, Descartes l'algèbre à la géométrie, Lavoisier la mécanique à la chimie, Dalton la théorie atomique à la chimie. Ce sont de grands atins et qui n'ont fait faire de grands pas au savoir que par le trait d'invention d'une métaphore technique, d'ailleurs immédiatement diluée dans ses conséquences pratiques. *Grecs une seconde, comme on dit d'un poète qu'il est inspiré.*

J

Par contre, le moyen âge, dont on a dit stupidement qu'il fut une nuit, est jusqu'ici notre période la plus grecque et, jusqu'ici, la dernière période grecque du monde. L'œcuménisme qu'y créa et entretint l'Église fonda une vaste unité d'invention. Philosophie, science et théologie parlaient une même langue. C'est la méthode expérimentale de la Renaissance qui fit scission. Science et philosophie se tournèrent pour longtemps le dos, les prêtres

devenant fonctionnaires autonomes d'une religion isolée. Mais, en même temps, la Renaissance, qui est notre période la plus latine, provoqua une autre scission, la séparation intellectuelle des nations. Scission partout.

K

Être Latin consiste d'abord à refuser de voir loin pour essayer de voir clair. C'est pourquoi les Grecs venus en pleines périodes latines apparaissent comme les romantiques du latinisme. Encore ne sont-ils Grecs qu'à travers une sorte de mise en scène de sécheresse, de géométrie, de malaise. Ce sont des Grecs aux bords coupants et plus Grecs par leurs refus que par leurs constructions. Tels Berckeley qui nie la science après avoir posé que seul est réel l'esprit, et Hume qui nie l'esprit parce qu'il lui faut nier la philosophie, aussi développée et aussi dépendante que la science, et Leibniz tout plein de mouvements tranchants de retraits quand il a soutenu que la raison pure constitue la matière, que « la pensée est législatrice universelle » ou que le réel n'est qu'une des possibilités de l'univers de la vérité.

Il faudra attendre les poètes du XIXe siècle et les physiciens du XXe pour saisir dans sa liberté une non-latinité non romantique. Auparavant, les hommes ont tout à attendre de la folle recherche latine, de sa rage à modifier la surface du monde et à substituer au réel un réseau d'installations pratiques. C'est là que le Latin s'épanouit glorieusement et montre ce qu'il est au fond : opératif et rien qu'opératif. C'est-à-dire avançant communément millimètre par millimètre, dans un mouvement régulier, saccadé, nerveux, découverte après découverte.

Or, les grands pas ne sont pas des découvertes, c'est-à-dire des révélations de ce qui est ou peut être, mais des inventions, l'invention consistant à imposer ce qui est ou peut être. Le grand pas signifie contraction, synthèse, combinaison, *il est le résultat d'un mouvement circulaire, d'une giration passant par les extrémités.*

L

Pour aller loin, il faut une fusion. John Dee mêle magie et science et Paracelse science et religion ; l'un est le premier à reconnaître que Copernic dit vrai et l'autre à apporter la chimie à la médecine. D'un geste grec, ils tirent une efficacité latine. Ils font le pont entre deux âges qui n'auront bientôt que des oppositions en commun. *Leur audace est encore libre, ils fécondent sans mauvaise conscience une portion de savoir par une autre, sans souffrir de la traversée des frontières.*

M

Ensuite, l'audace athénienne, le mouvement de l'esprit pur, devra se plier à un jeu intellectuel amplement pavoisé de tradi-

tions et d'obligations. On ne verra plus le caractère originel et original à la fois de la folle volonté de fusion des territoires de pensée mais, admirant seulement l'audace — l'audace comme laïcisée, isolée — on ne verra pas d'où elle vient et ce qu'elle veut vraiment (la totale unité). Quand Einstein applique la géométrie à la gravitation, quand Harry applique la géométrie à la cristallographie, Ampère la mathématique à l'électricité, Liebig la chimie à l'industrie, ou Lotze la mathématique à la psychologie, ou encore Quételet la statistique à l'action humaine, et Adams la loi d'accélération à l'histoire, il ne reste plus du grand brassage grec, du grand tournoiement de l'esprit qu'un simple schéma opératif. La vision devient opération, elle s'est déposée en mécanisme. L'*application* n'est plus de fusion et de compénétration (comme chez Platon qui fonde le dessin sur l'anatomie et la politique sur la géométrie), elle consiste à appliquer le plus *dur* au plus *flou*, c'est-à-dire le territoire de pensée parvenu à saturation, à minéralisation, à celui qui n'est pas encore aussi évolué et qui présente des vides ; elle consiste à donner à une *discipline* moins riche en armatures l'exemple d'une *discipline* plus précise et plus mécanisable

N

Toutefois, cette opération n'est pas toujours également éloignée de l'*imaginaire* et du *spéculatif*. Il est certain que Faraday unissant lumière à électromagnétisme et Eddington et Einstein reliant gravitation à lumière et électromagnétisme obéissent moins à l'ordre étroit de la progression technique et de la préoccupation d'efficacité. Et moins encore qu'eux les socialistes du XIXe siècle qui font entrer l'esthétique dans l'industrie.

O

Les mœurs générales de l'esprit qui ont introduit le cloisonnement partout et à cause de qui Platon est appelé philosophe, Roger Bacon savant, mais Lautréamont visionnaire et Fourer utopiste, ce qui brouille tout, ont provoqué quelquefois un désir de révolte lié au besoin d'occupation totale du réel. Des hommes, sans pouvoir effacer le cloisonnement en soi, ont essayé de le totaliser en eux-mêmes, comme Léonard de Vinci successivement et tour à tour peintre, architecte, sculpteur, ingénieur, biologiste, physicien, philosophe et cherchant vainement une confluence, une vision unique. Il eût pu réussir s'il était parvenu à produire une œuvre réalisant elle-même la totalité de ces divers langages. Car peu importe l'instrument si le langage ne lui demande rien que des métaphores et non un langage nouveau. Microscope, abstraction ou rêve, le résultat peut être identique si l'esprit ne s'enferme pas dans l'instrumentation.

P

Il va de soi que c'est une erreur de croire que l'expérimentation et l'observation sont propres aux Latins et hors de portée des Grecs. Car Archimède a été tué par un soldat et Pline l'Ancien par le Vésuve, victimes de leur curiosité ; car Sade brûlait de faire des expériences et les successeurs de Paracelse tuèrent quantité de malades ; car, en fait, ce sont les Grecs qui ont apporté la précision. Mais la différence se fait sur le produit de l'expérimentation et de l'observation : si ce produit n'est qu'un produit, un combustible qui va avec tous les autres, et les plus « imaginaires » alimenter un feu central, nous avons le Grec ; et nous avons le Latin s'il est un terme irréductible, pieusement conservé intact comme le chiffre incombustible d'une opération mathématique.

DEUXIÈME PARTIE

I

Si nous sommes aujourd'hui à un coude de civilisation, c'est que l'esprit est terriblement essoufflé. Et si nous pouvons aller au-delà du coude, c'est que sa grande réserve d'énergie est à peu près intacte. Nous voici dans une situation grecque.

La magie est encore en nous, elle peut toujours fournir le point zéro, le point de départ. C'est au mage que succède le Grec historique car sur la magie s'élance la conscience. Mais il faut pouvoir prendre l'élan. Dans les périodes suivantes — celle du passage gréco-latin (règne du philosophe) et celle du passage latino-grec (règne du savant) — on ne s'appuie que sur soi, c'est-à-dire sur des systèmes et non plus sur des mythes. Or le mythe n'est jamais épuisé puisqu'il n'est jamais tout entier visible. Au contraire, le système se vide parce qu'arrive toujours celui qui le décrit complètement; et chaque système exige nécessairement un autre système. Et celui-ci un autre. Le mécanisme est fatal. Il n'est plus que retardé par le double sens qu'on donne au réel, par l'ambivalence de son langage. *Car tout système est en quelque sorte parlé par un philosophe et par un savant.* Le contenu doit donc être deux fois épuisé. Il n'empêche qu'il le sera. Mais cette concurrence bien établie finit par avoir une vie autonome et par déposer dans l'épaisseur du système un entre-monde qui n'est ni philosophique ni scientifique, assez fort quelquefois pour valoir indépendamment du système, que celui-ci soit mort ou vif. Dans le cas du philosophe attaqué par le savant, on obtient l'humoriste, à l'aise dans un entre-monde où le concept de vérité cherche à s'incarner dans la réalité, à devenir un objet, à se réaliser visiblement. Dans le cas contraire du savant attaqué par le philosophe, on obtient l'utopiste, qui vit dans un entre-

monde où la réalité utilisable et vivable cherche à passer dans une idée de vérité.

2

Ces deux accidents de la vie de l'esprit latin nous font remonter à son origine et le mettent en question. L'acte de l'humour entraîne avec lui l'intuition, les morales, les métaphores, c'est-à-dire les résidus et les traces des mythes ; de même l'utopie transporte en elle l'idéologie, qui est elle-même la dégradation du système. Humour et utopie mettent donc face à face, par un jeu de passages historiques, le mythe et le système, le Grec et le Latin à leur moment initial où ils comportent également les deux versants du mythique et du systématique. Et cela se passe quand l'humoriste et l'utopiste font le procès de l'esprit, c'est-à-dire mettent en question le passage de la pensée à l'acte ou de l'acte à la pensée. L'humoriste montre l'inversion qui s'est produite quand le monde moderne s'est servi des résidus des mythes : *les mensonges se sont dégradés en erreurs*, l'utilisation formelle des mythes les a fait juger à l'inverse de leur nature et ces sources d'énergie ont été vues comme des règles morales — à l'usage, les mythes, faussement engagés sur le plan de la vérité, se sont avérés des sources d'irréalité (surréalisme). L'utopiste, parallèlement, montre une inversion semblable : le monde moderne, qui a utilisé les séquelles des sytèmes, bien qu'il les ait jugés parfois au départ comme situés en dehors du réel, comme inapplicables, les retrouve pourtant dans la vie sociale, mais à l'état de totalitarismes dangereux, aussi étendus que des religions et agissant par l'irrationalité. *Les erreurs se sont dégradées en mensonges.*

3

Dans tout milieu homogène de rationalisation, ce qui tient compte de la totalité du réel se dégrade en monde clos sans puissance sociale et, au contraire, ce qui ne prend que la surface du réel se dégrade en monde en expansion, tout-puissant socialement. D'un côté, les mysticismes se dégradent en politiques et, d'un autre, les politiques en mysticismes. L'attitude athénienne aboutit à une révolution clandestine et individuelle ; l'attitude romaine à une révolte triomphante et collective.

4

Ainsi se jugent les gestes de l'esprit : dans leur contact avec l'histoire. Mais le geste grec ne peut rien dans un monde latin, sinon tourner dans les minuscules globes des chapelles qui, par dépit, passent du total au totalitaire et imitent le monde pour trop s'y sentir étrangères. Le geste latin, lui, devient l'exploitation de tout ce qu'il y a d'insatisfait dans l'esprit : *il met le feu au rationnel en prétendant brûler l'irrationnel qui lui sert en fait de charbon et non de victime.*

5

C'est l'alliance de l'esprit latin et de l'esprit grec qui a secoué l'édifice de l'esprit moderne pendant que le monde moderne était secoué par l'histoire, produit vengeur du monde romain. Ce sont des doctrines totales, des *totalismes*, qui ont fait irruption dans l'euphorie technique, mais en partant du technique, en travaillant sur lui. L'esprit latin a donné sa flamme, laquelle a réveillé la vieille réserve en nous de l'esprit grec. Quand il disait : *Il n'y a rien, dans ce qui repose sur l'intelligence humaine, l'industrie humaine, dont nous ne puissions venir à bout*, Hooke exprimait cette espèce de férocité latine qui veut parvenir au pouvoir par le savoir et incarner ce pouvoir dans la métamorphose du réel, mais il rejoint par là les prométhéens du XIXe siècle, poètes, philosophes et doctrinaires politiques, parce que cet emportement se lie beaucoup plus à une foi totale qu'à un morcellement du monde et parviendra finalement à brûler les instruments sacrés du savoir technique pour se tenir debout par lui-même, par sa seule vertu de croyance. *Chez beaucoup de princes de la technique, la foi aux instruments permet d'oublier les instruments, du moins de les dépasser parce que ces instruments se trouvent projetés dans un mouvement qu'ils ne seraient pas capables de provoquer par eux-mêmes. Si l'ingénieur romain a produit, avec toute sa prodigieuse énergie, un monde infiniment plus pauvre que celui du créateur grec, son descendant extrême-moderne a connu une espèce d'affolement qui l'a promu créateur. Avec la physique moderne, survient un type de savant pour qui le pouvoir sur la chose est plus réel que la chose. Et c'est par ce biais que le type d'homme du moyen âge, pour qui l'idée de la chose est plus réelle que la chose, est moins éloigné du physicien moderne que ne l'est le savant du XVIe siècle. De même, Baudelaire et Lautréamont sont spirituellement plus proches d'Eddington et de Lemaître que ne le sont tels physiciens de la même époque. Le poète prométhéen et le savant relativiste esquissent une extraordinaire fusion des morceaux du réel et refusent nombre de ruptures.*

6

Les sciences physiques, hypnotisées par le non-historique et le non-organique, s'étaient pourtant retirées de l'orbe de l'homme, de son cercle de sensibilisation et de conscience vitale. Les relativistes s'y réintroduisent, non parce qu'ils ont fait cesser l'hypnose, mais pour l'avoir vécue jusqu'au bout, basculant alors au-delà de sa limite, de sorte qu'ils accomplissent une trajectoire de l'esprit si grandiose qu'elle s'imprime au ciel de l'homme qui y retrouve brusquement un sens d'épopée, une signification directement humaine. L'homme se retrouve de nouveau partout, à toutes les échelles et dans tous les espaces, mais dans la figuration des aventures de son esprit et non plus dans la figuration de sa matérialité ou de l'animalité, comme au temps où l'invention mécanicienne

avait lieu à l'intérieur d'un animisme : le fabricant de chaises, en Égypte, posait sa chaise sur des pieds de bœuf ; Vaucanson s'intéressait davantage à son canard mécanique qu'à son métier à tisser ; Ader faisait une chauve-souris autant qu'un avion et Branca un tronc humain davantage qu'une machine à vapeur.

7

Il est hors de doute que, de plus en plus, l'invention scientifique a lieu à l'intérieur d'une métaphysique et qu'ainsi se trouve réparée une essentielle rupture. Machiavel avait séparé politique et morale, le XVIe siècle avait séparé métaphysique et religion, le XVIIIe siècle avait séparé science et philosophie et les séparations durèrent tant que la politique ne créa pas sa propre morale, la métaphysique sa propre foi et la science sa propre pensée. De l'intérieur renaît le *corps* devenu étranger. Ce fut là la situation moderne, le point de naissance des totalitarismes. Mais le danger de ces mouvements d'expansion, qui est de tourner à vide comme un moteur emballé et sans aucune création, a mis à nu le manque qu'ils traduisaient. Et l'esprit s'emploie désormais à réparer ce manque en procédant en sens inverse — la morale cherchant une politique, la foi une métaphysique, la philosophie une science — afin que le mouvement central soit une convergence, un effort de réunion, de totalisation.

8

Cela étant, l'esprit choisit d'aller de l'avant vers un point unique plutôt que d'obéir à cette balance de l'intellectualisation des poésies succédant à la poétisation du monde (Maurras, Moréas et Valéry après Baudelaire, Verlaine et Rimbaud) ou de la rationalisation des irrationalismes succédant à l'éclatement de l'irrationnel (Brunschvicg). L'univers non-euclidien de Joyce et le monde copernicien de Proust représentent, à ce titre, un mouvement irréparable, *définitivement positif, que n'annulera plus un mouvement de prétendu équilibre. Le mouvement réel tend à épouser le mouvement mental. Le fait poétique — et je le choisis comme exemple parce qu'il est extrême — alors qu'il semble le plus radicalement coupé du fait humain, l'engage pourtant. La monnaie des mots commence d'avoir cours. Il se passe à ce plan quelque chose de semblable (et je m'excuse d'un rapprochement en apparence si peu sérieux) à ce qui s'était passé dans la société médiévale, quand le mouvement abstrait de l'or entraînait, par la lettre de change, le mouvement commercial — le pouvoir-science et le pouvoir-argent étant alors le même, comme dit Lewis Munford — ou bien lorsque les commerçants pesaient de l'air, sous Charles II, pesant du même coup l'avenir de leur commerce...*

9

Il est bien évident que le poète, dans la société moderne, c'est l'A'thénien qui repousse parmi les Romains à moins qu'il ne soit aussi, par désir de toujours trouver une autre puissance, un Latin plus ferme à l'intérieur d'un latin qui l'est moins : celui qui s'oppose, qui refuse les limites actuelles et, quelles qu'elles soient, passe au-delà. En effet, Rimbaud et Baudelaire, seuls contre l'esprit de leur temps et à ce point qu'ils se heurtent à la société, répandent partout la hantise des unités par rapport aux réalisations techniques morcelantes, mais d'autres poètes réalisèrent et d'autres réaliseront pour lutter contre des situations de peur ou de vague : tels Dante et Pétrarque qui, par amour du paysage et de l'espace, furent les premiers à ne pas craindre les montagnes; Léonard de Vinci qui, par besoin de regarder à ses pieds, faisait de la géologie tandis que les sculpteurs faisaient de l'anatomie. Or, ces « techniques » de poètes, d'artistes sont au service d'une magie. Le poète renvoie toujours au mage mais par-dessus une technique.

10

Nous sommes à une époque d'unification, non encore à un temps d'unité. La physique donne l'extrême pointe du mouvement. Par elle, la science nous contraint au rythme de la création d'un monde, au passage du picaresque au dramatique, au saut de l'association des Sysiphes à la société des Prométhées. Nous nous trouvons aujourd'hui spectateurs d'une danse des savants devant et derrière le Réel. La physique moderne danse, pourrait-on dire, sur un style grec, c'est-à-dire tient que la toute-puissance de l'esprit alimente assez les besoins de l'esprit pour qu'il soit nécessaire de courir le risque rituel de se briser contre la nature objectivée. C'est pourquoi William Dampier (1) dénonce l'erreur *de confondre la réalité concrète et les abstractions nécessaires à la science* (erreur que Whitehead appelle celle du *concret mal placé*)*;* c'est pourquoi Eddington a écrit : *La nature symbolique des entités de la physique est généralement reconnue; et le système de la physique est à présent formulé de façon à rendre presque évident que c'est un aspect partiel de quelque chose de plus vaste... Dans le sens mystique de la création qui nous environne, dans l'expression de l'art, dans l'aspiration vers Dieu, l'âme s'élève et trouve l'accomplissement de quelque chose qui était implanté dans sa nature... Ne pouvons-nous pas en rester là? Est-il réellement nécessaire de faire appel à ce confortable mot de « réalité »?*

11

Sur ce point se produit une unification. Mais, avant l'unification, il y a le cercle. La psychologie applique la physiologie. La physiologie applique la chimie et la physique. La physique bascule dans le doute.

(1) William Dampier, *Histoire de la science et de ses rapports avec la philosophie et la religion,* Cambridge, 1930.

Ici, le mouvement s'arrête. Car la physique ne peut plus appliquer la mécanique. Elle cherche un atomisme et, dans l'attente, immobilise ses concepts en formules mathématiques, en puissances contractées et pleines de rêves. La Relativité et les quanta sont un carambolage identique à celui de Rimbaud et de Lautréamont en poésie. Alors qu'hier encore la Théorie de la connaissance se basait sur la physique de l'univers, Eddington dit que la physique de l'univers doit se baser sur la théorie de la connaissance. Avant de poursuivre, le physicien veut connaître la nature de son pouvoir et non d'abord la nature de ce à quoi est appliqué son pouvoir. Il est significatif qu'Eddington se fasse accuser de vouloir retourner aux Grecs.

12

William Dampier explique bien que l'observation empirique est elle-même un choix subjectif de la méthode physique. On ne peut aboutir à un univers objectif. L'épistémologie conduit à un *subjectivisme sélectif où les lois et constantes de la nature sont entièrement subjectives.* La Théorie de la Relativité soutient que nous observons non le réel, mais des relations, la théorie du quanta que nous observons non le réel, mais des probabilités. *Et on voit alors Miller s'inquiéter, disant que la réussite de la philosophie subjective risque de détruire la science d'observation.*

13

Il y a eu trois étapes : 1° Les Grecs, par l'intuition, atteignent des définitions qu'ils croient correspondantes à des structures universelles. 2° Du XVIIe siècle au XIXe la science abandonne cette doctrine transcendante, bien qu'elle en conserve l'universalité, en quoi se trouve fondé le rationalisme, celui qui ne supporte aucune fausse note entre théorie et faits particuliers. 3° A partir de Darwin, l'universalité est attaquée au profit de la variabilité, de l'évolutionnisme (1). Un progrès en chaîne de la variabilité atteint l'esquisse d'un geste tyranniquement grec : tenter le réel en lui opposant le pouvoir de l'esprit.

Bertrand Russel et Whitehead disent que notre connaissance du monde physique est une abstraction : nous pouvons seulement construire un modèle du monde qui n'engage pas la réalité. Mais c'est ce *modèle du monde* qui brûle au cœur de nos poètes. Le physicien et le poète saisissent le même réel ou, mieux, mathématique et rêve sont sœur et frère en ontologie. *Ils font les mêmes gestes, mais disent les avoir faits en deux langages différents. L'un et l'autre en sont aux grandes liaisons, l'esprit circule dans tout l'univers.* Heisenberg applique l'atomisme à la mathématique, Schrödinger lui applique la mécanique ondulatoire. Les équations ont des ailes, elles se lèvent toujours plus vivantes et plus agrandies.

(1) Raymond Ruyer, parlant du *Zarathoustra* de Nietzsche, dit qu'on pourrait le considérer comme un possible exercice utopique sur le darwinisme... (N. D. L. R.).

L'espoir des savants est de relier la mécanique quantique à la théorie dynamique classique, aux équations électromagnétiques et à la gravitation relativiste, il est de satisfaire d'un coup l'esprit le plus affamé, de parvenir à la Signification Une.

14

Le savant d'aujourd'hui est celui dont la précision de calcul est incomparable parce qu'elle est en avant des possibilités anciennes de contrôle (ainsi Einstein, sa provision d'énergie pour 15 000 milliards d'années et son âge du soleil, 5 000 milliards d'années). « *Il est saoul d'espaces et de temps. Il est l'homme d'un éclatement des formes se rassemblant au-dessus des mises-en-forme.* »

15

Nous avions eu, longtemps avant Einstein, les annonces de la métamorphose, notre esprit s'était habitué à des répétitions de l'unité. Ainsi avec Hegel, pour qui la connaissance du monde réel peut s'extraire *a priori* de la logique. Ainsi avec Bradley, pour qui le monde exprimé par la science est apparent et illusoire, le monde de la réalité étant logique et cohérent — ce qui nous renvoyait à Parménide. Mais nous étions alors pris dans un mouvement de balancier. L'idée d'un monde saisi comme un tout était abandonnée par la philosophie vers 1900 : contre Hegel se levaient Husserl, James, Bergson. Elle l'avait été par la science au XVIIe siècle, en réaction contre la scolastique. Et, de nouveau, philosophie et science se construisaient pièce à pièce en toute myopie.

16

La philosophie de Hegel était au moins une philosophie de l'identité. Elle retrouvait, par le mépris des expérimentations, le Gœthe le plus amoureux d'espace, celui qui fait une anatomie comparée des animaux et des végétaux, celui qui lance une théorie de la couleur (soutenue par les hégéliens et reconnue fausse, scientifiquement), celui enfin qui totalise les énergies du monde. Elle était l'épique réintroduit dans l'esprit. Mais elle ne pouvait que mettre de l'eau au moulin de la division et, en fait, provoqua pour un demi-siècle en Allemagne le divorce de la philosophie et de la science.

17

En Angleterre une polémique aussi nous préparait l'esprit. Stuart Mill soutenant que les axiomes des mathématiques sont liés à l'expérience, Whewell répondait qu'ils sont des *a priori*.

18

Dans tous ces mouvements, à toute unification répondait un renforcement de la ligne de démarcation entre philosophie et science. Les héritiers de Kant et de Hegel avaient éloigné pour longtemps la philosophie fondée sur Newton d'une science jalouse. Et la science avait fini par ignorer la métaphysique. Chacun travaillait pour son compte. Mais, peu à peu, la science évolutionniste parvenait devant les philosophes et les forçait à parler. Alors que tout était auparavant tranché — matérialisme à droite et idéalisme à gauche — les savants et les philosophes se retrouvaient au carrefour des routes de l'évolutionnisme. La théorie de la connaissance recevait des apports de la mathématique. Les ruptures se réparaient.

C'est maintenant que la jonction tente de se faire sur le terrain physique-métaphysique. Eddington, lorsqu'il dit de l'opération mathématique de Hamilton qu'*elle est virtuellement le symbole de la création d'un monde actif à partir d'un chaos informe*, écrit réellement le poème d'une réconciliation.

Or, cela arrive au moment où le poète n'a plus que des souvenirs de la poésie (souvenirs qui s'appellent Lautréamont, Rimbaud, Baudelaire), où l'utopie n'est plus le penseur, l'écrivain, mais l'homme totalitaire, le fasciste, où l'humoriste fabrique de l'humour dans un automatisme à court terme, hermétique et sans puissance et où le philosophe est tout employé à s'immerger dans l'histoire pour en comprendre le sens. Autrement dit, les attitudes unificatrices de l'esprit dont nous avons parlé se sont succédé dans le temps, faisant alors apparaître la très nette division des secteurs de l'esprit. Einstein n'entraîne pas de philosophes ni de poètes. Les unifications ont donc lieu à des niveaux différents d'intellectualité. Chacun travaille pour soi. *Quand un d'Holbach matérialise l'esprit, un Leibniz spiritualise la matière; quand un philosophe de contrebande fait éclater un soleil d'unité, personne ne le remarque; quand un poète révolté crie si haut que la société tout entière reconnaît sa beauté, on l'enterre sous les reconnaissances officielles et bourgeoises. Nous vivons donc dans un processus permanent de planification, dans une non-unité. Mais tous les grands gestes épars des Grecs égarés et seuls, s'ils ne se réunissent pas encore sur un écran valable pour tous les hommes, n'en existent pas moins, éclatants, brûlants.* Il suffira qu'un poète écrive leur histoire et voici que nous aurons notre mythologie (1).

19

Un poète total, qui ne se laisse pas seulement *imprégner* par la science, comme Fontenelle ou Voltaire ; qui ne passe pas de poésie

(1) Premier personnage : la gravitation. Cf. Fourier (qui se dit le Newton du monde moral), qui met en communication l'harmonie sociale et le système solaire ; Saint-Simon (qui inaugure la « carrière physico-politique ») qui place une philosophie de la gravitation là où nous mettons la théologie ; Stapledon qui ouvre la spiritualité au jeu planétaire, etc...

à science, de clavier à clavier, comme Erasme Darwin ; qui ne relaye pas tel savant, comme Joseph Addison relaye Newton, ou s'en fasse la voix publicitaire, comme Voltaire pour le même Newton. Mais un poète qui écrive un énorme poème, à la façon de Hegel ou de Marx par la taille et au sens où Claudel appelle *poème géométrique* l'œuvre de Spinoza, au sens où il parle des *romans d'Einstein*, au sens où il évoque *les grands romans fabriqués par les Spinoza ou les Leibniz*. Un poème-roman qui reconnaisse l'univers comme le lieu de l'esprit.

Un poète qui retirera aussi l'utopie de la main des politiciens pour la fondre au même feu.

20

Il faut que nous sachions que la mythologie introduit à une métaphysique première. Nous ne manquons pas de creusets. Si le mythe concerne l'origine et l'utopie le possible, si le mythe est une création qui emplit d'explications le vide et l'utopie une spéculation dont la courbe passe par l'application imaginaire, *cependant, l'utopie peut rejoindre le mythe*, écrit Raymond Ruyer. « Les utopies les plus récentes (Renan, Shaw, Stapledon) sont curieusement concurrentes des anciens mythes, dont elles reprennent, sur le plan de l'imagination scientifique, le contenu et les aspirations : immortalité, toute-puissance, création d'êtres vivants, divinisation de l'humanité. »

21

Or, depuis Renan, Shaw et Stapledon, il s'est passé ceci : entre l'esprit et le réel, en ce lieu où le mouvement spirituel s'inscrit dans un social statique, s'est installé non le système, mais les monstres politico-historiques qu'il a créés. Car le système en tant que tel ne gêne plus, il a été relayé par la prophétie, la prophétie a été relayée par l'utopie et l'utopie par l'anticipation ou l'humour. Mais les monstres ses fils se présentent à nous sous la forme d'une autre utopie (réalisée), d'une autre anticipation (faisant irruption au cœur du présent) et d'un autre humour (celui du bourreau). Il y a donc double utopie, double anticipation, humour double et, à l'intérieur de ce phénomène, un processus de destruction. L'utopie, rattrapée par la technique, se détruit comme se détruit l'humour rattrapé par l'histoire. Le geste grec pur se trouve enveloppé et attaqué par le geste latin imprimé dans les choses et l'ordre des choses. Il n'y a plus d'espace créé par la conscience entre le brut et la pensée. Mais cet espace avait été entretenu par le Latin. C'est pourquoi nous nous préparons à devenir des Grecs d'un nouveau type, des Grecs forcés dont l'esprit fabrique le réel parce que la conscience ne voit plus ce qu'il y a entre l'esprit et le réel.

22

Kafka étant réalisé, Morelly, Bacon, Cabet, Fourier étant réalisés, la fonction humour et la fonction utopie, activités de remplacement au sein d'une période latine, perdront de plus en plus

leur raison d'être. L'humour est allé vers les événements sans réussir aucun coup d'État supérieur aux coups d'État des bourreaux établis ; l'utopie est allée vers la technique sociale sans dépasser jamais les techniques totalitaires.

Il semble donc que l'esprit, au moment où il se place en attitude grecque, c'est-à-dire en position de liberté totale, n'ait jamais autant manqué de liberté. Il est comme la statue du coureur qui s'élance — le geste est libre, mais le coureur est de pierre immobile.

Mais si l'esprit n'a de grec que sa structure et son attitude, quel est le destin de sa liberté? Sa liberté est de l'autre côté de l'histoire, l'histoire le coince entre lui-même et le réel. On peut se demander si une autre action spirituelle est possible qu'une imprégnation de l'histoire, qu'une spiritualisation de l'histoire, qu'une digestion de l'histoire. Pour des dizaines d'années encore, *le sort et l'unique position possible des littérateurs est de se trouver à l'intérieur d'un monde hétérogène à l'esprit, de baver sur les choses afin de les attendrir, de saliver sur les faits afin de les rendre salive.* Pour des dizaines d'années encore, le *littérateur vrai* sera l'écrivain lié au sort des révolutionnaires comme des totalitaires et écrivant selon leurs actions, pensant au rythme même de leur vie.

23

En attendant, nous ne pourrons guère que jouir de grandes excitations d'esprit. Par exemple, voir que les géométries à *n* dimensions, les géométries non euclidiennes, les nombres négatifs ou irrationnels participent du même processus mental que la franche utopie — que *la rationalisation de l'idée de société et de législation sociale qu'implique l'utopie est un exploit de même ordre que la transformation des mythes d'origine en théories cosmogoniques par les penseurs grecs d'Ionie* (Raymond Ruyer) — que les physiciens accordent aujourd'hui au jeu intellectuel le même pouvoir de découverte et de réalisation que lui ont révolutionnairement reconnu Rimbaud et Baudelaire — que la méthode utopique appartient à une méthode générale employée par exemple par le mathématicien Poincaré ou le philosophe Condillac (Louis Weber) — que la communauté de nature de l'utopie et de l'hypothèse est évidente (Lalande) — etc... etc... En bref, nous pouvons savoir que les morceaux du monde se trouvent d'ores et déjà mentalement recollés.

24

Aujourd'hui, aujourd'hui seulement est nôtre. Et la poésie est signe d'impuissance, l'utopie de scepticisme, l'humour de misanthropie. Mais cela a un sens et qui n'est pas exclusivement subjectif. Notre humoriste est un utopiste malheureux : il cède à la persécution. Notre utopiste est un humoriste heureux : il échappe à la persécution. Notre poète est un savant malheureux : il n'a pas atteint la puissance. Notre savant est un poète heureux : il a atteint la puissance. Le sort de la pensée est dans ce rapport puissance-persécution.

GABRIEL VENAISSIN.

BONNE NUIT (III)

Le père Akoun et sa femme tiennent à Ménilmontant un petit café dont les affaires sont difficiles. Ils ont une fille unique, Lucette. Leurs propriétaires, M. et Mme Pons, engagent celle-ci pour « travaux divers ». Les activités de M. Pons se révèlent être l'usure et la drogue. C'est surtout avec le Dr Rode que M. Pons se livre au deuxième de ces trafics. Tout en sortant avec ses deux soupirants de cœur, le boxeur Abdelkader Bouchaïeb et le menuisier Jean Roux, tout en repoussant aussi, à l'occasion, les tentatives à vrai dire timides de son patron, Lucette, en aidant celui-ci dans ses opérations clandestines, amasse rapidement d'importantes économies. Cependant, c'est jouer sur la corde raide. Il suffirait d'un rien pour que (1)...

ELLE se pressait trop, et si encore il n'y avait eu que cela ! Mais toutes ces sottes rêveries qui ne menaient à rien et dont s'emplissait la moitié de sa vie, suscitaient toutes les étourderies... Non que ce qu'elle imaginât fût gai ; au contraire, la plupart du temps c'étaient des histoires en grisaille qui sentaient la pluie.

Le trottoir de la rue Fontaine sur lequel elle marchait étant trop encombré, elle avait traversé mécaniquement sans lever le front... elle ne poussa pas un cri lorsqu'une auto la souleva pour la projeter sur la chaussée. Elle resta là, étendue, à demi-consciente, se gardant d'entrouvrir les yeux de peur de ne pas le pouvoir et de s'apercevoir ainsi qu'elle était morte. Elle commença à réagir seulement lorsqu'elle entendit, tamisées, des exclamations autour d'elle et qu'elle se rendit compte qu'on la portait. Quelqu'un disait : « Elle est lourde... » Elle était labourée de l'épaule au mollet, partout.

— Aucune fracture, la tête intacte: vous avez de la chance. Si vous choisissez une Citroën au lieu d'une 4 CV pour le prochain contact, je ne réponds plus de rien, avait dit l'interne de service tandis que Mme Akoun, bien entendu, sanglotait à perdre haleine.

Elle était allongée sur un lit dur, en fer, dans une salle commune, et elle avait encore peur d'ouvrir tout à fait les yeux, parce qu'elle ne rencontrait que du blanc — le blanc des murs, des infirmières, de l'interne, des chariots ; tout autour d'elle, de chaque côté et en face au long de la rangée de lits interchangeables des gémis-

(1) Cf. *Table Ronde*, nº 91 (juillet 1955) et nº 92 (août 1955).

sements, des murmures et des appels. Et cette odeur de désinfectant, d'éther. Les draps sentaient le chlore...

— Mme Pons a téléphoné deux fois... Elle débarquait de Porquerolles.

— Comment sait-elle?

— Ton père a cru qu'il fallait les prévenir. Mais M. Pons est absent jusqu'à après-demain matin...

— Je sais.

Mme Akoun se mouchait. Lucette l'examinait de trois quarts; elle la trouvait blafarde, bouffie, blanche elle aussi.

— Tu es fatiguée, maman...

— Non...

Cela ne l'empêchait pas de décroiser péniblement ses jambes pleines de cellulite, d'enlever avec honte une de ses chaussures qui la blessait — la droite, comme d'habitude. Elle n'avait pas les deux pieds de la même largeur et tous les marchands lui disaient qu'il vaudrait mieux qu'on lui fît des chaussures sur mesure.

— Comment te sens-tu, ma Lu?

— Ça va.

Et bien non, cela n'allait pas. Des nausées, un martèlement continu dans le crâne et ces grands zigzags rouges devant les yeux.

— J'ai soif.

Sa mère lui soulevait doucement la tête en la prenant par la nuque, introduisait le verre entre ses lèvres gonflées en faisant claquer ses articulations avec de petits bruits secs qui ressortaient curieusement au milieu de tant d'autres bruits plus forts. Une infirmière passait, se penchait. Que sentait-elle, celle-là? Le formol? Mélangé à un parfum d'œillet... Des mèches de cheveux gris sortaient de sa coiffe.

— Vous n'avez besoin de rien?

— J'ai soif.

— Il ne faut pas trop boire. Vous aurez de la fièvre jusqu'à demain matin. Ensuite tout ira bien.

Elle allait chercher un broc, lui remplissait quand même son verre; c'était de l'eau un peu sucrée avec de l'extrait de citron. Un chariot grinçait. Tout au bout de la salle, là-bas, au fond du large couloir central, entre les deux rangées de lits, un convoi s'avançait. L'infirmière revenait à Lucette, lui soulevait le buste d'une poigne solide, redonnait une forme à l'oreiller écrasé et pardessus en glissait un second.

— Il me semble que vous avez du sang aux joues. Cela vous décongestionnera. Mais il ne faut pas bouger tellement.

— C'est grave, madame? pleurnichait Mme Akoun.

— Mais non! Seulement elle a eu un choc. Elle a eu très peur, alors c'est la réaction...

Le convoi approchait. Un long brancard étroit, tout blanc, grinçant sur des roues caoutchoutées avec un piaulement de ressorts et, à la tête du brancard, une face exsangue, aux yeux fermés, pleine d'ecchymoses pivoine et de petits pansements; l'un d'eux cachait tout à fait le nez et l'on apercevait, indécent dans sa nudité,

un crâne chauve tout rose, qu'encerclaient de petits cheveux gris. A droite de Lucette, une voix rauque s'éleva :

— Il a l'air sonné...

Lucette tourna péniblement la tête et aperçut sa voisine, une poissarde qui tenait à la main une moitié d'orange qu'elle engloutit d'un seul coup.

Les visiteurs sont priés de sortir... Les visiteurs sont priés desortir...

Puis il y eut des crachements dans le haut-parleur, puis le silence retomba.

— Je reviendrai demain matin...

— Non ! L'après-midi seulement ! dit la poissarde. De trois à cinq. Et je vous assure que ça suffit bien !

Mme Akoun ne répondait pas, effleurait de sa bouche sèche le front de sa fille, s'en allait lourdement en balançant les hanches.

Le jour entrait à flots par toutes les fenêtres en rectangle qui donnaient, semblait-il, sur une cour pavée, toute cernée de bâtiments. Lucette somnolait. Elle savait qu'elle avait un problème à résoudre, et qu'il était urgent, et qu'il était important, mais elle avait beau chercher à se concentrer, dans ses réveils brusques, elle ne trouvait pas. Qu'est-ce que cela pouvait être? Voyons, que s'était-il donc passé au cours de la journée? Elle parvenait à formuler cette question : et la torpeur l'envahissait.

— Oh ! la paix ! Quand elle aura fini de divaguer, cette petite !

La grosse infirmière aux cheveux gris se penchait, lui mettait son corsage abondant sur le nez, lui faisait boire une gorgée, lui murmurait dans l'oreille :

— Taisez-vous, ma petite ! Taisez-vous surtout !

La poissarde reprenait :

— Elle m'emmerde ! Trois fois qu'elle me réveille avec ses salades. Qu'est-ce qu'on en a à foutre !

Des « chut » impératifs s'élevaient, quelqu'un pleurait, et soudain — Lucette se réveilla tout à fait, les dents serrées, épouvantée — un râle commençait, ou du moins quelque chose qui ressemblait à un râle et qui avait l'air de devoir durer tout le reste de la nuit.

— Attention, ma petite... disait encore l'infirmière avant de s'en aller.

Pourquoi?

— Vous ne pourriez pas lui donner un somnifère?

— Vous, la paix ! C'est vous qui dérangez tout le monde, à force. Je vous assure que vous ne ferez pas long feu ici. D'ailleurs je me demande si vous ne tirez déjà pas au flanc...

— Mince alors ! Je voudrais vous y voir avec les deux jambes cassées !

Et voilà, tout s'apaisait. De loin en loin, les veilleuses bleues du plafonnier répandaient une lueur douceâtre et le râle même décroissait, s'achevait. Peut-être allait-il mieux ou bien...

Lucette eut encore le temps de se demander si on ne la trompait pas — « et si j'étais gravement touchée?... » Dans ces cas-là on attend que le malade aille mieux pour lui apprendre la vérité.

— Vous ne pourriez pas me remettre une autre poche de glace? Ce n'est même plus froid...

— Vous voulez toujours quelque chose.

Ce n'était plus la grosse infirmière aux cheveux gris mais une grande sèche avec un menton autoritaire et des yeux rougis. Elle tâtait la poche, constatait qu'effectivement les blocs s'étaient liquéfiés; elle prenait en ronchonnant le ballon de caoutchouc rouge. Quant à la poissarde, elle s'était enfin assoupie après les soins de propreté du matin. Le plus difficile n'avait pas été de se laisser faire la toilette devant tout le monde mais d'être obligée de voir celle qu'on faisait aux autres. Les hommes se trouvaient dans la seconde moitié de la salle, séparés par un paravent ; ils auraient dû avoir une salle spéciale, mais il fallait tenir compte des cas d'urgence.

— La radiographie est bonne. Vous n'avez rien.

— On craignait quelque chose?

— On vous avait déjà passée à la radio hier mais comme votre nuit avait été agitée et que vous aviez saigné du nez, on se demandait si une fracture du crâne ne nous avait pas échappé. Il y a des petites fêlures. De toute façon, cela n'aurait pas été dramatique.

— Quand pourrai-je sortir?

— Ah! Vous allez mieux, pour demander cela! Demain ou après demain... On verra bien... Vous n'êtes pas mal ici.

Même en payant, lui avait dit tout à l'heure sa voisine de gauche, on ne pouvait pas avoir de chambre isolée à moins d'être sérieusement atteinte.

— Qu'avez-vous eu, vous? s'enquit Lucette.

C'était une jeune femme, une petite blonde aux traits chiffonnés avec un nez en l'air.

— Une fausse couche, dit-elle timidement.

Comme un interne passait et, l'ayant entendue, lui jetait un coup d'œil, elle rougissait jusqu'aux oreilles. On réveillait la poissarde, on la hissait, geignante, faisant soudain la petite fille, sur un brancard et c'est seulement alors que Lucette voyait les deux énormes cylindres de plâtre qui lui recouvraient les jambes. Le sommeil revenait, heureusement, mais le problème inconnu subsistait toujours, comme une piqûre à tout moment renouvelée. Il y avait un trou. Peut-être, à l'heure de la visite, se rappellerait-elle?

— Lucette!

Elle ouvrit les yeux. Madame! Droite, les seins bien tendus en avant sous le tailleur strict relevé d'un clip aux pierres mauves, assise au bord de la chaise de fer, le regard sévère, Mme Pons la détaillait.

— Tenez, j'ai apporté quelques oranges...

Lucette disait merci et, contractée, attendait que le vrai motif de cette visite lui fût appris.

— Qu'en avez-vous fait?

— De quoi?

Mme Pons haussait sèchement les épaules.

— Je vous en prie, est-ce dans votre sac?

— Je ne comprends pas, Madame.

Mme Pons se mordait les lèvres. Le lit de la poissarde restait vide parce que, avait dit une infirmière tout à l'heure, on devait

l'opérer dans l'après-midi. Quelque chose s'était mal ressoudé. La petite blonde en revanche, était là et n'avait rien à faire que d'écouter.

Mme Pons reprit entre ses dents :

— Ne faites pas l'idiote, Lucette. Ne m'obligez pas à me fâcher. Je me suis renseignée : vous aviez deux paquets. Où sont-ils?

Tout s'éclaira, mais c'était comme un incendie, c'était violent et brûlant — épouvantable. La bouche ouverte, les yeux agrandis, Lucette résolvait enfin le problème et comprenait le moindre détail, jusqu'au chuchotement de la grosse infirmière à cheveux gris. Il y avait aussi cette phrase qu'elle avait recueillie sans la comprendre dans son demi-évanouissement, quand l'ambulance la transportait.

— Elle avait mis ça dans son sac comme deux paquets de bonbons...

Elle aurait pu, cette fois-ci, avoir des ampoules ; au moins se seraient-elles brisées. Mais non. C'était de l'héroïne et les paquets étaient restés certainement intacts puisque son sac était sur la table de nuit à peine cabossé. Mme Akoun avait simplement dit : « Je n'arrive plus à le fermer mais ce n'est rien... »

— Je ne sais vraiment pas. Si vous voulez regarder, ils étaient là-dedans...

Elle aurait pu prendre le sac elle-même mais elle était comme paralysée et elle s'était contentée de le désigner avec une sorte d'horreur.

— Il n'y a rien.

Lucette le savait déjà. S'il y avait eu quoi que ce fût, sa mère n'aurait pas manqué de le remarquer, de l'interroger sur le contenu de ces paquets.

— Je ne comprends pas...

— Moi je comprends trop.

Oh ! ce mal de tête. Une chance : la grande infirmière sèche passait.

— Madame ! Vous ne pourriez pas me changer ma glace?

— Encore !

Lucette soupirait.

— C'est malin, disait Mme Pons. Elle va revenir maintenant. Pour vous prendre la poche, pour la ramener ! En somme vous faites tout pour éviter l'explication, mais il y aura une explication. Et tout de suite.

Les yeux clos, elle ne répondait pas. Elle aurait tant voulu conserver le calme !

Voyons, quel était le problème qui existait encore? Ah ! Madame savait. Oui, voilà le fait nouveau. Jusqu'ici elle avait joué à merveille l'ignorance. Quand Lucette partait, elle disait :

— Tiens, vous allez en course? Vous aimez cela, n'est-ce pas? C'est de votre âge !

— Oui, disait M. Pons, elle va m'acheter telles fournitures... ou encore : elle doit me ramener tel numéro du *Journal officiel*...

— Je vois... répétait Madame d'un air d'indifférence.

Et il semblait que depuis son retour du Midi elle eût accentué

sa comédie. Quant à Monsieur, il avait aussi une bonne dose d'hypocrisie.

— Oui ou non, consentez-vous à me dire ce que vous avez fait de ces paquets?

— Je ne sais pas. J'ai eu un accident, Madame, figurez-vous. Je ne sais pas. Je ne sais pas !

Elle criait maintenant, éclatait en sanglots. Mme Pons se levait, la regardait avec haine.

— Eh là! qu'est-ce qui se passe? disait l'infirmière qui rapportait la glace.

— Je m'en vais, tenez ! explosait enfin Mme Pons, qui s'éloigna, nette, la jupe en étamine de laine grise bien tirée sur les hanches minces.

Une demi-heure après, Madame revenait, calme et parfumée, affichant un sourire cordial.

— Il y a eu un malentendu tout à l'heure, Lucette. Nous ne parlions pas des mêmes paquets. Je croyais que mon mari vous avait chargée de chercher des objets précieux que nous avons en dépôt chez un ami. Et je craignais qu'on ne vous les eût volés, je dois dire. Mais il paraît que je me trompais.

Elle se penchait et, la bouche tout près de son oreille :

— Vous aviez donc d'autres paquets. Je ne sais pas ce qu'ils contenaient. Vous non plus. Je viens de m'entretenir avec le Dr Rode ; il est d'accord. Vous direz — comprenez-moi bien — vous direz qu'il s'agissait simplement d'une commission que le Dr Rode vous avait demandé de faire, parce que depuis une semaine vous étiez sa secrétaire. Vous entendez, Lucette : vous êtes la secrétaire du Dr Rode depuis huit jours.

— Il n'acceptera jamais d'assumer une responsabilité pareille.

— Qu'est-ce qui vous prend, Lucette? Ai-je l'habitude de conter des fadaises? Tenez, voilà des pastilles de menthe, puisque vous avez toujours soif. Il faut que je parte maintenant. D'ailleurs vos parents arrivent.

Et la nuit tombait. La poissarde geignait maintenant, à moitié abrutie encore par l'anesthésique. L'interne qui alors s'approcha de Lucette avait une figure connue et la façon dont il s'asseyait, lui souriant à demi, tâtant son pouls et soulevant ses draps pour examiner les trois pansements qu'elle avait aux hanches, sous les seins et à l'épaule, la firent se souvenir avant même qu'il ne parlât.

— Le patron signera votre bon de sortie demain, vraisemblablement. On vous fera encore un peu mal en décollant les pansements mais vous souffrirez beaucoup moins les fois suivantes. Parce que, bien entendu, il faudra que vous reveniez.

— Souvent?

— Cela vous ennuie, hein? Non, vous cicatriserez vite ! Pour le moment tout cela est encore ouvert et je vous assure que vous êtes profondément entaillée.

Un silence. Il portait des verres épais de myope retenus seulement par deux branches très minces en or. Ses gestes étaient légers. C'était sans doute sa première année d'internat, car il

semblait plus jeune que les autres. Il est vrai qu'il y a des hommes qui ont longtemps l'air très jeune.

— Vous avez été imprudente...

— C'est bien fini. Je vous assure que je regarderai maintenant plutôt deux fois qu'une. Pour rien au monde ne je traverserai en dehors des clous.

— Il ne s'agit pas de cela.

Il levait la tête vers elle en laissant sa main glisser sur la plus haute bande velpeau, celle qui lui soulevait les seins et la gênait pour respirer. Il reprenait à mi-voix :

— Je ne crois pas que le patron avertira la police, puisqu'en somme c'est moi, tout à fait par hasard, qui me suis aperçu de ce qu'il y avait dans vos deux sachets si soigneusement enveloppés...

— Je ne comprends pas.

Il lui tapotait la joue et s'en allait. Ses souliers noirs à bout pointu brillaient outrageusement. Un groupe de blouses blanches s'approchait maintenant, lit après lit ; tous écoutaient le seul qui fût en tenue de ville, un petit monsieur replet avec un veston de tweed ouvert sur son gilet.

— Ah ! L'intéressant numéro 13 ! A vous Demuyse : planchez.

L'interne aux lunettes d'or détaillait les blessures de Lucette, leurs suites prévisibles, décrochait par acquis de conscience la fiche de température et concluait :

— Un cas on ne peut plus banal.

— Effectivement, disait le patron, un pouce dans le gousset. Si demain matin la fièvre est tout à fait tombée, la jeune personne libèrera le lit. Maintenant j'ai à lui dire deux mots, à cette petite demoiselle. Continuez, je vous rejoins. Je vous recommande le 19 : il y a à réfléchir là-dessus.

Et il restait debout devant elle dans le soudain silence, tandis que le groupe blanc passait au malade suivant. Lucette regardait le liséré du drap blanc, la mâchoire contractée.

— Vous transportez souvent de l'héroïne?

— Je ne comprends pas.

— Vous en aviez deux sacs de 100 grammes chacun. 200 000 francs de camelote. Une paille.

— Vous voulez sans doute parler des paquets dont le Dr Rode m'avait chargée?

— A qui deviez-vous les remettre?

— Vraiment... Je ne me souviens plus. Cette histoire... J'ai mal à la tête.

Il haussait les épaules.

XI

Il suait à grosses gouttes, recroquevillé dans une horrible robe de chambre aux dessins chinois, or sur fond noir de laque ; l'article venait du Japon, c'était évident. Sous la soie il avait passé une veste d'intérieur de grosse laine et en dessous on voyait encore un chandail à col roulé. Peut-être n'était-ce pas tout.

Il ne parlait pas. Il s'écoutait tousser, se prenait le pouls, se palpait le cœur.

— Tout à l'heure j'avais 40, exactement.

Lucette attendait, roide au bord de son fauteuil, calme, attentive. S'il lui était advenu d'avoir peur de cet homme, un tel sentiment lui eût paru désormais ridicule. Elle avait quitté l'hôpital voilà dix jours n'ayant plus mal et s'impatientait des boursouflures de ses pansements. L'interne Demuyse lui avait promis que dans une semaine on pourrait les remplacer par du tricostéryl.

Dehors, c'était la lourdeur d'une fin d'après-midi sans vent ; déjà la mi-septembre : M. Pons aurait dû logiquement être parti à son tour en vacances.

— Parlez donc ! Si vous saviez à quel point vous m'énervez !

Elle soulevait légèrement les épaules et le silence retombait. Hier il avait eu une crise ; il pouvait être 16 heures ; elle était en train de lire d'un œil. Il venait de donner congé pour la journée à cette femme de ménage déguisée en infirmière qui lui servait à impressionner sa clientèle raréfiée. Comme elle lui faisait remarquer : « Monsieur a deux rendez-vous... » il s'était écrié : « Ils peuvent attendre vingt-quatre heures ! Je puis être appelé par un cas d'urgence !... » Et la femme les avait laissés en claquant la porte derrière elle. C'est alors que Rode s'était rapproché de Lucette, grognant sur le timbre :

— Fichez-moi la paix vous aussi.

— Il faut que je reste. Je suis théoriquement votre secrétaire et si vous ne sentez pas cette surveillance autour de vous, moi je m'en aperçois.

Il s'était précipité sur elle. Posément, elle avait esquivé ses coups puis, bondissant de côté elle ôta une de ses chaussures à talons bottiers et en frappa sans trop d'excès la tempe puis le crâne de Rode qui s'écroula en hurlant.

— Vous tenez tant que cela à ameuter vos soupçonneux voisins? fit-elle.

Il s'était tu ou plutôt s'était borné à grommeler des injures et des menaces, ce qui n'avait en vérité aucune importance.

Et aujourd'hui, la fièvre, les dents qui claquent, tout cela parce qu'il a dû se rendre dans la matinée à la convocation d'un juge d'instruction. Une convocation des plus courtoises. Mlle Lucette Akoun? Oui, il l'avait prise comme secrétaire voilà trois semaines environ. Et l'accident était effectivement arrivé alors que, sur les instructions du Dr Rode, elle portait à un laboratoire pour analyse deux sachets qu'un malade repenti, mais méfiant de soi-même, avait confiés la veille au docteur. Naturellement, le malade en question bénéficiait du secret professionnel. Quant à ce M. Van Genuchten surnommé Max, que l'on avait arrêté quelques jours auparavant, il était tout à fait impossible au docteur de dire, même après confrontation, s'il le connaissait ou non. M. Max avait l'adresse du Dr Rode sur un carnet : sans doute était-ce à titre de praticien. De toutes façons, lorsque Max entra dans le cabinet du juge et contempla le Dr Rode, il secoua la tête en disant qu'il ne se souvenait pas de cette gueule-là. Mais alors, cette adresse?

s'était enquis poliment le juge. Max avait cligné de l'œil. « Vous savez, à force de filer le train aux femmes, il arrive que... alors, le premier venu... Quoique ce zèbre-là — il n'a pas dû m'inspirer confiance. Il a l'air d'un type compliqué. Pas mon genre. » Excuses du juge, salutations — et cet après-midi, la fièvre. Il avait pourtant encore plusieurs pains d'opium, et bien qu'il prétendît que leur cachette était sûre, ce point préoccupait Lucette.

— Sans votre damné accident...

Oui, elle s'était sentie coupable, les premiers jours, mais par la suite elle avait compris qu'une partie de la filière avait été éventée avant la découverte des deux sachets.

— Vous avez bien dit au juge, fit-elle, que vous me dictiez un travail sur l'évolution du mal de Pott, docteur?

— Vous ne savez même pas la sténo, c'est ridicule.

— Je suis en train d'apprendre.

C'était exact. Cet après-midi par exemple elle était en train de travailler lorsqu'il avait décidé de s'installer en face d'elle pour l'ennuyer.

— Au premier abord, vous avez quelque attrait, parce que vous êtes jeune, assez fraîche encore. Mais en détaillant les choses, vous êtes laide. Je suis sûr que vous avez du sang noir.

— Vous voulez une gifle? dit-elle sans forcer le ton, avec indifférence. Les stades d'exaspération et de désir de cet homme n'étaient pas sans la distraire. Quand elle était arrivée à 14 heures, il avait attendu que la femme de ménage — elle s'appelait Laure ! — les laissât seuls puis, au lieu de commencer par raconter ce qui s'était passé le matin chez le juge, il avait pris une attitude en s'accoudant à un guéridon, un foulard cramoisi autour du cou, les pommettes déjà plaquées de rouge, mais sans ces craquelures et ces frissons qui l'avaient pris peu après ; et de sa voix rocailleuse assez étrange parce qu'elle prenait aisément toutes les nuances et que son registre était grand, il avait commencé, théâtral :

— Vous êtes ondoyante et saine. Votre visage est plein de méplats, et j'aime qu'il soit carré et pâle. Car vous êtes pâle, mademoiselle, ce qui est une originalité à la fin de l'été ; votre peau est certainement douce. Vous êtes cambrée, bien faite, avec cette tendance à la largeur des hanches... Mais vous avez surtout pour vous vos yeux vairons...

— Puis-je m'asseoir, docteur?

Et pendant un long moment elle l'avait senti rôder autour d'elle avec ses ridicules pantoufles à ponpons, alourdies de guirlandes dorées qui, dans son esprit, devaient faire extrême-orientales.

— Cet imbécile de Pons a eu tort de me forcer à accepter cette histoire de secrétariat et de sachets donnés par un malade ! Ça ne tient pas debout.

— La preuve que si. Le tout est que s'ils se résolvent à perquisitionner, ils ne trouvent rien chez vous.

— Vous avez trouvé cela toute seule?

Le livre sur le genou gauche, le carnet sur le droit, elle composait ses signes de sténographie en suçant de temps en temps la pointe rouge sang de son crayon à bille.

— J'ai accepté par faiblesse.

Les Pons à la vérité devaient le tenir d'une façon quelconque.

— Vous vous rappelez ce Djellali qui vous avait remis plusieurs paquets?

— Le portier de *l'Aphrodite?*

— *D'Aphrodite* si vous voulez bien. C'est cela. Ils l'ont coffré. J'ai lu ça dans *France-Soir* tout à l'heure. Il se mit à chanter, l'œil brûlant au-dessus des grosses poches violines :

Le prisonnier de la tour est pendu ce matin
Grand-mère,
Nous n'irons pas à la noce demain...

— Enfin 6 heures ! Je file, soupira-t-elle en entendant les coups d'une horloge.

Il grommelait n'importe quoi. Elle le coupa :

— Je n'ai pas de conseils à vous donner, docteur, mais je pense que M. Pons vous recommanderait de ne pas continuer à rabrouer Mme Laure.

— *Primo*, M. Pons et vous-même me cassez les pieds. *Secondo*, Laure ne sait rien de rien.

— Ce n'est pas mon avis.

Elle mettait dans un grand sac écossais sa *Sténo en trente leçons* et son carnet, allait se poudrer le bout du nez devant une glace.

— Vous en avez pris, vous, de l'assurance. Franchement : couchez-vous avec Pons?

Elle ouvrait une boîte de pastilles contre la toux qui traînait sur une console, en prenait quelques-unes.

— Gardez la boîte. J'en ai des tonnes.

— Non, expliqua-t-elle distraitement. Je les mangerais toutes d'un seul coup.

— Vous n'avez pas de volonté.

Elle eut exprès un sourire large, en le toisant.

— Je suis affreusement malade. Mais affreusement. Débarrassez-moi vite de votre présence, mademoiselle : que je dise bonjour à mes poissons rouges.

— Oui, vous avez raison d'attendre la nuit pour fumer. Seulement, le matin, il faut aérer davantage.

— Pour que je crève, avec ma grippe?

— Vous n'avez pas de grippe, docteur. Vous mourez de peur. Au revoir.

En sortant elle veilla à ne pas regarder autour d'elle et prit la queue à l'arrêt de l'autobus, comme une petite employée sans le sou. En quelques mois, elle avait amassé combien? 400 000 francs? Elle n'osait faire le compte. Elle avait déscellé une latte de plancher sous le lit de sa chambre et y rangeait à tâtons ses gains successivement en enroulant les billets de mouchoirs qu'elle avait achetés exprès.

★

Elle descendit place de la Bastille, voulant réfléchir, rôda quelque temps au long des carrefours à filles et des stands de tir

avant de se diriger vers les quais. Un manège d'autos-tampons venait d'être monté et Lucette reconnut le bec de lièvre et les taches de rousseur de l'aide qui, quelques mois avant, aux Buttes-Chaumont, était allé prendre un verre avec Jean Roux et elle, passé minuit, après qu'ils se furent amusés une bonne heure à se faire des bleus sur ces petits engins. Comme il promenait sur elle un regard hésitant, elle se perdit dans la foule, lassée d'avance à l'idée d'échanger deux phrases. Certains sous-entendus de Rode la tracassaient. Évidemment les Pons le tenaient sans aucun doute, d'abord par de nombreuses reconnaissances de dettes, ensuite grâce à un réseau de « sous-preuves » comme disait le docteur lui-même en raillant. Mais que cet homme était fragile ! Il suffirait que le juge d'instruction chargé de ce qui s'appelait pour le moment « l'affaire Max » (comment s'appelait-il déjà, ce juge? Narhof, c'était cela — un de ces noms que les journaux écorchent une fois sur deux) le convoque à deux ou trois reprises en faisant la grosse voix et le résultat serait beau. Il avait eu une curieuse réplique comme elle lui soulignait que, s'il était convaincu de la moindre complicité dans une histoire de drogues, il risquait bonnement l'interdiction à vie d'exercer, outre toutes les peines pénales.

— Voyez cette jeune science ! avait-il lancé de sa voix pleine d'aspérités. Vous vous imaginez peut-être que la justice est pareille à un bloc de marbre ! Et si demain, en échange de tel ou tel service, on me disait : très bien, on va passer l'éponge pour cette fois, à condition que vous alliez à Cayenne ou quelque part au bout de la terre?...

Elle prenait le tournant du boulevard Henri IV, recevait de plein fouet sur le genou un ballon, tançait la bande de gosses qui ricanaient et s'engageait sur le quai des Célestins en choisissant le trottoir côté Seine. Le vent dressait en désordre presque à la verticale ses longs cheveux aux ondulations amples. Elle décida de suivre enfin la mode, dès le lendemain matin. Elle avait toujours rêvé des grands coiffeurs. Elle irait chez Carita par exemple et se ferait tout faire — coupe de cheveux, shampoing, mise en plis, manucure — elle demanderait même un maquillage et une épilation. Elle avait peur d'elle-même, quand elle avait de semblables désirs, ayant entendu toute sa jeunesse ses parents répéter que rien n'est plus facile ni plus irrémédiable que de s'amollir. Mais elle se sentait forte, de plus en plus.

XII

« J'ai été fou d'elle pendant des années... »

Oui, c'était un monologue, une lente mise au point, et non un entretien. Du reste, elle se gardait de le questionner, sauf lorsqu'il y avait de trop longs silences. Il arrondissait minutieusement entre ses beaux doigts pâles une petite cigarette aplatie au discret parfum d'Orient. A peine si, de loin en loin, il portait sur elle son regard d'un bleu déteint où l'on aurait dit que c'était toujours le

même rêve vague qui flottait. C'était la première fois qu'il la conviait à prendre place à côté de lui dans ce salon guindé où l'on s'attendait à respirer on ne savait quelle odeur d'encens.

Elle lui avait d'abord parlé de la perquisition du matin, en phrases brèves. Ils avaient attendu 10 heures pour venir. Ils avaient fouillé partout, en un silence poli, inexorable, sans rien trouver, bien entendu.

— Mes parents vont lire ça dans la presse, ou il y aura de bons ivrognes trop contents de leur dire.

— Il n'y a que cela qui vous ennuie? Je veux dire, vous n'avez pas peur?

— On a peur devant les faits. Pas devant ce qui risque d'arriver. Sinon on ne vivrait plus.

— Dans notre situation, vous avez raison. Ils peuvent revenir ici dix fois, ils ne trouveront jamais rien. En outre, j'ai téléphoné à Narhof, le juge d'instruction qui...

— Je sais, monsieur.

— J'ai demandé, sur un ton d'exigence, que cette initiative policière ne s'accompagne d'aucune publicité. Narhof m'a approuvé, provisoirement. Il ne pouvait guère faire autrement, d'autant plus que, comme il me disait que j'étais convoqué demain matin à 11 heures, je l'ai prévenu que je viendrais avec mon avocat.

— Moi, je suis convoquée à 10 heures, dit-elle.

Ils échangèrent un sourire rapide.

Il y avait eu une pause, assez durable pour que Lucette pensât à partir, mais il l'avait retenue d'un geste ébauché à peine au moment où elle se levait, moulée dans son corsage de cotonnade légère à bandes verticales rouge vif sur fond blanc. En dessous, un pantalon bleu de nuit, collant, serré aux chevilles, sur des escarpins noirs. Un rien eut suffi pour que cela fît grue ; ce rien n'existait pas.

M. Pons avait montré du doigt les fermes bras dorés, minutieusement poncés aux coudes.

— Vous n'avez pas mis le nez hors de Paris. Comment avez-vous fait?

— Sur les planches de la plage, à la piscine Deligny, le soleil tape dur à l'heure du déjeuner.

— Vous avez le temps, avait-il murmuré. D'ailleurs il n'est même pas 6 heures.

Il cédait de plus en plus à l'habitude de changer brusquement de thème à chaque réplique, sans même tenir compte, la plupart du temps, des questions qu'on lui posait.

Elle s'était rassise, bien à l'aise, et il avait un peu penché le buste en avant comme pour examiner en détail cet œil vert et cet œil noir. Et il avait commencé, de sa voix lasse.

Au fond, il ne devait pas avoir tellement d'occasions de parler de lui. Du reste, de coutume, est-ce que cela l'intéressait?

« ... Je m'étais bien battu en juin 40. Cela me servira si ça tourne mal. Un gentil jeune homme correct aux idées toutes faites : voilà ce que j'étais. Réfractaire au service du travail obligatoire en Allemagne, bien entendu. Un maquis campagnard

en Haute-Saône, avec l'impression de vivre une grande aventure. Je songeais souvent à mes parents qui m'avaient poussé jusqu'au brevet élémentaire et je me disais qu'ils avaient eu bien tort puisque je ne pourrai sûrement jamais plus me plier à une existence quotidienne après... »

Il avait même tenu à lui verser du whisky. Lui buvait le sien pur et pour elle il était allé chercher dans le réfrigérateur de l'eau gazeuse. Elle n'avait pas osé suggérer qu'elle préfèrerait n'importe quoi d'autre, un apéritif ou un jus de fruit, et elle réprimait un sourire en pensant que c'était peut-être l'ultime moment de leurs relations où elle serait timide.

— Mon Dieu, je n'y ai pas songé : vous voulez une cigarette?

— Non, merci, monsieur.

— N'ajoutez donc pas monsieur à toutes les phrases.

— L'habitude...

— Vous les trouvez trop fortes?

— Un tabac pareil? C'est... comment dire? incolore. Vous vous êtes engagé, à la libération?

— Naturellement. Front d'Alsace. On en a bavé du côté de Colmar. C'est injuste : je n'ai même pas eu une citation. Heureusement que j'ai mes trois de 39-40.

— Après, il a fallu vivre : c'est cela?

— Si vous voulez. Je me suis aperçu tout à coup que j'avais besoin de Paris. Ou j'ai cru que j'en avais besoin, ce qui revient au même. Au fond il s'agissait déjà de gagner de l'argent facilement — et je n'étais pas sans remarquer que j'avais, à l'occasion, quelque adresse à ce propos. Je me rappelle le premier soir où j'ai rencontré ma femme. Elle avait l'air balourd des bourgeoises qui s'essaient à la désinvolture. Jusqu'alors elle n'avait jamais mis les pieds dans un tripot clandestin. C'était rue Marbeuf, tout près des Champs-Élysées, au sixième étage. Il avait comme couverture une association folklorique. De temps en temps, ils organisaient des galas. Les profits étaient suffisants pour qu'on fît bien les choses. Moi, de toutes façons, j'étais paré : je tenais le bar. Est-ce que je savais ce qui se passait de l'autre côté du mur; Je me disais d'ailleurs qu'il y avait une espèce de tolérance. J'avais trouvé ça grâce à un copain de guerre. Un fils à papa qui avait voulu tâter du baroud, en 44. C'était intéressant : comprenez-vous, je doublais les prix. Et comme tous les joueurs boivent ou fument, même si ce n'est que de l'eau minérale... Le 16 décembre 1945, à minuit tapant, Marthe est entrée avec son chignon en conserve, sa peau blanche et ses fossettes. J'ai pensé : un beau morceau de blonde. Elle était là avec des copains de son père qui avaient décidé de l'épater. Au bout d'une demi-heure elle a quitté la table de baccara et elle est venue se jucher sur un de mes tabourets verts en bâillant. Je lui ai dit : « Vous avez perdu? » Elle s'est mise à rire. Elle a répondu : « C'est-à-dire... j'ai perdu les jetons que mes amis m'ont donnés. Mais j'ai peur pour eux qu'ils ne s'en tirent pas à bon compte parce que l'un et l'autre regardent si fixement le sabot qu'ils ne se sont même pas aperçus que je m'en allais... »

« Nos yeux se sont croisés. Elle n'avait plus l'air du tout de se sentir mal à l'aise. Elle était ironique et calme. Tiens, ai-je songé, il n'y a pas qu'au jeu que ses amis sont en train de perdre. Et comme la séance se prolongea jusqu'à 3 heures du matin, on a eu le temps de bavarder. Ses compagnons ont laissé cette nuit-là au moins cent billets — c'était beaucoup à l'époque. Ils donnaient l'impression d'en être ennuyés. L'un d'eux lui avait proposé de la raccompagner, quitte à revenir bien vite. Elle avait dit : « Non, je m'amuse... Je regarde passer les gens, quelquefois je fais un tour dans la salle, je vous assure... »

« Comprenez-vous, nous bavardions.

« J'ai attendu au moins huit jours avant de lui téléphoner. Non que l'envie me manquât de la revoir, mais je m'étais renseigné auprès des physionomistes et ils m'avaient dit qu'elle appartenait à un milieu de solides fonctionnaires, des gens qui finissent directeurs dans les ministères, quelque chose de gros. La tradition, peut-être un peu de bien, une propriété de campagne, vous voyez... Elle faisait sain, dans sa fraîcheur, comme beaucoup de blondes. Un beau teint, un sourire en avant : et pourtant le docteur de la famille la surveillait déjà parce qu'elle avait eu un voile au poumon gauche en 43. Et ce docteur, c'était Rode. »

Elle ne se serait pas permis de le questionner, mais elle dut avoir un de ces gestes presque indiscernables qui veulent tout dire.

« Oui, fit-il avec un signe de tête. Elle était sa maîtresse, probablement depuis pas mal de temps. Un homme a toujours l'air fat en affirmant ce que je vais vous dire, mais je crois que je lui ai plu assez vite et assez fortement. Elle n'aurait certes pas songé à m'épouser si elle n'avait été enceinte. Je l'avais fait exprès. Au début, ses parents ont vu rouge. Et savez-vous ce qui les a radoucis? Mon relevé de compte en banque. C'est comme cela. Elle m'a conseillé de le faire établir de façon bien officielle et de le présenter à ses parents au cours d'un rendez-vous à parfum solennel. Je leur ai tendu le relevé sans ouvrir la bouche, en un geste ridicule de mauvais théâtre. Si vous aviez vu leur tête ! Ainsi, ce goût de l'argent que vous n'avez pas été sans remarquer, ma chère, chez ma femme, n'est-il pas isolé dans sa famille.

« Elle a voulu un deuxième enfant. Elle a voulu une maison confortable. Elle a voulu posséder ses murs, une belle auto qu'on peut changer tous les deux ans. Elle a voulu le dernier confort, une villa à Porquerolles, les grands couturiers, le plus grand chirurgien quand sa mère a été malade. Elle partait du principe que lorsqu'à la trentaine on avait autant d'argent que moi et qu'on l'avait gagné comme je l'avais fait, on se devait de continuer. On aurait été ridicule de jouer au petit bourgeois scrupuleux. Il y a eu aussi l'influence de Rode. J'ai quitté mon bar parce que ça l'ennuyait ; j'ai du reste eu raison puisque la boîte a été tout à coup fermée avec pertes et fracas. J'ai acheté les fonds de commerce que vous savez, j'ai commencé à faire des prêts, et pour la came, Rode m'a vite affranchi. Voilà. »

La sonnette de la porte d'entrée retentit, voilée. Elle alla ouvrir

à un petit homme tout rond, avec une face luisante et un nez gras.

M. Pons fit les présentations :

— Maître Fartalou, mon avocat.

— J'ai entendu parler de vous, mademoiselle, fit l'homme avec un abondant sourire qui révélait une denture aurifiée.

Il s'assit, se versa de lui-même, en vieil ami, une rasade de scotch et sans préambule :

— Ça va mal. Nom de Zeus de bonsoir, ça sent mauvais.

— Vous êtes gai, constata M. Pons.

La physionomie tragique de l'avocat s'illumina derechef.

— Si on ne peut même plus faire peur au client pour qu'il augmente vos honoraires ! Tout de même il va falloir qu'on cause serré, tout à l'heure.

— Je pense qu'au point où nous en sommes avec Mlle Akoun, nous pouvons librement nous entretenir devant elle, en ce qui concerne l'affaire Narhof.

— Eh bien, ce Rode m'inquiète. Je viens de lui passer un coup de fil. Il est convoqué de nouveau après-demain. Et vous savez ce qu'il m'a dit? Il a envoyé, ce fada, un pneu à Narhof pour lui expliquer qu'il était obligé de quitter Paris. En fin d'après-midi il a eu la réponse : « Nous ne vous le conseillons pas. » Alors il est dans tous ses états. Ça m'embête, ça m'embête...

— Comment l'avez-vous trouvé, ce matin? dit M. Pons tourné vers Lucette.

La main dressée, elle pianota dans le vide, de ses doigts bruns. (Une phrase constante de sa mère : « As-tu fini de parler avec tes doigts ! Si tu savais comme ça fait juif ! » elle s'arrêta court, en se la rappelant.)

— Pas plus déprimé que d'habitude. Quand je l'ai quitté, à midi, il m'a expliqué qu'il avait des clients à voir dans l'après-midi et que, par conséquent, ce n'était pas la peine d'alourdir son appartement de ma présence, selon ses termes.

— Il comptait fumer tranquillement, quoi ! dit Me Fartalou.

— Je ne crois pas. Il ne fume pour ainsi dire jamais dans la journée. Il a tout de même une clientèle, pour raréfiée qu'elle soit.

L'avocat secoua la tête, se tourna vers M. Pons et, croyant n'être pas aperçu de Lucette, indiqua dans une mimique de tout son visage qu'il désirait ajouter quelque chose, et qu'il n'osait.

— Si vous me le permettez, monsieur, je vais vous laisser, dit-elle.

— Je pensais, Fartalou, vous avoir dit que j'avais pleine confiance en ma secrétaire.

— Soit. Vous me payez, j'obéis, rétorqua Me Fartalou en achevant d'un trait son verre. Quelles sont les armes dont dispose Rode pour se tirer d'affaire sur votre dos?

— Notre association dure depuis assez longtemps pour que nous ayons chacun nos atouts...

— Oui. Mais lui va utiliser demain les siens.

— C'est également mon avis, fit Lucette d'une voix mesurée.

Ils la considérèrent, surpris l'un et l'autre. Ce soudain plan d'égalité...

M. Pons se leva et commença de rôder à travers le salon, répandant ses effluves de vieille lavande.

— Des lettres, d'abord, dit-il. Aucun terme définitif, mais des rappels de dettes, des consignes, des prénoms — et parmi ceux-ci figurent évidemment tous les messieurs qu'on vient de coffrer ces temps-ci.

— S'il n'y avait que ça, mon inquiétude serait limitée, Pons.

Au bout de la pièce il y avait une porte-fenêtre tendue d'un rideau de reps cramoisi, qui donnait sur le jardin. M. Pons souleva un pan du rideau, y enveloppa sa main droite et, après une toux claire :

— Rode s'est occupé de la Niçoise. Avant cet incident...

Lucette se rappela les accusations d'Irma, la dernière bonne des Pons, renvoyée voici peu :

— Moi je trouve que pour une traînée elle a été gentille. Un avortement, oui ou non, est-ce que ça vaut la prison?

— J'ai eu un ennui... continuait M. Pons en faisant aller, d'un glissement continuel, la lourde étoffe cramoisie sur sa main. J'étais encore barman rue Marbeuf, à ce moment-là. J'avais une chambre de bonne au septième, sous les combles. La concierge était malade. La veille de mon départ, sa fille est venue m'apporter mon linge... Une sale histoire. Rode s'est occupé de tout. Il a empêché que la mère ne porte plainte, il a soigné la gosse. La mère a exigé au cas où il y aurait des complications que je reconnaisse mes torts, et il y a eu tout un échange de lettres. Plus tard, quand j'ai voulu me débarrasser de ce fardeau, je suis allé revoir mon ancienne concierge. Elle m'a dit que Rode avait tout gardé.

— Ce plus tard, c'était quand?

— La semaine dernière.

— Et vous êtes allé voir Rode.

— Oui. Avant-hier. Il n'a rien voulu savoir.

— Ou plutôt il a essayé de vous imposer des conditions que vous n'avez pas acceptées.

— Exactement. Cela me mettrait sur la paille.

— Ça n'a rien à voir avec les affaires dont s'occupe Narhof, dit Lucette.

— Si. En ce sens que si je donne à Rode ce qu'il veut, il ne me met pas en cause, ou du moins il ne me charge pas. Sinon, il accepte le marché de ces messieurs et vend ses renseignements pour être autorisé à continuer sa profession dans quelque exil volontaire. Il m'a téléphoné tout à l'heure. Je lui avais dit que je passerais chez lui dans la soirée. Il a compris. Il m'a dit qu'il avait pris ses dispositions et que je ne le surprendrais pas. Il aurait des amis ce soir, a-t-il ajouté.

— Et nous n'avons que jusqu'à demain, conclut Fartalou. Écoutez, Pons, ne faites pas de bêtise, n'y allez pas. Les bêtes traquées, cela se défend, surtout quand ça joue le tout pour le tout. De plus, vous lui avez enlevé...

— Vous pouvez le dire : je lui ai enlevé ma femme.

— Oui. Et il vous hait.

L'avocat souleva le couvercle d'argent, prit un morceau de sucre qu'il se mit à mâcher avec bruit et, après un coup d'œil à sa montre :

— A demain, 11 heures précises, rue Boissy-d'Anglas. N'entrez surtout pas dans le bureau de Narhof avant que je ne sois là.

Lucette alluma une cigarette au tabac noir.

— Tiens! dit M. Pons d'un ton de surprise, en la regardant faire.

Elle ne répondit pas. Son doigt se promenait sur l'étrange petite fossette profonde qu'elle avait à la joue droite.

— Toute une nuit devant nous, c'est suffisant, je crois, monsieur. Je vous demanderai de ne pas bouger. Je crois que je puis vous aider.

— Et moi je crois que c'est la fin.

Elle souleva les épaules.

— Voilà une insolence que vous ne vous seriez pas permise avant ce soir, dit-il.

Elle rougit légèrement mais il avait son vague sourire et cela la rassura.

— Dans son cabinet de consultation, j'ai remarqué, derrière son placard mobile de pharmacie, un grand meuble d'acier aux allures de coffre. Ne croyez-vous pas que c'est là qu'il garde pas mal de choses?

— S'agissant de l'affaire de la rue Marbeuf, oui. Quant à ses provisions de drogue, il les cache assez bêtement, dans un faux plancher, sous sa garde-robe. Qui sait si on ne va pas perquisitionner chez lui dès demain matin?

— Il a fait jouer beaucoup d'influences. Un conseiller municipal... Après son audition de demain, probablement va-t-il recevoir de minutieuses visites. Mais, là encore, nous avons toute la nuit. Bonsoir, monsieur.

Elle écrasa la cigarette et sentit l'haleine de M. Pons sur sa nuque. Elle tressaillit, fit un bond de côté.

— Non, ce n'est pas à cela que je pensais. Pas ce soir.

Elle battit des paupières, répéta :

— Naturellement, pas ce soir.

— Qu'allez-vous faire? dit-il.

Elle sourit. Ouvrant son sac de crocodile noir qui faisait tout neuf encore, elle en tira un foulard de chez Hermès qu'elle s'était acheté l'avant-veille. Sur la soie blanche, c'était un défilé de voitures de toutes les époques, en une gaieté multicolore. Elle le jeta sur ses cheveux, le noua autour du cou et comme elle arrivait difficilement à dissimuler ses flots de boucles noires, elle fit, avec un rire heureux :

— Demain, je me coupe tout ça.

— Je suis certain que vous serez très belle.

— Je pense que ça m'ira.

En guise d'au revoir elle le frappa doucement à l'épaule et il n'eut pas le temps de réagir à ce congé inattendu qu'elle avait déjà disparu, dansante, roulant un peu les hanches — pas trop.

XIII

Elle était bien placée, très bien même, au quatrième rang, juste derrière les premières places de ring, et elle ne put se retenir de songer que cela prouvait qu'Abdelkader Bouchaïeb, quand il avait la vedette, ne faisait pas encore recette. Il est vrai que le deuxième combat préliminaire commençait seulement : des mi-lourds ; un dur à cuire sur le toboggan, qu'elle avait déjà vu et qui, d'après les journaux, avait connu son moment de gloire, réussissant même deux ou trois fois à être tête d'affiche au Palais des Sports ; l'autre, plus trapu, le teint rose et le cheveu bouclé, était un jeune qui sortait du service militaire, qui en voulait et qui tapait dur, et qui était toujours sur l'autre, à le bombarder de courts crochets maladroits, tombant n'importe où, mais qui sapaient le vétéran. Non, cela ne pouvait durer très longtemps. Huit rounds, disait le programme : s'ils allaient jusqu'au quatrième... et après, Bouchaïeb.

Jusqu'à la conversation de tout à l'heure entre M. Pons et ce Fartalou au rire sonore, l'idée ne lui était même pas venue de profiter des deux billets que le Marocain avait fait déposer la veille au soir chez les Akoun en même temps qu'un gigantesque bouquet de roses noires.

— Tu te rends compte, ma pauvre. Des fleurs, maintenant ! avait constaté avec accablement Mme Akoun.

Fait révélateur : aucune scène n'avait suivi, ni de sa part, ni de celle du père Akoun. A la vérité, depuis son éloignement volontaire du ring au printemps dernier, la roue avait tourné pour l'ancien berger du Haut Atlas. Il s'était décidé à quitter son mètre carré de la rue Saint-Denis pour une petite auberge de la vallée de Chevreuse où son manager lui avait trouvé une place de plongeur qui lui permettait, étant donné la clientèle, de se coucher tôt, de passer la matinée à faire du footing, de s'élargir les poumons. Ce n'est pas qu'il eut jamais manqué de volonté, mais dans sa hâte fiévreuse de meubler la maison de pisé des siens et d'augmenter les têtes du troupeau, il avait constamment poussé son manager à accepter tous les combats qui s'offraient et surtout pendant la dernière saison. N'importe quel adversaire... et certains étaient trop forts encore pour les vingt ans grêles de Bouchaïeb. Après qu'il eut subi deux ou trois punitions retentissantes, la majorité des chroniqueurs le considéraient comme un espoir mort-né, un *has been* pour employer la terrible expression américaine, qui donne une allure de fantôme aux boxeurs diminués qui s'accrochent, se cramponnent aux contrats jusqu'à ce qu'ils deviennent d'ineffables débris.

Un été possible, un bain d'air pur et une chambre pour lui seul avaient été la chance de Bouchaïeb. S'il ne s'était pas laissé persuader, sans doute n'aurait-il jamais pu remonter la pente. Mais lorsque son manager, Trapel, le vit réapparaître au début de septembre dans la salle d'entraînement du faubourg Montmartre, il comprit, au premier coup de poing que le poids coq décocha

devant une glace, que l'homme était remis à neuf et que la série de défaites subies plusieurs mois auparavant l'avait miraculeusement laissé intact. Il s'agit dans ces cas-là de saisir l'occasion, de profiter de ce mystère presque divin qui s'appelle la forme, de cet état de grâce inexplicable et fragile qui meurt comme il est né, soudainement, au milieu d'un combat parfois. Trapel signa à des conditions ridicules trois rencontres, une en province et les deux autres au Central. Trois fois Bouchaïeb fut vainqueur par K. O. Au début d'octobre, le manager de Bouchaïeb réussit à persuader un organisateur lillois qui voulait relancer un ancien champion de France plus ou moins abîmé, de lui donner comme victime expiatoire le petit Marocain aux records constellés de défaites. Ce fut une nouvelle victoire éclair de Bouchaïeb.

Et ce soir venait la récompense, le grand pas : le match vedette à la Salle Wagram.

Lucette tressaillit, leva le nez du programme qu'on venait de lui vendre. Lourdement, l'ancienne tête d'affiche du Palais des Sports s'écroulait sur les genoux, se laissait compter jusqu'à dix. Berretrot, le speaker cambré au crâne luisant, levait la main du vainqueur. Un entracte de dix minutes commençait.

— Monsieur !

Trapel remonta les marches qui menaient au sous-sol où les soigneurs devaient être en train de bander les poings de son poulain.

— Mon nom ne vous dira rien : je suis Lucette Akoun, une amie d'Abdelkader.

— Si, Ab a tout le temps votre nom à la bouche. C'en est fatigant.

— Ce n'est qu'un ami...

Il se mit à rire en secouant son petit ventre rond avec un moulinet de grossière indifférence.

— C'est pour? fit-il, le ton officiel.

— Auriez-vous la gentillesse de dire à Abdelkader qu'il faut absolument que je le voie après le match...

Trapel tira d'une poche de son pantalon un cigare qui avait déjà servi, replaça ses chicots jaunes à l'endroit exact où, à force de mâchonner, ils avaient créé un cercle noir environné de mouillure, fit fonctionner avec lenteur son briquet à gaz et, clignant de l'œil à cause de la fumée âcre qu'il créait en abondance avec délice, répondit :

— Ça, ma petite, si c'est lui qui gagne, pas question de vous dire bonsoir. Sauf en passant, comme ça, une tape sur l'épaule. Parce que je vais vous dire : le vainqueur de ce soir a un contrat tout préparé pour Berlin. Un combat dans huit jours et avant entraînement du gars qui sera la vedette de la réunion, là-bas, leur champion poids plume. Aussi, c'est l'avion à 5 heures du matin. Tout est prêt, visa et ce qui s'ensuit. Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir. Vous pensiez peut-être... à la gaudriole?

Elle garda le silence, mais un tel éclat passa sur son visage qu'il battit des paupières et grommela une excuse. Puis, cessant de promener l'épais mégot d'un coin à l'autre de ses lèvres, il le

prit entre le pouce et l'index et, grave tout à coup, presque triste, il ajouta :

— Je vais vous dire, plaisanterie à part : pour Ab c'est quitte ou double ce soir. Tenez, même s'il gagne et qu'il ait le malheur de se faire trop abîmer, adieu le contrat de Berlin. Et le joli magot que ça implique. Parce que, son adversaire de là-bas, ce serait tout bonnement le champion poids coq d'Allemagne et que ce gars-là, c'est le challenger des champions d'Europe. Et qu'à mon avis, tout challenger qu'il est c'est un toquard. Supposez maintenant que notre petit gars perde : le voilà de nouveau enfoncé dans le trou. C'est ça la boxe. Allez, je vais lui répéter la leçon. Tel que je le connais, il doit être en train de vomir. Ça lui arrive toujours, tellement il a le trac. Ça vous surprend? Il vous a sans doute raconté qu'il passait les dernières minutes d'attente à pousser la romance? C'est un brave petit bout d'homme qui a les foies plus que beaucoup d'autres mais qui a du cœur à revendre. Adieu !

Elle regagna son siège à bascule. Déjà les soigneurs en chandail et pantalon blancs s'installaient en bas des deux coins du ring avec leur cuvette pleine où trempait l'éponge et leur serviette jetée sur une épaule. Au milieu du programme, Bouchaïeb et son adversaire étaient photographiés en garde, en gros plan. Chacun avait droit à un côté de la double page. L'autre s'appelait Clarec. Une tignasse blond pâle, un front minuscule, bombé de surcroît, et là-dessous, très enfoncés, deux petits yeux fendus qui devaient luire. Pas de menton, et un nez qui gardait encore sa forme. Vingt-trois ans. Quinze combats, quinze victoires. Elle ouvrit les journaux du soir à la page sportive et y lut que ce Clarec était un des poulains préférés de Gilbert Benaïm, le grand organisateur des combats de boxe professionnels de Paris, le caïd, régulier et dur, l'ancien boxaillon amateur d'Afrique du Nord qui était monté voilà quelques lustres à Paris, les mains vides, avec un seul complet et encore, et qui trônait maintenant dans ses millions et sa force. Naturellement, Benaïm serait prêt à s'intéresser à Bouchaïeb si celui-ci passait le cap de ce soir, mais c'était sur Clarec qu'il misait jusqu'ici, et pour qui connaissait le flair de l'organisateur algérien, il y avait là matière à réflexion.

« Pourvu que Bouchaïeb se fasse battre ! Pourvu qu'il se fasse battre ! » S'apercevait-elle qu'elle murmurait cette prière? Elle avait la certitude que, dans les quelques minutes qui allaient suivre, se jouerait le destin de M. Pons. Car Bouchaïeb accepterait, elle en était sûre. Il était courageux, il n'était pas sot, — et il l'aimait. Elle lui indiquerait minutieusement le moindre détail de l'appartement du Dr Rode. Lorsqu'il s'était trouvé sans un sou, les années passées, au cours des longs temps morts auxquels il ne pouvait rien, le petit berger avait connu la panique à côté de ses parents — et du jour au lendemain, à quelques reprises, on l'avait vu surgir derechef le portefeuille bien rempli, le regard inquiet… Oui, il saurait aisément forcer la porte d'entrée. Du reste elle était prête à l'accompagner jusqu'au palier. A cause de la concierge, ou des autres locataires, sait-on jamais ; ils la con-

naissaient de vue, tandis que s'ils voyaient le boxeur arriver seul avec sa face tuméfiée...

Que Rode portât plainte le lendemain, qu'il y eut pour elle tous les scandales, elle l'admettait. « Pourvu qu'il perde ! Pourvu... »

Le crâne caché par une serviette qu'il avait nouée sous le menton, serré dans sa robe de chambre noire, au dos de laquelle, en majuscules rouges, éclatait son nom, Bouchaïeb traversait en sautillant les travées lorsqu'il l'aperçut. Il s'arrêta court, eut un bon sourire enfantin, cligna de l'œil et d'un bond souple se glissa entre les cordes et s'assit sur son tabouret de coin, étendant les jambes, puis les ramenant sous lui, faisant d'éperdus moulinets avec ses mains bandées dans les bandes velpeau. Clarec surgissait de l'angle opposé, restait debout à s'agiter dans tous les sens, pendant que la foule qui, subitement avait empli la salle enfumée, révélait par ses clameurs rivales qu'elle était divisée en deux camps. Aux populaires, il n'y avait guère que des Nord-Africains, et les Bretons, en masse compacte dans les travées du terre-plein les plus éloignées, acclamaient un des leurs qui se mettait à jouer du biniou.

On commençait à lacer les gants des adversaires lorsque Trapel, une petite valise à la main et suçotant son bout de cigare éteint traversa à son tour la salle.

Un garçon placide à la carrure redoutable était assis près d'elle. Il lança à Trapel :

— T'as pas honte d'être en retard?

Il faisait bouger en parlant le bout aplati de son nez dont les bosses s'étiraient vers la droite. Trapel s'arrêta, fila un crachat jaune qui s'écrasa au pied d'un fauteuil du deuxième rang.

— J'avais oublié les sels. Et puis au lieu de jouer à un qui aurait de la cervelle, va te présenter à ces messieurs dames. Tu vois pas que Berretrot te fait signe?

Le garçon se leva, silencieux et lent. Trapel marmonna en clignant de l'œil à l'adresse de Lucette :

— Ces boxaillons qui se croient parce qu'ils ont du plomb dans les poings !

— Trapel ! chuchota Lucette.

Il l'observa, surpris. Elle lui fit signe rageusement de l'index.

— Ah ! ah ! c'est du secret à ce que je vois !

Il se pencha malgré tout en se courbant au-dessus du siège que venait de quitter le boxeur. Pendant ce temps, sous les vivats, les grands noms de la boxe présents dans la salle passaient un à un entre les cordes. En réponse aux tempêtes joyeuses qu'ils déchaînaient, ils saluaient à la romaine ou en levant les deux bras avec cette même façon de faire un tour complet sans bouger d'un centimètre, en pivotant sur la pointe du pied droit.

— Qu'est-ce que c'est, la belle? grasseyait Trapel.

— Si Bouchaïeb perd ce soir, il y a 100 000 francs pour vous.

— Tu veux me faire rigoler, la gosse? Si c'est ça, faudrait que tu trouves mieux.

— Deux cents.

Il replanta son large mégot brun au milieu de ses lèvres vio-

lacées, resta un moment à mâchonner le tabac spongieux dont on n'apercevait plus guère que le bout noir et, en un murmure précédé d'une toux grasse :

— Dis donc, on dirait que c'est du sérieux? Vous voulez pas qu'il continue à boxer? C'est ça? Vous en pincez drôlement pour lui ! Mais, ma pauvre petite, ce genre de gars-là, je les connais : même s'il se fait étendre dix fois de suite il continuera à tirer jusqu'à ce qu'un médecin de la Fédération l'interdise — ou jusqu'à ce qu'il claque au vestiaire.

Berretrot, la bouche collée au petit micro rond, présentait chaque étoile d'une voix splendide d'indifférence et n'avait le temps que d'en jeter la première syllabe, la foule hurlant le reste en un bruit de marée. Après avoir été présentés, les boxeurs allaient d'un adversaire à l'autre pour lui dire bonjour.

— Deux cent cinquante. Si vous êtes d'accord je vais les chercher tout de suite et vous les avez à la fin du combat.

De son escabeau, Bouchaïeb cherchait d'un œil inquiet son manager et lorsqu'il finit par le découvrir qui se courbait vers Lucette, il agita vers eux son poing ganté, d'un air ravi. Lucette lui fit un grand sourire.

— Ce que les femmes peuvent être garces quand elles sont amoureuses. Et ma parole, ça doit être vrai que vous l'avez, ce fric-là. Deux cent cinquante sacs ! Je ne les gagnerai pas demain à la loterie. Mais non. Trapel n'est pas encore tombé si bas.

Il se redressa. Il était gras, livide, et soufflait au moindre effort. Il se retourna à demi après un pas et fit :

— Et si vous vous gouriez, la belle? Si Bouchaïeb avait la classe? Il les donnait avec un plumeau jusqu'en septembre : mais maintenant, en fait de caresses c'est de la mitraille qu'il a dans les poings. Vous avez 5 000 sur vous?

Elle les lui tendit.

— Je les mets sur Ab pour vous.

Elle refermait son sac, dégantait une main, se mordait un doigt, fort. Et en dépit de la fièvre qui croissait en elle, toutes ces gloires provisoires qui défilaient entre les grosses cordes tendues de velours, les Robert Cohen, Ray Famechon, Charles Humez, elle les dévorait des yeux, pleine d'une admiration naïve qui datait de toujours. Le garçon au nez en plusieurs virgules se prenait le pied dans le fil noir du micro de Berretrot, manquait s'affaler et revenait sous les quolibets reprendre sa place à côté d'elle. Berretrot présentait successivement les deux adversaires, que l'arbitre maintenant appelait au milieu du ring. Elle allumait une cigarette. Le gong jetait son tintement voilé.

Preste, ramassé sur lui-même puis se détendant comme un chat tandis que son gauche lancé à 100 kilomètres à l'heure pilonnait les côtes de Clarec, Bouchaïeb entamait sa danse, la paupière presque entièrement baissée sur l'œil droit, en une manie qu'on lui reprochait souvent et dont il cherchait vainement à se défaire. Chétif d'aspect dans la vie, il révélait entre les cordes une musculature voyante, un peu nouée, qui bosselait tout son buste marron. Clarec, beaucoup plus grand, filiforme avec d'intermi-

nables bras grêles, faisait des pas de côté, se protégeait tant bien que mal en adoptant une garde hermétique ; mais il ne réussissait pas encore à trouver sa distance — celle qui lui permettrait le mieux d'utiliser son allonge nettement supérieure et de percer la cuirasse des bras agiles qui se détendaient à chaque instant en une mitraillade hargneuse. Le regard bleu faïence de ses yeux à fleur de tête se rivait d'un air d'étonnement rêveur au Marocain qui se ruait sur lui comme une panthère, par bonds imprévus, en soulevant avec une lenteur rythmée sa poitrine largement en avant au-dessus de l'estomac creusé.

SERGE GROUSSARD.

(A suivre.)

ACTUALITÉS

par

Chistian CAPRIER — Roger GRENIER

Jean-Luc TERREX

★

L'Agenda de *La Table Ronde*

★

" Journal d'un écrivain "

par

Émmanuel BERL

★

" Vérités littéraires "

par

André THÉRIVE

Arène de la soif :

Le théâtre de Montherlant

J'ai relu le *Théâtre* de Montherlant et les « Notes » qui l'accompagnent (dans la récente édition de « La Pléïade »). Je me suis efforcé d'en prendre une vue d'ensemble, d'en saisir les courants à travers les détours de cette alternance chère à l'auteur. Je me demande si les situations dramatiques, dans ce théâtre, ne sont pas celles-là mêmes, internes, du syncrétisme de cette alternance, les situations où nous jette la vie parce qu'elle est comme obligée, par une sorte de nécessité, de précisément concilier ou tâcher de concilier ce que notre raison ou nos sentiments nous présentent comme irréductible. La vie malgré nous, comme en dehors de nous, procède à ce syncrétisme que nous ne comprenons pas, et le drame naît de notre incapacité ou de notre refus de comprendre. Si nous comprenions, il n'y aurait peut-être pas de drame. Voyez *la Reine morte*, où le roi Ferrante incarne au maximum ce « tissu de contradictions » que nous sommes. S'il comprenait exactement pourquoi il tue Inès de Castro, à l'heure d'en donner l'ordre, le donnerait-il encore?

Alternance! Ambiguïté! C'étaient déjà les thèmes majeurs de *Service inutile*, où un philosophe qui n'aurait pas la superstition du langage philosophique décèlerait, bien avant le succès dans le siècle des existentialismes, une stricte morale de l'existence, une obéissance composée avec les lois de la vie, de manière à les respecter tout en gardant à l'homme son autonomie. Des morceaux tels que *Chevalerie du Néant*, *Pour le Chant profond*, exaltent l'attitude et le comportement de ceux qui peuvent regarder sans frémir la face de l'ambiguïté, qui savent se tenir sans vertige au centre d'eux-mêmes, d'où ils voient qu'il n'y a rien, que du néant, autour d'eux, et qui cependant continuent de vivre, de tendre vers cette hauteur intérieure « qui tient lieu de tout ». Ainsi le stoïcisme même est dépassé. Cette profonde soumission au réel et en même temps cet ardent besoin de le surmonter, nous replacent dans le climat de vie des philosophes présocratiques, tels que les concevait Nietzsche, avant Heidegger. Et c'étaient bien eux, en effet, Héraclite en particulier, qui gardaient le sens authentique de l'Être et du Multiple, et avaient ouvert en Occident la porte secrète menant aux sources de la vie cachées dans la pensée, porte qui si souvent fut refermée, depuis, d'un air entendu, par l'outrecuidance de ceux qui confondirent et confondent encore les idées et les mots.

Revenons au théâtre ! J'ai parlé d'un besoin ardent. C'est que les héros de Montherlant, au cœur de l'ambiguïté, sont maintenus vivants par leur soif. Ils ont soif. Sans cesse ! Et leur soif est vivante en eux. Elle est même, cette soif, le principal élément de leurs personnes, l'essentiel. On pourrait avancer, à la limite, que les personnages de Montherlant sont vivants dans la mesure où ils ont soif, et qu'ils portent en eux la qualité et l'intensité de cette soif, sans laquelle ils ne seraient pas. Une alternance mortelle et cette soif d'aller jusqu'au bout de soi-même, malgré tous les obstacles, ce sont là les deux adversaires du combat dramatique, la bête et l'homme ou l'âme humaine, dans l'arène. Mais la bête avec toute sa noblesse sauvage et sa puissance de fauve (le taureau, : la représentation peut-être la plus ancienne et la plus universelle du principe vital », écrit Montherlant dans la présentation de *Pasiphaé*), et l'homme vraiment tiré vers le sommet de son âme, à « l'heure de la vérité » (quelle qu'elle soit) ! Sans quoi le combat serait manqué.

★

C'est la soif qui décide.

L'exemple le plus frappant de cette décision fatale, au sens ancien et tragique du terme, se trouve dans *le Maître de Santiago*. Quand on connaît la pièce, on s'aperçoit, à la relire, que tout était préparé dès la première scène du premier acte, depuis le moment où l'on voit Mariana boire l'eau de la source de San Lucar :

« Comme elle est fraîche ! Emportante. Et comme je comprends que mon père ne veuille pas d'autre boisson que celle-là pour ses chevaliers...

« Je ne la bois pas : je la mange ! Oh ! Madame, elle est glacée, et elle me brûle. On dirait que je mange du feu...

« Encore ! Encore ! Oh ! il y a là quelque chose que j'adore. »

Et Tia Campanita de citer le proverbe arabe :

« Le lion et le rossignol sont toujours altérés. »

Je songe au début de la phrase évangélique : « Celui qui boira de cette eau... » et je comprends que la décision finale de Mariana, la façon dont elle tranche le débat que la vie lui propose, et sa fidélité non point tant à son père, mais à l'honnêteté de son père, sont incluses dans cette soif d'une eau pure et glacée. Celle qui a bu de cette eau, et avec cette soif, ne pourra jamais, même pour vivre une vie de femme avec l'homme dont elle rêve, accepter que l'on joue une comédie à son père et qu'on l'invite à partir pour les Indes, où son honnêteté n'a pas de place. Et l'ambiguïté du dénouement est là : ce n'est pas l'amour humain que Mariana rejette, en définitive, ce sont les moyens qu'il faudrait employer. C'est la compromission. Toute la pièce s'en prend, avant *Port-Royal* et par la bouche d'Alvaro, à ceux que Montherlant appelle dans ses *Notes* : « Les Chrétiens de la compromission », ceux qui, pourrait-on dire en pensant à la soif de Mariana et en inversant une formule banale, mettent du vin dans leur eau. Dans l'eau de leur lustration, de leur baptême !

« Oui, je sais, vous me l'avez dit : le symbole de la pureté... Avec cela que les chevaliers d'autrefois se gênaient sur le vin », a pourtant protesté Tia Campanita.

Mais la vérité des héros de Montherlant est bien dans cette eau qui glace et qui brûle, dans ce feu et parfois dans une certaine amertume. Telle l'amertume de *Pasiphaé*, quand la reine a terminé sa course hésitante aux « Fontaines du désir » ! Une amertume à la fin surmontée dans l'affirmation et le geste :

« Heureuse ou malheureuse, innocente ou coupable, je suis ce que je suis, et ne veux être rien d'autre. Que ferai-je, si je ne fais ce que les autres craignent de faire? Au-delà de notre patrie, il y a une autre patrie, celle de tous les êtres qui sont hors du commun. »

★

Pasiphaé ne devait être primitivement qu'un épisode d'une pièce beaucoup plus importante en étendue, et que Montherlant n'écrivit pas : *les Crétois*. De ces *Crétois*, nous connaissons aussi un poème lyrique : le *Chant de Minos*, dont un passage est dans bien des mémoires, celui qui commence ainsi :

Au large de la nuit il est d'étranges îles,
pleines de rois pleurant qui lèchent leurs morsures...

et dont la fin rappelle que l'aube « nous retrouve avec nos faces de proie ».

Or le roi Minos « tremble de l'envie de détruire » et de se reposer enfin, dit-il, « dans le rien que je convoite. »

Nous tenons ici l'aspect solaire de l'œuvre de Montherlant, l'alternance de la création et de la destruction. Cette alternance, l'auteur la poursuit avec un acharnement qui seul, peut sans doute expliquer des pièces au premier abord aussi déconcertantes que *Demain il fera our* et *Celles qu'on prend dans ses bras*.

Demain il fera jour, dans la pensée de Montherlant, est « la fin de *Fils de personne* ». Il note encore : « L'histoire d'un sentiment ou d'une idée se réduit toujours à l'histoire de comment il ou elle se corrompt à l'usage. » Nous verrions donc dans *Demain il fera jour* comment s'est corrompu, avec le temps, le sentiment très noble, quoique un peu sec, un peu trop purement de hauteur (Montherlant lui-même le souligne) du Georges Carrion de *Fils de personne*. Alvaro avait été défini par son créateur : « Un Alceste haut et las. » Il semblerait qu'il ait été donné à Georges Carrion de figurer, lui, dans les deux pièces où il apparaît, successivement les deux aspects de cet Alceste, d'être d'abord un Alceste haut, dans *Fils de personne*, puis un Alceste las, épuisé, dans *Demain il fera jour*. Et sans doute l'entendons-nous parfois, dans cette dernière incarnation, pleurer en léchant ses morsures, comme Minos, avec une grandeur désolée ! Sa soif est cependant bien éteinte, et son émotion du dernier acte ne nous touche guère, comme si sa vitalité elle-même avait disparu avec sa soif. Parmi les causes de l'échec de cette pièce à la scène, Montherlant indique qu'elle « restait un peu schématique, et, jouée à la suite de *Fils*, paraissait en être un surgeon assez faible ». Faible et peu altéré, oui ! Qu'elle ait déconcerté le public est également juste. Mais l'embarras du spectateur ou du lecteur ne tient pas seulement au « renversement des caractères ». Il tient au geste du Minos de Montherlant, qui manifestement, consciem-

ment ou non, a voulu, dans *Demain il fera jour*, tuer moralement le Georges Carrion de *Fils de personne*, qui demeure néanmoins l'un des plus beaux caractères de son théâtre.

Pourquoi le tuer ainsi?

Michel de Saint Pierre explique ce geste en étudiant un Montherlant qui serait son propre bourreau : *Montherlant, bourreau de soi-même.* L'explication est intéressante, séduisante. Mais il se peut que *Demain il fera jour* réponde à un besoin intérieur beaucoup plus simple, et qui doit à certains moments s'emparer de tout créateur assez puissant : le besoin de détruire. L'auteur ensuite essaie de se défendre, de se justifier, et cela est tout aussi curieux : « Cette instabilité (des caractères), là est la vie », écrit-il. Nous n'ignorons pas qu'il y a plusieurs individus dans un même être. Il n'en reste pas moins que le destin, l'antique fatalité, n'est pas le grand protagoniste de *Demain il fera jour*. Cette pièce est avant toute chose une exécution. Et peut-être nous paraît-elle en partie manquée parce que le désir de détruire s'y montre trop nettement.

Il faut signaler d'ailleurs, puisque Montherlant nous y invite, que cette exécution, il l'avait déjà tentée, avec moins de brutalité toutefois, en faisant précéder les premières représentations de *Fils de personne* d'un lever de rideau dont le ton était à l'opposé de son génie : *Un Incompris*. (Et je ne dis pas cela parce que le ton d'*Un Incompris* n'est pas « noble », mais parce qu'il est anodin.) Cet *Incompris* devait disparaître rapidement de l'affiche.

★

« Il y a dans mon œuvre une veine chrétienne et une veine « profane » (ou pis que profane), que je nourris alternativement », déclare Montherlant dans la postface du *Maître de Santiago*. Le besoin de détruire qui le saisit parfois serait-il en liaison avec la veine pis que profane, comme l'autre face du besoin intempestif de créer? Créer et brûler, comme le soleil?

Parmi ces êtres altérés qui sont les grands vivants de son théâtre, certains sont altérés du meilleur et du pire, en même temps. Sigismond Malatesta semble être l'enfant chéri de cette race, et c'est justement ce qui lui donne une étrange densité, dans une pièce où l'unité est celle d'une vie, non d'une action, et où il faut admettre qu'il y a des temps morts. Mais la soif de Malatesta couvre tout, y compris son aveuglement. « Tragédie de l'aveuglement », dit l'auteur. C'est que la soif de Malatesta est elle-même aveugle, toujours prête pour ce qui peut vivement la solliciter, que ce soit la guerre, le meurtre politique ou privé, ou l'amour ou la gloire, ou la beauté des œuvres d'art. Une soif toujours prête, il y a peut-être là une clé de ces caractères de la Renaissance, que les hommes de notre siècle méconnaissent tellement, eux qui sont si avides de petites sécurités, alors que les fondamentales leur échappent de plus en plus.

Il existe d'autres soifs et d'autres fontaines dans l'autre veine du Théâtre de Montherlant. Mais avant de nous y plonger, sans doute l'auteur voulait-il procéder à une seconde et dernière exécution. Non point d'une pièce, mais d'un roman, ou d'une série de quatre

romans, si l'on préfère. Il lui fallait encore essayer d'exécuter *les Jeunes Filles*.

Je n'ai pas caché jusqu'ici mon admiration pleine et entière pour *Pasiphaé*, *Fils de personne* et *le Maître de Santiago*, ni combien j'appréciais, malgré quelques réserves, *la Reine morte* et *Malatesta*. (Et n'oublions pas *l'Exil*, dont j'ai dit ici même la jeune valeur, dans un précédent article sur *Port-Royal*.) Je n'en suis donc que plus à l'aise pour m'excuser, après avoir critiqué *Un Incompris* et *Demain il fera jour*, de ne rien trouver qui m'intéresse dans *Celles que l'on prend dans ses bras*, même pas, cette fois, ce besoin de détruire qui donnait un certain ton rageur à *Demain il fera jour*. Je n'y vois qu'une parodie des *Jeunes Filles*, un Costals vieilli dans le personnage de Ravier — mais il a mal vieilli, et devant cette Solange qui se moque de lui maintenant qu'elle s'appelle Christine Villancy, on dirait qu'il ne sait plus à quel saint se vouer — et une pauvre Andrée Hacquebaut qui a pris de l'âge sans guérir dans le personnage grinçant de Mlle Andriot. Cette fois les soifs sont bien mortes et le pathétique tombe à faux, me semble-t-il.

C'est donc là une opinion strictement personnelle, comme il convient. Je ne prétends pas non plus défendre une thèse. Je constate simplement à quel point les personnages de Montherlant cessent d'être vivants, dès qu'une soif profonde ne les anime plus. L'arène où se joue *Celles que l'on prend dans ses bras* est sans doute trop étroite, et l'heure de vérité est bien pâle, à la fin. L'auteur répondra qu'il en est ainsi dans la vie et pour des cas semblables. C'est exact. Mais cela manque tout autant d'intérêt, à mon avis du moins.

Ou bien c'est que Montherlant est un mauvais bourreau de lui-même et de son œuvre. Nous ne pourrions en définitive que nous en réjouir, au souvenir de ce qu'il nous a apporté de meilleur.

★

La soif revient, plus profonde et plus avide d'eau claire, dans *la Ville dont le Prince est un Enfant* et dans *Port-Royal*.

« Je n'ai jamais connu un collège si altéré », dit l'abbé de Pradts dans la première de ces deux pièces.

Cette soif, il faut le voir, est ici et au secret d'elle-même le symbole de cette qualité dont parle encore l'abbé de Pradts, lorsqu'il dit au Supérieur :

« Même ce qui, chez nous, peut sembler être sur un plan assez bas est encore mille fois au-dessus de ce qui se passe au dehors. Ce qui se passe chez nous bientôt n'existera plus nulle part, et déjà n'existe plus que dans quelques lieux privilégiés. »

Avec *Port-Royal*, nous entrons tout à fait dans le domaine spirituel, mais l'eau y conserve sa valeur de symbole, quand il s'agit de l'essentiel, de « l'unique nécessaire ». Par exemple dans la bouche de la Sœur Angélique :

« La pluie défait la sécheresse. Et c'est la sécheresse qui est notre pire ennemie. Tout, plutôt que la sécheresse. N'oubliez jamais cela. »

Tout, plutôt que la sécheresse, de quelque genre qu'elle soit! Voilà le suprême témoignage des personnages les plus vivants du

Théâtre de Montherlant. Et c'est cela qui les défend contre l'autre tentation, tout aussi lancinante au fond d'eux-mêmes, contre le « goût du néant », qui tourmente Georges Carrion dans *Demain il fera jour*, contre l'attrait d'un repos dans « le rien » que convoitait le roi Minos, contre ce « Rien éblouissant » dont il est aussi question dans le poème intitulé : *A un aspirant tué*, dans *Encore un instant de bonheur*.

Des héros pris entre le désir et le néant! Le désir et le néant, ce sont également là, purifiés à l'extrême, les deux adversaires du combat intérieur, dans l'arène de la soif. Ce combat qui est la vie, sur le terrain de la vérité!

★

Nous comprenons pourquoi, dans ses *Notes*, Henry de Montherlant revendique les droits d'un « théâtre psychologique », qui soit une « exploration de l'homme » et mette sur la scène « un certain nombre de mouvements de l'âme humaine », qui sache « passer à l'universel par le plus violemment ou le plus pauvrement particulier ». Et il nous a semblé que « le plus violemment » réussissait mieux à Montherlant que « le plus pauvrement ». Lorsqu'il joue sur « le plus violemment », il est parfaitement fondé à faire le procès d'une certaine critique en l'accusant de « s'écarter avec horreur de la représentation de la vie telle qu'elle est ».

La soif est violence. Notre soif nous fait violence. Elle nous tire hors de nous-mêmes, au-dessus de nous, là où enfin nous existons. C'est bien en partant de cette soif que Montherlant a pu, comme il le dit dans ses mêmes *Notes*, crier dans son Théâtre « les hauts secrets qu'on ne peut dire qu'à voix basse ».

★

P.-S. — Après *Port-Royal*, on aurait de nouveau tendance à mettre l'accent, dans l'œuvre de Montherlant, sur la veine chrétienne. La publication de *Un Voyageur solitaire est un Diable* (Éditions du Rocher, Monaco. Tirage limité) vient rétablir l'équilibre avec « les poussées phrygiennes de l'âme ».

Sans doute ces textes longtemps inédits et formant le dernier panneau d'un tryptique ancien : *les Voyageurs traqués* (les deux autres panneaux étant *Aux Fontaines du Désir* et *la Petite Infante de Castille*), datent-ils de 1925 à 1929, pour la plupart. Mais une préface écrite en 1939, pour une édition qui fut arrêtée par la guerre, en fait ressortir les alternances et le syncrétisme latent, en même temps que l'aspect solaire. Le ton de certains morceaux annonce celui, si alerte et qui va si loin sous la verve, du petit écrit intitulé *Coups de Soleil*. Et je vois dans ce retour en arrière de Montherlant, que constitue aujourd'hui et de quelque manière cette publication, quelque chose de particulièrement sain, une preuve nouvelle de lucidité.

Syncrétisme de la nature et de la grâce, de Pan et de Jésus-Christ! « Au-delà du réel et au-delà de l'irréel, il y a le profond. » Mais le profond est-il dans l'accomplissement ou dans le renoncement, dans la satiété ou la désolation? Les divertissements, le voyageur traqué le constate, ne mènent qu'à « un bonheur au visage de cendre ».

Heureusement, il reste le feu : « Le manque de désir brûle une âme, hier brûlée par le désir. » Et le feu de l'irréligion peut se montrer aussi ardent que le feu de la religion. Les pages sur Montserrat en témoignent.

C'est au nom de la vie enfin qu'en 1929, et donc avant *Sisyphe*, Montherlant déclarait : « J'embrasse l'absurde. » Car il ne peut se résoudre à renoncer à l'un des pôles de son être, au profit de l'autre pôle. Il en appelle à Héraclite, à Pascal, à Gœthe, à Nietszche. Il veut trouver la vérité dans l'intelligence des contraires : « Je ne me détourne pas de la vie, écrit-il, je me détourne de la médiocrité. » Il lui arrive de réclamer la fin de l'angoisse humaine. Il proteste contre « cette folle et funeste équation entre hauteur de l'âme et goût de la souffrance », et l'on saisit bien là à quoi il s'en prend. Mais l'autre veine, qui est peut-être *la même*, au bout du compte, l'oblige à s'expliquer : « Je ne suis pas sûr de comprendre le mot *prière*, mais je comprends le mot *adoration*. »

Et ici, nous sommes sans doute au cœur de *sa* vérité.

Christian Caprier.

« La livrée de la mort »

Quand on attend un livre depuis quinze ou même vingt ans, il est un peu inévitable qu'on soit déçu. Tout ce que contient *The Mint* a filtré peu à peu. Depuis la publication à 50 exemplaires chez Doubleday, en 1936, on en a connu des passages, deviné l'essentiel. Le petit livre publié aujourd'hui chez Gallimard sous le titre *la Matrice,* ressemble un peu à un vase poreux dont la liqueur a fui. Il faut en incriminer les précautions qui ont tant différé la sortie de cet ouvrage.

Quelques Français ont découvert les *Sept Piliers* avant la guerre. Les lecteurs se sont fait un peu plus nombreux à partir de 1940. Ceux qui étaient « accrochés » témoignaient ensuite d'une insatiable curiosité et, s'ils pouvaient lire l'anglais, dévoraient les lettres, *Oriental Assembly,* voire le technique *Désert de Sin.* Pendant ce temps, les ouvrages d'exégèse commençaient à former une bibliothèque respectable, avec Lowell Thomas, Robert Graves, Liddel Hart, l'ouvrage *T.-E. Lawrence by his friends* et, plus récemment, Vittoria Ocampo, Roger Stephane et Richard Aldington.

Ces études auxquelles de nouvelles ne cessent de s'ajouter, l'intérêt avoué d'un Malraux (bien que cela n'ait finalement pas abouti au livre annoncé), ont provoqué un lent, mais sensible élargissement du public de Lawrence. Et comme c'est le public qui finalement fabrique l'écrivain et son œuvre, la physionomie de cet homme secret s'en trouve modifiée. Je ne sais pas si, en fin de compte, on se dirige vers la vérité.

Certes, devant la ferveur des premiers admirateurs de *T.-E.*, devant leur tendance à se constituer en chapelle, il était normal qu'on assiste un jour à une réaction comme celle de Richard Aldington. Son *Lawrence l'imposteur*, entreprise de démolissage de l'idole, contient beaucoup de faits intéressants, mais constitue une thèse d'une énorme stupidité.

Aldington reproche à Lawrence de ne pas être un véritable héros, au sens le plus militaire du mot. Il est certain que si T.-E. Lawrence avait été un héros à la façon dont l'entend Aldington, le seul succès littéraire auquel il pourrait prétendre serait celui de l'aviateur Clostermann. Comme si c'étaient la bravoure et la science militaire qui étaient intéressants chez le promoteur de la Révolte arabe, et non, au contraire, ce perpétuel balancement entre l'action et la pensée, qui fait de lui une sorte de Hamlet

du xxe siècle. « Lawrence était un de ces hommes désincarnés de T.-S. Eliot : comme celui-ci il faisait une vertu de l'incapacité malsaine d'accepter la vie... » écrit Aldington indigné. Précisément...

Les nuances qu'un Aldington est incapable de comprendre, on les trouvait exprimées pourtant dans des analyses déjà anciennes. C'est ainsi que M. Alfred Fabre-Luce, à une époque où l'on ne connaissait pas tout ce qu'on sait aujourd'hui sur Lawrence, avait déjà vu en lui un homme « qui aspire à se fondre dans la masse et qui pourtant a horreur de cette masse ; un puritain, que le dégoût de la chair conduit jusqu'au nihilisme ; un moine laïque qui, dans son effacement, reste soucieux de plaire et d'étonner ».

A la sottise agressive de l'auteur de *Lawrence l'imposteur*, est encore préférable l'attitude de ceux qui restent totalement fermés à l'homme et à l'œuvre, comme cette éminente femme de lettres que j'interrogeai sur Lawrence parce qu'elle avait beaucoup vécu en Angleterre et qui me répondit :

— Oh ! ce n'est qu'un excentrique Anglais, comme j'en ai vu des dizaines à Cambridge.

Les femmes sont exclues de l'univers de Lawrence, et il est naturel qu'elles lui rendent la pareille.

Justement, dans l'évolution des études sur Lawrence, la question sexuelle semble prendre depuis peu une importance extravagante. On sait que T.-E. n'a jamais désiré approcher une femme, qu'il manifeste souvent un grand dégoût de la chair et un parfait mépris des souffrances qu'il inflige à son propre corps, qu'il a été un peu violé par les Turcs et qu'il a aimé d'amitié ou autrement un jeune Arabe. *La Matrice* apporte une profession de foi de neutralité sexuelle. Lawrence passe ses cinq sens en revue et écrit :

« Le toucher? je ne sais pas. De tous mes sens, c'est le toucher que je crains et que j'évite le plus. A Oxford, le prédicateur distingué, à quelque office du soir et à propos de maladies vénériennes, déclarait : « Et laissez-moi vous implorer, mes jeunes amis, de ne « pas mettre en danger votre âme immortelle pour un plaisir qui, « selon mes informations, et elles sont dignes de créance, dure « moins d'une minute trois quarts. » Je ne saurais parler d'expérience plus directe, n'ayant jamais été tenté d'exposer mon âme immortelle... »

Et, quelques lignes plus loin :

« L'opinion commune accuse les soldats de lubricité générale et d'extrême licence. Mais les soldats, c'est vous et moi, en uniforme. Il en est qui se targuent de vices, pour couvrir leur innocence. Cela vous a une allure cascadeuse. Tandis qu'en vérité l'un dans l'autre, les jeux, le travail, la vie dure épuisent presque si complètement le corps qu'il ne nous reste à vaincre que peu de tentations. Les racontars nous taxent également de sodomie : et quiconque écouterait une baraque d'aviateurs penserait que c'est un repaire d'infamie. Nous sommes pourtant trop intimes et nos corps sont trop souillés pour nous attirer l'un l'autre. »

Qu'on emploie beaucoup d'intelligence et d'ingéniosité pour s'acharner à prouver que l'ami des Arabes n'était pas seulement

un indifférent, mais un véritable homosexuel, voilà qui parait finalement un point de détail très secondaire, sauf à ces admirateurs un peu particuliers qui voudraient faire de Lawrence un des phares de Sodome. De même que le narrateur de *A la recherche du temps perdu*, quand il découvre en Charlus et Jupien, des homosexuels, ne va plus cesser d'en trouver si bien que tous les personnages du livre « en seront » bientôt, comme disent les Verdurin, et que même ceux qui ne l'étaient pas du tout, comme Saint-Loup, se convertiront, ainsi les gens de Sodome ont vite fait d'annexer à leur patrie un Lawrence dont l'homosexualité est possible, mais non certaine.

Tel est l'étrange tour qu'ont pris aujourd'hui les discussions sur T.-E. Lawrence.

Pour en venir à *la Matrice*, qui est une sorte de journal de T.-E. Lawrence sur sa vie comme deuxième classe dans la R. A. F., où il s'engagea en 1922 sous le nom de Ross, son sujet tient déjà dans un bout de phrase des *Sept Piliers :*

« ... La servitude le fascinait de son attrait malsain. »

Ailleurs, dans le même livre, il qualifie la servitude de « plus riche en expériences et plus libre de soucis quotidiens ».

Et constamment, dans les *Sept Piliers*, en antithèse avec la guérilla arabe, sa liberté, ses dangers, sa cruauté (« nous avions toujours du sang sur les mains »), est opposée la vie militaire du temps de paix, et notamment des armées de métier, qui se résume en un mot : la discipline. Il envisage déjà tout ce que cette condition peut apporter à un esprit attiré par « le suicide mental de quelque lente besogne ».

On pourrait multiplier les citations des *Sept Piliers* qui sont déjà des analyses de la servitude militaire que ne fera que répéter *la Matrice*. Je me borne à la plus poétique et la plus éloquente :

« La livrée de la mort, isolant de la vie ordinaire ceux qui la vêtent, témoigne qu'ils ont vendu à l'État leurs volontés et leurs corps, et accepté par contrat une servitude qui, pour être volontaire au début, n'en est pas moins abjecte. Quelques-uns de ces hommes avaient obéi à un instinct d'évasion ; d'autres avaient faim ; d'autres recherchaient la gloire et le pittoresque imaginé d'une vie militaire ; mais seuls recevaient satisfaction ceux qui avaient cherché à se dégrader eux-mêmes ; car, aux yeux de l'homme de paix, ils étaient au-dessous de l'humanité. Seules quelques femmes lubriques peuvent être séduites par ces habits accusateurs ; la paie du soldat, non pas moyen de vivre comme la paie du travailleur, mais argent de poche, est sans doute le plus profitablement dépensée quand elle lui permet de boire et d'oublier, de temps à autre. »

Nous retrouvons tout cela dans *la Matrice*, mais cette fois sur le mode le plus cru et le plus réaliste. Le soldat qu'on appelait Ross, puis Shaw, insiste sur le côté corvée de latrines, et odeur de fauve de la chambrée. Là encore, l'essentiel de ce que contient *la Matrice* était exprimé dans certaines lettres, notamment celle du 27 mars 1923 à Lionel Curtis.

« ... Être couché nuit après nuit dans cette atmosphère de sen-

sualité de chattes en chaleur, qui se répand à travers la baraque, nourrie par des ruisseaux de matière fraîche, issus de vingt bouches lubriques... »

Malgré tous ces côtés déjà trop connus, *la Matrice* contient quelques passages remarquables : le récit de l'engagement de Lawrence, quelques scènes de brimade, le portrait d'un colonel infirme et sadique, et une prodigieuse course entre Lawrence sur sa fameuse moto Brough et un avion. L'histoire de cette course est placée, comme un *allegro* joyeux, à la fin du livre. Peu à peu, en effet, Lawrence a évolué. Il s'est adapté. Il note un jour :

« Je commence à confier aux types ce que je sens, tout comme n'importe quel copain. »

Il finit par trouver une sorte de bonheur.

La Matrice a été traduite par M. Etiemble. Ce n'était pas commode, et M. Etiemble y a mis beaucoup de science et d'application. Mais il lui manque la vertu principale des traducteurs, la modestie. M. Etiemble surgit à tout propos, comme un diable dont la boîte ferme mal, dans d'innombrables appels de note. Il ne nous laisse jamais oublier combien il était méritoire de traduire ce texte difficile. Ce n'est pas un livre de Lawrence qu'on nous donne à apprécier, mais un tour de force de M. Etiemble. Mais il y a plus grave. M. Etiemble se permet d'émailler le texte de Lawrence de ses facéties personnelles. Il écrit : « foutebôleurs », « bleuffe » « sandouiches ». Il avait déjà gâché les « Lettres » par des manies de ce genre.

Après *la Matrice*, nouveau traité de la servitude volontaire, mais pas au sens où l'entendait La Boétie, il reste encore un livre inédit en France qui complètera notre connaissance de Lawrence. Ce sont les lettres à sa mère.

ROGER GRENIER.

Nekrassov

ou les dangers de l'engagement

Sartre a voulu, dans son théâtre, montrer ce qu'il appelle *le moment du choix, de la libre décision qui engage une morale et toute une vie.* Dans la deuxième partie de ce *Nekrassov*, qui fait tant de bruit actuellement, il exprime bien ce *moment.* Ce personnage, ce Valéra, qui se fait passer pour Nekrassov (pour ce soi-disant fonctionnaire soviétique ayant franchi le rideau de fer et choisi la liberté), qui devient donc l'argument d'une presse prête (par excès de zèle et pour réveiller les consciences) à se servir de n'importe qui et à se livrer à tous les excès de l'anticommunisme et du kravchenkisme, ce personnage devient dans le même temps (c'est-à-dire prend conscience de devenir) un danger pour l'existence même de ceux qui lisent cette presse ou qui subissent les conséquences de ces excès. C'est sa conscience à lui, à partir de ce moment, qui est réveillée. Et ce *moment* devient celui non plus du personnage qui accepte d'endosser une fausse identité, une fausse personnalité mais du personnage qui prend brusquement conscience d'une réalité, du parti pris que peut tirer de lui l'Actualité et, ainsi, de son sens personnel et historique; du personnage qui peut, à présent, librement décider de lui-même et *engager une morale et une vie!*

Cette décision de sauver *in-extremis* la face, de rejeter le masque, de rejeter le sens d'une entreprise de presse pleine de danger, le sens d'une situation fausse, d'une situation historique fausse (donc : de sauver la vie), ne fait qu'affirmer davantage que la morale sartrienne est une morale optimiste. Et *Nekrassov* est une pièce comique, une pièce satirique, pour que les masques, ainsi, soient plus facilement rejetés.

Et tout l'intérêt du théâtre de Sartre, de ce théâtre philosophique, de ce théâtre de Liberté, de ce théâtre qu'il appelle *théâtre de situations*, de ce théâtre qui veut montrer *des libertés se choisissant dans ces situations*, — et le choix distinct, à travers les pièces précédentes, de ce personnage principal, de ce personnage-exemple, de ce personnage qui est Sartre lui-même (car il a l'essentiel de sa philosophie, de sa présence politique; car il est plein d'ambiguïtés et de ce désir de se redécouvrir constamment vis-à-vis des concepts historiques), personnage-Oreste des *Mouches*, personnage-Goetz du *Diable et le Bon Dieu*, aujourd'hui personnage-*Nekrassov*, — tout l'intérêt, donc, de ce théâtre est d'être un théâtre d'existence, d'exigence et de cons-

cience : existence de situations et de personnages historiques, exigence d'*être vu par un public pour se sentir exister* et conscience d'être, pour ce public, un choix et une morale de vie.

Cette morale n'est pas forcément une morale extrémiste; ce choix n'est pas forcément un choix politique et définitif. Toutes les ambiguïtés sont permises ! On peut très bien n'être pas d'accord avec la doctrine communiste et aimer cette dernière pièce de Sartre qui critique un certain état d'esprit de la presse anticommuniste. Mais c'est aussi la conscience politique, la connaissance du danger de certaines fausses interprétations historiques, qui doit nous amener à choisir et à juger. Et ce n'est pas forcément rechoisir, ni rejuger. *Nekrassov* n'est pas l'antithèse des *Mains sales*. Mais notre conscience doit être permanente et garder un œil lucide sur l'Actualité.

Qu'est-ce que l'écrivain engagé? Sartre dit que l'écrivain actuel, l'écrivain de notre temps, *doit se préoccuper avant tout de présenter à ses lecteurs une image complète de la condition humaine. Ce faisant, il s'engage.* Donc, l'écrivain engagé doit être, comme on dit vulgairement, « dans le coup »; doit être compromis, doit être, lui aussi, *en situation*, doit être le reflet concret de son temps, du système politique et social de son temps, bref, encore ici, une *conscience* permanente, quotidienne (avec ce qu'on appelle en politique le sens opportuniste) et doit garder constamment l'œil ouvert, l'esprit ouvert, sur le *devenir historique* de son temps.

Ce n'est pas facile d'être engagé, d'être compromis ! Car on est marqué, désigné. Marqué par les ambiguïtés qui résultent forcément de l'opportunité vis-à-vis de la politique qui change, de la société qui change. Désigné par les moyens que cette politique, cette société, ont entre les mains pour s'expliquer elles-mêmes : c'est-à-dire par les partis, par la presse, par le gouvernement. L'écrivain qui se dit engagé est jugé. Il devient souvent la brebis noire, l'ennemi. Et on le craint car il est conscient. Valéry a dit : « Que de choses il faut ignorer pour agir ! » Mais l'écrivain engagé ne veut rien ignorer. Il veut rester *au courant*, ressentir son temps et le transmettre ensuite en pensées et en actes. Il écrit des livres, des articles, parle à la radio, dans des meetings, s'engage parfois dans un parti, va se battre même. Il *participe* à la vie sociale et politique de son temps. Sa conscience, la conscience qu'il a de son temps, ressemble à une pierre brusquement lancée dans la mare (dans cette eau noire du *devenir historique*, cette eau noire d'événements) et les cercles qu'elle y inscrit à la surface (à la surface semble-t-il tranquille de ce temps) atteignent les multiples et différents cercles de la société. Et ces cercles s'émeuvent, réagissent, eux aussi. Ils désignent souvent l'écrivain engagé à la justice, aux décrets de la presse, aux décrets du gouvernement. Dans ces cas-là, on dit aussi vulgairement des écrivains engagés « qu'ils se sont mouillés ». Étant donné que la conscience est aux prises avec les divergences politiques de son temps, étant donné, à partir de là, que toutes les idées existent, que tous les engagements sont dignes, l'écrivain engagé est appelé constamment à être compromis, pris à parti, à être en danger ! Rien qu'ici, par exemple, en dix ans de temps, l'écrivain collaborationniste Brasillach a été fusillé, un livre de l'écrivain antisémite Bardèche a été interdit, on a

retiré de l'affiche une pièce de l'écrivain communiste Roger Vailland, on vient d'arrêter récemment le journaliste progressiste Roger Stéphane. Parce que ces écrivains étaient compromis, étaient engagés ! Rien que pour le cas de Sartre : il avait une émission à la radio qui a été supprimée parce qu'elle était antigaulliste; une pièce de lui a failli être interdite par les municipalités communistes parce qu'elle était antisoviétique; et sa dernière pièce est boycottée par la presse parce qu'elle est dirigée contre une certaine presse anticommuniste et gouvernementale! Car si l'écrivain engagé exige de sa conscience qu'elle reste permanente (quitte à ce qu'elle se contredise si les événements politiques et historiques de son temps changent ou sont appelés à changer), les régimes qui se succèdent, les renversements de gouvernements, le transformisme de la société, les Partis qui se déplacent, tout cela par contre ne *change rien* au fait que l'écrivain, engagé et compromis au sein d'une certaine partie de la société, est appelé à rester sur le qui-vive, conscient qu'il est d'être, dans un avenir souvent très proche, désigné, accusé et jugé, par une autre certaine partie de cette même société.

Il ne nous intéresse pas de nous dire, ici, que l'engagement mène souvent les écrivains au-delà d'eux-mêmes, dans un *devenir historique* qui est aussi et plus souvent leur *devenir personnel;* de nous dire que cette exigence d'eux-mêmes (ce qui les décide à être eux-mêmes et à se choisir vis-à-vis des concepts de leur temps) peut être également un parti pris d'orgueil et d'isolement, un parti pris de *moralisme* personnel. Ce qui nous intéresse c'est d'être averti que Sartre est compromis comme l'ont été ou le sont les Brasillach, les Bardèche, les Vailland, les Stéphane; comme l'a été (par exemple aussi) Gide vis-à-vis de la bourgeoisie quand il a été à Berlin demander à Gœbbels la grâce d'un communiste, vis-à-vis du marxisme quand il a écrit ce qu'il pensait de l'U. R. S. S. ou vis-à-vis du colonialisme quand il a écrit ce qu'il pensait de notre régime en Afrique. Ce qui nous intéresse et nous étreint en même temps (surtout nous étreint, car il s'agit ici de l'existence d'un des plus grands écrivains actuels), c'est de nous dire, de nous prévenir, d'avoir constamment à l'esprit, que Sartre peut très bien *demain* être lui aussi interdit, arrêté ou fusillé.

Et c'est cela l'essentiel. Que Sartre ait choisi, lui aussi, en toute conscience, d'être en danger.

Jean-Luc Terrex.

L'Agenda de la Table Ronde

VENDREDI 1er JUILLET

Livres nouveaux — Pietro Quaroni : Croquis d'ambassade. — Jean Béraud-Villars : le Colonel Lawrence ou la recherche de l'absolu.

PIETRO QUARONI : CROQUIS D'AMBASSADE.

L'auteur a intitulé son recueil *Croquis d'ambassade*, mais ces croquis sont enlevés avec verve par un observateur perspicace à la vision aiguë, au trait net et incisif, qui donne au modèle plus de vie et de relief qu'un portrait achevé. Les fonctions de M. Quaroni l'ont mis à même d'approcher beaucoup de gens, de voir beaucoup de choses, et, phénomène assez rare chez un diplomate, il les a observés avec une liberté et une impartialité dépouillées de tout conformisme, en homme qui ne se fait guère d'illusions, mais qui a conservé le sens profond de l'*humain*, joint à toute la finesse italienne. Ministre plénipotentiaire d'Italie en Afghanistan puis ambassadeur à Moscou, et ailleurs, il a connu tour à tour Trotzky, Staline, Litvinov, Béria, Bevin, Léon Blum — dont il analyse la personnalité avec une pénétration très nuancée — bien d'autres encore. Il a assisté au départ du dernier sultan de Constantinople, à la conférence de Stresa, qui lui inspire des pages d'un comique savoureux. Tous ses personnages, il nous les restitue pris sur le vif, et son ouvrage truffé d'anecdotes significatives, souvent amusantes, notamment sur la Russie, constitue une précieuse contribution à la petite histoire. Rien d'officiel, rien de pompeux, aucune digression politique, une parfaite liberté de ton; il nous dit : *J'étais là, telle chose m'advint...* et nous y croyons être nous-mêmes...

Très bonne traduction de M. Bonalumi.

(Éditions Plon.) LOUISE SERVICEN.

JEAN BÉRAUD-VILLARS : LE COLONEL LAWRENCE OU LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.

On parle beaucoup, et avec prédilection, lorsqu'il s'agit d'un personnage célèbre à quelque titre, de l'homme tel qu'il fut et du mythe qu'il devint. On oppose généralement l'homme au mythe, affrontant aux petitesses de celui-ci les grandeurs de celui-là, et poussant les choses si loin que rien bientôt ne subsiste de ce qui cependant relève de l'histoire. L'avenir se venge, et d'une façon bien simple : il continue...

Le livre de Jean Béraud-Villars rompt avec cette opposition, restitue au

visage de Lawrence cette densité qui fut la sienne, maintient le personnage dans un climat à la fois d'aventure et de démesure, juge son œuvre au nom de l'histoire, préserve sa passion au nom de la sympathie humaine. Lawrence ne fut pas aussi exemplaire qu'on l'a cru. Brûlé au vent de tous les sables, aux orages d'un orgueil immense, le colonel Lawrence incarna plus une attitude humaine qu'une vérité politique. Jean Béraud-Villars caractérise fort bien cette doctrine politique : exaltation du nationalisme arabe, rivalité ouverte avec la France. Lawrence fut un artiste, dit-il encore, et, ensemble, un guerrier. Sa destinée fut de projeter en dehors de lui l'ambiguïté qui faisait le fond de son âme. Le particularisme est, *dit Béraud-Villars,* dans les communautés humaines l'équivalent de l'individualisme chez les hommes : une chose belle et respectable, mais dangereuse aux époques de lutte.

On ne peut séparer Lawrence de sa légende, voici ce que prouve le livre de Jean Béraud-Villars. Lawrence fut une personnalité légendaire. Cette lutte organisée dans le désert, et qui ressemble à un poème de lord Byron; cette fréquentation des nomades, cette vie sous la tente, cette ascèse perpétuelle, tout cela s'inscrit, il faut bien l'avouer, un peu en dehors de l'histoire, un peu en dehors de la politique, un peu en dehors du registre humain. Oui, c'est d'une recherche de l'absolu dont il s'agit, et c'est cette recherche qui oblige Lawrence à se construire *hors du temps : tantôt il lutte contre son corps, s'oblige à pousser jusqu'aux limites de la résistance physique, tantôt il lutte contre l'histoire, écrivant* les Sept Pilliers de la Sagesse, *et recréant à sa mesure la logique des événements.*

Point n'est besoin de romancer la vie de Lawrence, *écrit Béraud-Villars,* car elle est plus près du roman que de la réalité. *Et lisant cette biographie d'une extrême fidélité, et d'une parfaite rigueur, d'une parfaite honnêteté intellectuelles, on ne peut se déprendre du colonel Lawrence s'agitant aux portes de la Syrie — pareil à un Lucien Leuwen d'un nouveau style, à un Lucien Leuwen de notre temps. Jean Béraud-Villars sauve Lawrence des brumes de l'Histoire.*

(Éditions Albin Michel.) HUBERT JUIN.

La récente exposition des faux *au Grand Palais ramène notre attention sur les grandes mystifications qui touchent la littérature, et dont Pierre-Antoine Cousteau raconte l'histoire dans son ouvrage* Mines de rien ou les grandes mystifications du demi-siècle (1), *que présente, ici, Walter Orlando.*

L'une des « grandes mystifications » contées par Pierre-Antoine Cousteau mit en scène de farouches anarchistes bruxellois qui se vantèrent, devant un journaliste parisien éberlué, de vouloir « détruire pour détruire ». Le reporter en fut pantois ; mais les prétendus lanceurs de bombes n'étaient que des rapins facétieux. Il n'empêche que le sentiment qui est à l'origine de toute mystification confine à l'anarchie ; c'est le besoin de détruire une idée ou une réputation.

L'inégalable histoire des Poldèves — cette peuplade d'Europe centrale,

(1) Éditions Éthéel.

au secours de laquelle se portèrent de nombreux politiciens déjà tout sonores d'indignation, et qui n'avait d'autre tort que de ne pas exister — mit en relief la prétention et l'affectation qui se dissimulent sous certains élans humanitaires. La promotion d'Hégésippe Simon, ce néant auquel on faillit élever une statue, fit apparaître l'absurdité de certaines dévotions sociales ou civiques. L'évocation du marquis de Canada-Hermosa, au déclin de la guerre civile d'Espagne, montra avec quelle légèreté les amateurs de polémiques s'emparent de n'importe quelle information favorable à leurs thèses. D'expérience en expérience, un édifice s'écroulait, l'édifice de considération et de respect dans lequel les dirigés s'enferment pour juger les dirigeants. L'auteur de *Hugothérapie* expose cela, dans le style le plus précis, le plus vivant qui soit, non sans laisser voir à chaque page de quel cœur il pactise avec les entrepreneurs de dérision.

A la limite, la plus grande dérision consiste à se mystifier soi-même. N'est-ce pas ce que fait Cousteau lorsqu'il n'hésite pas à raconter le bon tour, parfaitement réussi, que lui jouèrent un jour ses adversaires politiques? Comme les défenseurs des Poldèves et comme les admirateurs d'Hégésippe Simon, notre mystificateur professionnel « marcha » dans un bobard aussi pharamineux que ceux au moyen desquels il avait berné pas mal de « grandes consciences » et de « belles âmes ». Tant il est vrai que la jobarderie n'est le monopole d'aucun parti ; tant il est vrai aussi que les fortes convictions, lorsqu'elles ne donnent pas accès à de nouveaux modes de connaissance, obscurcissent le jugement. Du moins notre farceur farcé se donne-t-il l'élégance de faire un sort à cet épisode où, pour une fois, il n'eut pas les rieurs de son côté.

Tout le livre, d'ailleurs, et la pétulante préface de Lucien Rebatet, rayonne de cette indépendance morale qu'on ne trouve plus, il faut bien le dire, que du côté des anciens « bien-pensants », des « ex-conservateurs ». Bientôt nous en serons au point où les conventions, les poncifs, les routines mentales, seront toutes à l'autre bord, comme aux dernières années de la Ire République. Libérés du poids de l'État, débarrassés de toute responsabilité dans le train du monde, et, de plus, pauvres comme Job, regardés de travers par le citoyen moyen, qui est pour l'ordre établi quel qu'il soit, les disciples lointains de Joseph de Maistre deviennent peu à peu les vrais anarchistes de ce temps-ci ; seulement retenus par le souci de ne pas heurter, de leurs mains libres, deux ou trois choses sacrées que l'immense subversion du monde moderne a épargnées par miracle. Il y a quelque chose d'allègre dans cette situation générale ; on s'y installe en soupirant d'aise, comme au point de départ d'un joyeux vagabondage.

Dans ces *Mines de rien* que publie un écrivain récemment étrillé s'échappe un vent de gaieté, qui ne laisse que par moments derrière lui une pointe d'amertume. Un air de jeunesse, aussi ; tout y rappelle le canular, la robuste plaisanterie d'étudiant ; et non pas seulement les choses narrées, mais la narration elle-même, et l'humour du narrateur. C'est curieux, comme des événements assez terribles, assez affreux, ont réussi à rajeunir ceux qui les ont subis, dès lors que la santé physique de ces aventuriers de la pensée ne reçut aucune atteinte irrémédiable ! Chez eux, le ressort a craqué, ou bien il s'est trempé pour toujours, il n'y a pas de milieu.

C'est à cela qu'on songe, en lisant ces récits pleins d'ironie et de verve, qui semblent réconcilier tout le monde, mystificateurs et mystifiés, dans le même éclat de rire, autour d'exemples divers, qui se rapportent à la même nuance de ridicule, et par elle à la même faiblesse de la nature humaine.

W. O.

DIMANCHE 3 JUILLET

SUR QUELQUES OUVRAGES CONCERNANT LA SPIRITUALITÉ FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE.

L'actualité littéraire du *Port-Royal* de Montherlant, la récente exposition Port-Royal à l'abbaye des champs, enfin la pérennité de nos valeurs classiques nous font revenir sans cesse au XVIIe siècle. Trop soucieux de son importance politique ou simplement littéraire, nous en oublions ou nous en négligeons la signification religieuse. Aussi le livre de M. D. Poisenet, *France religieuse du XVIIe siècle*, comble-t-il une lacune. Écrit avec et pour les jeunes, l'étude d'un style alerte, permet d'absorber une énorme documentation, sans fatigue, de découvrir un éventail d'aspects nouveaux, en ce siècle de fermentation religieuse (1).

A.-G. Martimort : le Gallicanisme de Bossuet.

Beaucoup plus que de théories et d'opinions, le gallicanisme est fait d'attitudes concrètes, de démarches à l'égard du saint-siège ou de ceux qui le représentent; son évolution est extraordinairement sensible à la conjoncture internationale, aux guerres et aux alliances, à la diplomatie, aux situations de personnes. Ce jugement de l'abbé Martimort exprime la conclusion de l'énorme étude de près de 800 pages qu'il consacre au gallicanisme de Bossuet.

S'il bénéficie des travaux de Hanotaux, de V. Martin, il apporte au dossier deux éléments de capitale importance : une étude sur l'établissement du texte de la *Defensio declarationis*, où Bossuet prit la défense de la Déclaration du 19 mars 1682, manifeste de l'Église gallicane, en face des prérogatives du saint-siège. De plus, l'auteur eut accès aux archives du Vatican, ce qui lui permit de bénéficier largement des lettres échangées entre la nonciature de Paris et la secrétairerie d'État.

L'étude de M. Martimort a le mérite de suivre la longue évolution du gallicanisme de Bossuet, qui tient à son atavisme, à son goût de l'érudition et du classicisme, à ses options politiques, comme à l'influence des amis de Jansénius. Plus profondément, peut-être, l'évêque de Meaux réagit contre les exagérations des ultramontains, contre la flagornerie des théologiens pontificaux, qui depuis Boniface VIII et Jean XXII ont revendiqué pour le pape un pouvoir sans aucune limitation. Leurs adversaires, les juristes régaliens, s'abandonnaient aux mêmes exagérations, souvent avec les mêmes arguments, en ne faisant que changer le nom de leur Maître. Cette tension était entretenue par un Louis XIV qui empêchait les contacts de l'épiscopat avec Rome. Il est piquant de constater que Bossuet qui faillit être revêtu de la pourpre cardinalice ne s'était jamais rendu, au cours de sa vie, dans la ville pontificale.

De cette étude se dégage un portrait moins conformiste et plus vrai

(1) Éditions Castermann.

de Bossuet. Il avait le sens de l'Église, signe de la présence du Christ et de l'Esprit, le sens de la Tradition, puisée aux sources, en un siècle où l'érudition redécouvrit les Pères, le sens de l'œcuménisme, en cherchant plus à concilier qu'à disputer; le goût de la raison, de la clarté, de la sécurité, qui le mettaient à l'abri de l'aventure. Il lui manqua singulièrement le sens des hommes, le contact humain, qui dissout les incompréhensions et donne la finesse des nuances. Il lui manqua ce qui fit le charme de Fénelon.

Steinmann : Pascal.

Membre de l'Académie à seize ans, mort à l'âge de trente-neuf ans, Pascal apparaît comme une des figures les plus prestigieuses, mais aussi les plus proches de nous par l'affleurement dans son œuvre d'une expérience de vie. Si la nuit de la conversion que nous venons de commémorer en son troisième centenaire marque une rupture, elle manifeste de même façon l'équilibre entre l'esprit et l'âme, l'accord entre le génie et la sainteté, dont Mauriac disait justement ne connaître *aucun autre exemple dans aucune littérature.*

Aux démarches droites et irréversibles de Pascal, l'abbé Steinmann consacre une étude dont l'exégèse est vigoureuse, l'analyse pertinente, le dire caustique quand il y a lieu, formé à l'école de l'humour pascalien.

Ingénieur et conférencier mondain, journaliste-reporter dans les *Provinciales*, Pascal donne la mesure de son génie dans l'œuvre inachevée des *Pensées*, auxquelles Steinmann consacre une analyse solide et nuancée. Pour avoir expérimenté plus lucidement que philosophes et théologiens les limites de la raison et découvert le rôle de l'intuition, qu'il appelle *le cœur*, Pascal n'est pas le fidéiste que prétendait Maritain : comme saint Augustin, son maître, il a senti jusqu'à l'angoisse, qu'il n'est pas d'explication de l'homme et de l'univers sans Jésus-Christ.

(Éditions du Cerf.) A. Hamman.

RAYMOND HERMANTIER DANS L'ARÈNE.

Raymond Hermantier a repris possession, cette année, des arènes de Nîmes : c'est un instrument à sa mesure. Il ne lui faut rien de moins pour se donner carrière. Il a équilibré son *Jules César*, que nous avions tous admiré naguère (et même presque jadis), par le second volet du triptyque romain (je mets à part *Titus Andronicus*), ce *Coriolan* si peu démocratique, si antiplébéien, et pourtant — ou d'autant plus — populaire. J'espère — j'ai les meilleures raisons de l'espérer — qu'il nous donnera maintenant la plus belle des trois tragédies : *Antoine et Cléopâtre.*

Surtout, Hermantier demeure fidèle à sa vocation — la plus difficile, la moins pratiquée : créer des œuvres nouvelles d'auteurs nouveaux. Hors programmes, et presque à l'improviste, il a présenté au Temple de Diane *la Fille à la Fontaine*, de Jean Mogin, dont il créa, on s'en souvient, *A chacun selon sa faim* au Vieux-Colombier. Mais lui seul pouvait songer à monter un spectacle aussi écrasant que *les Albigeois* de Maurice Clavel et J. Panijel. Écrasant matériellement, car la mise en scène a dû lui apparaître simple-

ment comme une charge à sa taille. C'est merveille de le voir *posséder* l'espace — et quel espace ! — pendant quatre heures, combler sans une défaillance, ni une faille, l'immense vaisseau où il porte et déploie les épisodes successifs, parfois simultanés, de cette œuvre généreuse, abondante en ressources lyriques comme en inventions dramatiques. Et doublement actuelle : par le regain d'intérêt qui se manifeste autour du catharisme ; et par ce qu'elle a pour ressort profond le drame de l'Église déchirée — jusque dans l'âme de chaque fidèle — entre sa mission spirituelle et ses « engagements » temporels.

Hermantier ne taille pas ses mises en scène sur le même patron. *Coriolan* ne reproduit pas *les Albigeois*, ni *Jules César*. Ici, la tragédie est resserrée dans l'arène. Concentration et raccourci. Le destin du héros se joue dans un cratère. On est heureux de voir Mme Valentine Tessier retrouver un personnage à sa mesure : elle est une Volumnia de bronze — mère romaine au cœur farouche et au front têtu — mais ce bronze est brûlant. Mme Muriel Chaney était Virgilia. On ne la voit pas assez souvent : le regret que nous en avons nous laisse d'autant moins oublier que les jeunes comédiennes de cette valeur ne sont pas trop nombreuses. Elle était aussi Portia : mélodieuse et déchirante dans la scène avec Brutus, cette oasis de fraîcheur ardente au cœur de l'arène où Hermantier nous a rendu un *Jules César*, tel que nous n'en avons pas vu qui pût prétendre à l'égaler : on peut bien le redire, cinq ans après.

Car si *Jules César* avait fortement marqué la naissance du festival, on n'avait guère eu à compter, depuis, que quelques mesures pour rien. Hermantier revenu, on espère que Nîmes n'aura pas, de son festival, une conception trop olympique, au point de ne nous offrir ces jeux tragiques que tous les quatre ou cinq ans.

YVES FLORENNE.

LUNDI 4 JUILLET

Livres nouveaux. — J. Sergent : Dessins de Victor Hugo. — Alan Paton : Quand l'oiseau disparut.

JEAN SERGENT : DESSINS DE VICTOR HUGO.

Conservateur du musée Victor-Hugo, M. J. Sergent rappelle que les dessins et peintures d'écrivains ne sont point exceptionnels, pour poser plus sûrement, en face des quatre cent cinquante dessins laissés par Victor Hugo, un certain nombre de problèmes dont le principal est celui-ci : au cas où Victor Hugo ne se fût pas servi de la poésie comme moyen d'expression, sa production picturale nous eût-elle poussés à lui reconnaître du génie? On comprend fort bien que tout professionnel mis en présence d'une œuvre qu'il tient pour celle d'un amateur, s'interroge sur l'enseignement reçu par Victor Hugo, sur l'influence des Maîtres (Rembrandt en l'occurrence) et de ses amis peintres, sur les matériaux utilisés (plume, sépia, charbon, fusain, suie, etc...). On a beaucoup étudié les correspondances qui existent entre les poèmes de Victor Hugo et certains de ses dessins; mais alors qu'il est généralement admis que ceux-là précédaient ceux-ci, M. J. Sergent nous prouve que, de toute évidence, l'expression plastique avait la priorité sur l'expression poétique et qu'elle était plus spontanée. Enfin l'auteur commente cette simplicité de moyens — simplicité qu'on peut trouver, dans certains cas, bien cavalière — ces effets de clair-obscur et de contre-jour qu'on rencontre communément chez

Victor Hugo, et nous propose 23 dessins : châteaux dressés comme de sombres mirages, maisons inquiétantes, bosselées, flots romantiques, nus de femmes où le noir et le blanc s'entre-dévorent. Pour M. J. Sergent, Victor Hugo était loin de concevoir la peinture comme un divertissement sans importance, et son détachement feint ne devrait duper que les naïfs.

(Éditions La Palatine.) SIMONE JACQUEMARD.

ALAN PATON : QUAND L'OISEAU DISPARUT.

Alan Paton — auteur du panoramique *Pleure, ô pays bien-aimé* — se repenche dans son second roman sur le drame vertigineux de l'Afrique du Sud. Il nous transmet un message d'une grande actualité (1), terrible réquisitoire contre la formule en usage dans ce pays où « le calme ne règne jamais, sauf chez les fous » : moins on y réfléchira, mieux cela vaudra.

Paton s'attache ici à la tragédie d'un individu. La chute d'un juste concrétisera la lutte des Afrikanders, descendants des Boers, orgueilleux, mystiques et austères, contre les éléments de couleur. Il ne s'agit pas uniquement de racisme : les blancs de Venterspan ne sont pas, comme dans d'autres régions de l'Afrique du Sud, antisémites, car, disent-ils, « notre grand livre vient des Juifs et... nous sommes, nous aussi, un peuple d'Israël, (nous) qui avons donné nos souffrances et nos vies pour gagner la Terre Promise. » La clé du livre est dans l'intransigeance de ces colons qui, au XVIIe siècle, pressés par les Anglais, au sud, par les noirs, au nord, durent traverser le désert avant de fonder l'Orange et le Transvaal. Aujourd'hui, ils se prennent pour un peuple élu et leur pureté a pris pour eux une valeur quasi religieuse. Une loi d'airain interdit tout commerce charnel entre blancs et noirs.

Pieter van Vlaanderen, le beau lieutenant de police, héros de guerre, couvert de décorations, champion de rugby, père et époux exemplaire, pieux jeune homme dont le pasteur voudrait faire un *diaken*, un de ses auxiliaires laïques, transgresse cette loi. Il ne succombe pas seulement à une flambée de désir — ce serait reprendre une situation usée jusqu'à la corde. Son égarement passager — il s'agit de deux brèves étreintes — a des causes plus profondes.

Cet être double ne se comprend pas lui-même. Il est « capable de monter un cheval comme un démon, mais aussi de tenir une fleur comme une pâle jeune fille. Presque insultant envers un sergent maladroit, il se montre pitoyable jusqu'à vouloir aider et relever les noirs, et surtout Stéphanie, la petite prostituée, au casier judiciaire déjà chargé, celle qui le perdra. Il ne supporte pas la vue d'un mouchoir sale, d'un crachat ou de la moindre souillure sur une nappe,

(1) Au moment où paraissait la version française de ce livre, l'évêque du Cap s'élevait contre les véritables déportations dont sont victimes les noirs, déracinés de leurs tribus, ballottés de « Cabanes-villes » en « Cabanes-villes » — villages lépreux dont des bêtes ne voudraient pas — ou parqués dans des réserves, de plus en plus séparés des blancs, et privés de droits politiques.

mais il prendra Stéphanie dans un terrain vague, bordé d'eucalyptus. Il semble avoir tout pour être heureux, pourtant il porte en lui une secrète faim de l'âme que sa femme, aimante, mais sèche et puritaine, ne saurait apaiser. Devient-il un peu trop tendre, elle se cabre, se dérobe devant cette passion où elle ne voit que « grossièreté ». Cet enfant, trop sévèrement élevé par un père patriarche, une mère et une tante affectueuses, mais trop conscientes de leurs responsabilités de dames patronnesses, cet époux frustré, ce chrétien généreux, prêt à aimer ses frères, blancs ou noirs, étouffe dans son milieu. Un jour, il rejettera le carcan des tabous et ira, de sa propre volonté, comme le dit assez platement sa tante, « chercher son bien dans la boue. » Il laissera passer l'occasion de se confesser au capitaine qui eût pu le sauver et entreprendra seul ce terrible voyage qu'est la peur... Ce thème de la peur, toujours latent chez Paton, admirablement orchestré, ira crescendo jusqu'à une scène où le vieux père maudit Pieter, après avoir barré son nom dans le Livre.

Nous avons retrouvé dans cet ouvrage le Paton que nous avions admiré en 1950, et son indignation constructive. Il aime son pays, il connaît cette terre mystérieuse, et a communié avec elle dans la poésie des couchers de soleil sur le *veldt*. Peut-être a-t-il, à présent, acquis un peu trop de métier : son style sent parfois le procédé et il n'évite pas toujours la sensiblerie. Pieter nous paraît, au début, un peu trop parfait; sa tante, vieille fille éperdue d'amour incompris, abuse des lamentations et parle par clichés. Était-il bien nécessaire de lui faire raconter presque toute l'histoire, y compris certaines scènes assez choquantes sous sa plume? Ses jérémiades où, malgré sa largeur d'esprit, pointe la bigoterie affadissent le récit. Fallait-il rompre le rythme de ce récit en y interpolant de longs fragments du journal de Pieter?

Quand l'oiseau disparut n'en demeure pas moins une des œuvres marquantes de l'Union sud-africaine.

La traduction de Denise van Moppès est — comme d'habitude — excellente.

(Éditions Albin Michel.) MARIE-CLAUDE BLANCHET.

MARDI 5 JUILLET

Livre nouveau. — André Dhôtel : Mémoires de Sébastien.

ANDRÉ DHÔTEL : MÉMOIRES DE SÉBASTIEN.

André Dhôtel conduit ses histoires avec crainte et tremblement. Un examen approfondi de sa manière nous ferait bientôt comprendre qu'il ne conte pas pour le seul plaisir de circonvenir le lecteur ou — c'est le cas de la plupart des romanciers — pour venir à bout de soi-même en dépistant, en acculant, en délivrant des personnages imaginaires. Observons seulement que les héros de l'auteur des

Premiers temps n'apparaissent ni traqués, ni, si l'on peut dire, assistés par le romancier. On dirait qu'ils jouissent d'une liberté absolue, mais il faut soupçonner Dhôtel de s'ingénier à les exposer inlassablement aux hasards de l'espérance. Leur aisance a quelque chose de minable. Si Dhôtel les aventure ainsi et les pousse discrètement, avec une allégresse un peu crispée qui fait le prix de ses livres, vers toutes sortes de rendez-vous et de traquenards, c'est sans doute parce qu'il les délègue, de loin, parce qu'il leur abandonne, du bout de la plume, son propre désarroi, ses propres espoirs. Son *pressant détachement* n'a rien d'ostentatoire; c'est sa façon de chanter. Elle est inimitable. Le narrateur des *Mémoires de Sébastien* parle sûrement en son nom, qui déclare : « Nous éprouvions une sorte de crainte inexplicable et qui nous emplissait comme une lumière : la crainte de rencontrer Jenny. » Dans cet aveu, lâché en passant, il y a bien de la terreur et de l'acharnement à espérer, de la crainte et du tremblement.

Avant de s'interroger sur Jenny et sur tous ceux qui courent après elle, il convient de caractériser rapidement la langue de Dhôtel. On a souvent insisté sur sa discrétion. Certes, Dhôtel raconte, sans hausser le ton, des histoires simples, mais l'on sent que celles-ci sont constamment sur le point de s'entrouvrir. Elles sont transparentes, mais comme ces lacs de montagne dont il est impossible de voir le fond : ce sont d'anciens cratères.

Il ne faut pas essayer de résumer les histoires auxquelles sont mêlés les héros des *Mémoires de Sébastien*. Tout au plus peut-on dire : il y a Sébastien, il y a Jean-Louis, etc. Il y a surtout Jenny, dont ils rêvent tous et qu'ils s'épuisent à rechercher. C'est que Jenny est « pleine de vie »; ils veulent tous être auprès d'elle et se laisser pénétrer par *l'espèce* de promesse qui la vivifie somptueusement. « Je ne savais pas que j'allais encore m'enfoncer et perdre ce qui m'était resté de Jenny, c'est-à-dire la simple joie de savoir qu'elle vivait non loin de moi et de sentir frissonner sa vie à travers des événements auxquels je participais à titre d'obscur comparse. » Sans Jenny, symbole merveilleusement animé, les autres personnages du roman, même les dangereux et les amateurs d'embarras — le baron Garmet, Lydia, Raoul — ne seraient que de pauvres marionnettes; c'est la lointaine Jenny qui les anime et les préserve de l'abandon. Aussi ces comparses sont-ils, en définitive, les vrais témoins.

Comme la plupart des personnages de Dhôtel, les héros de son dernier roman sont à la fois des indifférents et des avides. Ce double caractère explique leur touchante humanité. Ils ont l'air d'être insensibles car, chez eux, le goût de la vie est moins un trait de caractère qu'un trait d'âme. Ils ne sauraient songer à tirer du quotidien des raisons de respirer plus vite puisqu'ils cherchent *ailleurs*. Ce sont des gens qui n'hésitent pas à abandonner tout d'un coup leurs occupations, à improviser de longs voyages; leur avidité, leur témérité, leur assurance, qui tourne parfois à la « raideur », n'entament pas leur indifférence car elles les jettent vers un « monde en dehors » dont le monde visible, avec ses jours morts, ses carrières inévitables, « ce monde où chacun est destiné à n'importe quoi », n'est même

pas la caricature. « La vie, dit Sébastien, est profonde et gracieuse et il y a des choses qui flambent tout d'un coup comme l'amitié, comme l'amour, comme la trahison. » Ajoutons que tous ces gens sont toujours vaguement apparentés (le baron Garmet et Jenny, par exemple), qu'ils forment une espèce de société, non pas idéale, mais comme seconde.

Les étranges relations qu'ils entretiennent laissent au lecteur une impression de misère, de désastre, de dévastation. Ces événements en chaîne finissent par accabler. Ces personnages espèrent trop; ils semblent surmenés, brisés par leurs sursauts d'espoir. Il y a beaucoup de scènes nocturnes. L'histoire de Sébastien se déroule dans un décor de ruines pendantes qui fait penser au village « gelé » et « sonore » où errait aussi le héros de *David*. Pour nous étourdir davantage, André Dhôtel multiplie ce que l'on pourrait appeler les appels de joie (la petite fille qui, au début du livre, joue à la balançoire entre Sébastien et Jenny), les visions claires (la « chevelure blanche rayonnante » de la grand-mère), il nous parle de la fête qui se prépare quelque part, mais il n'empêche que nous restons sur une sensation d'atroce incertitude, de doute lancinant. André Dhôtel s'est d'ailleurs expliqué à ce sujet : « Le véritable sens de la révolte moderne paraît être d'abord une volonté de ne jamais chasser ce doute, de le maintenir au contraire, avec l'espoir tenace de reprendre à un moment donné quelque contrôle sur la vérité (1). »

Mémoires de Sébastien est un roman d'aventures mentales qui fait irrésistiblement penser aux grandes fictions kafkéennes. Nous retrouvons chez Dhôtel un certain nombre de traits qui distinguaient déjà le monde de Kafka : l'atmosphère de quête éperdue, la maladresse incurable de certains personnages, l'évocation des « silencieuses administrations » qui « gouvernent nos vies », la présence diluée d'une puissance entreprenante (le baron Garmet, « éminent et inconnu »), l'abondance interne de certains détails, l'introduction à peu près constante de nouvelles silhouettes, la minutieuse précision de l'agencement romanesque, et surtout cet état d' « indignité désintéressée » dont les personnages ne songent pas à sortir. Nous restons, avec André Dhôtel, dans un *en-deçà* merveilleux (c'est ce qui différencie Dhôtel de Kafka) où tout peut arriver, où quelque admirable visage peut tout d'un coup se mettre à resplendir devant nous, comme celui de Jenny, entre les dunes. Il y a du désespoir chez Dhôtel, alentour le monde est « un désert sauvage », mais c'est un désespoir plein de vaillance. « Nous avons encore à connaître et à aimer toutes sortes de choses et toutes sortes de gens dans cette vie ignorée. »

(Éditions Bernard Grasset.) GUY-NOËL ROUSSEAU.

(1) *Rimbaud et la révolte moderne* (Gallimard), p. 12.

MERCREDI 6 JUILLET

Le congrès du P. E. N. Club international s'est tenu au mois de juin à Vienne. Armand Pierhal, délégué pour la France, exprime ici l'opinion non seulement du groupe français, mais de tous les délégués internationaux qui se rencontrèrent à Vienne au lendemain du traité d'État.

Ce congrès de P. E. N. Club international, qui s'est tenu au moins de juin à Vienne, demeurera certainement dans la mémoire de beaucoup de ses participants comme un moment inoubliable. Nous arrivions au lendemain de la signature du *Staatsvertrag*, du traité d'État, et nous avions le sentiment de nous trouver en présence de gens qui avaient étouffé pendant dix ans et qui, soudain, se remettaient à respirer (1).

Les organisateurs du Congrès m'avaient fait l'honneur de me demander de prendre la parole, pour une adresse de remerciements, à la séance de clôture qui se tint à l'Auditorium Maximum de l'Université. Et je voulus que mon intervention pût se résumer en trois mots : gratitude, admiration, affection.

Gratitude pour l'hospitalité magnifique, seigneuriale dirais-je, qui nous fut prodiguée. Admiration et affection pour Vienne. Et ici, je demandai la permission d'évoquer un souvenir personnel, parce qu'il se pare de cette poésie que gardent les souvenirs de notre plus lointaine enfance. La première fois que je vins à Vienne, c'était avant la guerre, l'autre, celle de 14-18. J'y avais été amené par mon père. Et ce tableau s'était gravé ineffaçablement en moi : l'empereur François-Joseph descendant le *Prater* en calèche découverte, le visage encadré de ses favoris blancs inimitables, avec les cavaliers de la Garde chevauchant des deux côtés dans leurs uniformes étincelants. On sait qu'il est difficile, dans nos premiers souvenirs, de nous voir avec l'aspect physique que nous avions véritablement alors. C'est l'âme qui se souvient, et l'âme ne change pas. Mais ce souvenir particulier avait en outre, pour moi, ce prix qui était de me permettre de me revoir avec ma taille de tout petit garçon. Parce que, comme mon père me tenait par la main et que je ne voyais pas à ma suffisance, je tirai sur cette main comme on tire un cordon de sonnette pour appeler au secours. Alors mon père, qui était très grand, pencha sa haute taille, me souleva de terre et me prit dans ses bras. Et je pus ainsi assister parfaitement au défilé.

Or peu de jours auparavant, au cours de la visite de la ville en autocar, que le comité d'organisation du Congrès nous avait si généreusement offerte, j'étais repassé par le *Prater*. J'avais revu la Grande Roue, avec cette vision analytique qui est celle de l'âge mûr et qui a perdu, hélas ! cette poésie, ce pouvoir synthétique de l'enfance, plus proche, peut-être, de l'essence vraie des choses. Cependant, mon affection pour Vienne n'avait pas varié.

Et cela me conduisit à parler, alors, non plus en mon nom personnel, mais au nom de tous les Parisiens qu'il m'a été donné d'interroger.

Nous aimons Vienne pour l'obligeance, la politesse de son peuple. Politesse, en allemand, se dit *Höflichkeit*. Or dans *Höflichkeit* il y a *Hof*, la Cour, la même racine que l'on retrouve dans notre mot : courtoisie. J'insistai d'abord auprès de mes auditeurs pour que mes paroles ne soient pas mal interprétées : « Je suis, leur dis-je, Français et républicain convaincu. Mais je me suis toujours efforcé de ne pas céder à l'esprit de parti, quand celui-ci risque de

(1) Sur la situation de l'Autriche au lendemain du traité d'État, la Table Ronde a publié, dans le numéro de juillet 1955, un article de Éric Kuehnelt Leddihn.

nous rendre aveugle à la réalité des choses. Une de ces réalités, c'est qu'on ne tue pas le passé. Il faut s'efforcer de ne pas en devenir le prisonnier, mais le passé vit avec nous, et si nous voulons le tuer, nous tuons une partie de nous-même. Or il suffit d'ouvrir les yeux, à Vienne, pour voir ce passé demeuré vivant, tout comme à Paris d'ailleurs (et nous avons là une explication possible des affinités profondes qui unissent les deux villes). Dans toutes deux nous trouvons une terre pétrie d'humanité, chargée d'histoire. A Vienne, c'est le passé de l'ancienne capitale impériale, la ville de la Cour, la capitale de cet Empire dont les maîtres, à un certain moment, pouvaient se vanter que le soleil ne se couchait pas sur leurs États. Il n'y a plus la Cour, aujourd'hui, pour apprendre au menu peuple de Vienne la *Höflichkeit*, la courtoisie, celle-ci n'est pas moins demeurée présente, transmise avec le sang, avec l'air qu'on respire. »

Je voulus insister sur ce qui, personnellement, m'attache plus particulièrement à Vienne : le pain et les fleurs. Le pain, dans nos pays latins, reste l'aliment de base. (Un des traits par lesquels le Français se reconnaît encore à l'étranger, c'est son goût pour le pain.) D'où ce caractère presque sacré qui s'est attaché au pain dans ces pays, depuis le plus haut passé. En Espagne, par exemple, un homme pieux qui voit un morceau de pain à terre se doit de le ramasser pour éviter qu'on ne le piétine et le gâche. Ce qui à Vienne me toucha tout de suite, c'est que, comme à Paris, le pain y est excellent. Et il y a gardé aussi cette dignité d'aliment essentiel. Je me promenais dans la Josefstrasse, lorsque je lus à la vitrine d'un boulanger, en capitales moulées dans le métal, cette devise : « *In höchster Not gab es Backersbrot.* Au cœur du plus grave destin, le boulanger cuisait son pain. » On ne pouvait, me semblait-il, avoir mieux conscience du rôle social que joue le métier d'un homme et l'exprimer avec plus de bonheur.

Le pain et les fleurs ! Tous, nous nous rappellerons cette double haie d'hortensias géants, globes de lumière douce, qui nous accueillit le soir de notre première réception à Schönbrunn par le chancelier fédéral M. Raab. Fleurs de Vienne ! Parterres de roses des jardins publics ! Fleurs aux mains fines des bouquetières que l'on appelle là-bas, si joliment, des *Blumenmädchen!* Elles nous attachaient un peu plus à cette belle ville, et à toutes les chères amitiés que nous y avions nouées. Ainsi, en terminant, ne pouvais-je que redire, m'adressant plus particulièrement au président du P. E. N. autrichien M. Franz Theodor Csokor, à sa secrétaire si dévouée et si courtoise Mlle Erika Hanel, mon affection, mon admiration et ma gratitude.

ARMAND PIERHAL.

JEUDI 7 JUILLET

Livre nouveau. — L. P. Hartley : le Messager.

L. P. HARTLEY : LE MESSAGER.

A l'approche de la soixantaine, un homme se rappelle un chaud été de son enfance qui, après les premiers enchantements, tourna à la tragédie, et eut sur son existence une importance décisive. Joe a douze ans lorsqu'il est invité par un camarade d'école à passer un mois dans le château où vit sa famille. Il est bientôt émerveillé par la société brillante qu'il découvre là. La jeune fille de la maison, Marian, lui témoigne une bienveillance et une amitié qui le comblent de joie; elle le charge de fréquents messages pour un des fer-

miers du château. Fier de son rôle et des marques de sympathie dont il est l'objet, fier aussi de ses prouesses sportives, car il tient fort honorablement sa place au crickett, des scrupules viennent peu à peu le tourmenter quant à la nature des messages qu'il transmet; et le petit monde merveilleux qu'il s'est créé s'écroule soudain lorsqu'il est brutalement mis en face des relations qui unissent Marian à son fermier.

Que l'on aille pas croire qu'il s'agisse là d'une nouvelle Lady Chaterley. *Ce qui intéresse l'auteur et nous-mêmes, c'est le monde secret de l'enfance et les enchantements auxquels Joe est arraché. Œuvre très anglaise par les personnages, leur société, la manière subtile de l'auteur.*

(Éditions Amiot-Dumont.) ANNIE BRIERRE.

RENCONTRE AVEC L. P. HARTLEY.

Je n'avais jusqu'alors jamais rencontré d'écrivain britannique qui, à défaut d'une naissance en Irlande ou en Écosse, ne se targuât d'un lointain aïeul dans un de ces pays. Hartley constitue ce cas extraordinaire : un écrivain parfaitement satisfait d'être Anglais, et de l'être depuis trois siècles. Il n'a pas poussé plus loin ses recherches généalogiques.

Une haute taille, des yeux gris bleus, un visage extrêmement expressif, — non point d'une mobilité agitée, mais lente : profondeurs d'un esprit attentif et prompt à tout saisir.

Il fit ses études à Harrow, une des grandes écoles concurrentes d'Eton, puis à Oxford où il fut l'ami de l'actuel ambassadeur de Grande-Bretagne, sir Gladwy Jebb, dont il est l'hôte à Paris ; c'est aussi à Oxford qu'il connut Jean Fayard qui, sous le nom de Martley fit de lui un personnages de *Oxford et Margaret.*

Essentiellement Anglais par son allure, son ascendance, ses goûts (il vit à la campagne dans une maison du Somerset au bord d'une rivière), sa religion (il est protestant), il ne l'est pas moins par son œuvre. Le charme de *la Crevette et l'anémone* (1), et du *Messager* (2) est essentiellement anglais tant par ses qualités littéraires que psychologiques : réserve, nuances, délicatesse, scrupules. Les jeunes héros de ces deux romans, Eustace et Leo, me paraissent si vrais que je demande tout d'abord à leur créateur s'ils ne représentent pas des personnages authentiques :

— *Je crois,* dit-il, *y avoir mis beaucoup de mon enfance. J'ai moi-même été élevé avec ma sœur et elle m'a inspiré le personnage de Hilda, bien qu'en réalité elle ne soit pas du tout aussi désagréable que Hilda.*

— *Mais, je ne la trouve pas du tout désagréable.*

— *Que je suis content de vous l'entendre dire. Certains l'ont jugée très sévèrement.*

— *Ayant été critique aussi, vous n'avez peut-être pas pour les critiques le mépris de tant d'écrivains créateurs.*

— *J'ai été critique littéraire pendant dix-huit ans. J'avais presque abandonné la fiction après avoir publié un recueil de nouvelles* (3) *et un court roman* (4) *quand des amis, en particulier lord David Cecil, m'ont persuadé d'y*

(1) *La Crevette et l'anémone.* Éd. Hachette.
(2) *Le Messager.* Éd. Amiot-Dumont.
(3) *Terreurs nocturnes,* (à paraître Éd. Amiot Dumont).
(4) *Simonetta Perkins,* (à paraître La Palatine).

retourner. C'est ainsi que j'ai terminé la Crevette et l'anémone *qui, à l'origine, ne devait être qu'une nouvelle.*

— *Ce fut le premier tome d'une trilogie qui vous valut le prix James Tait, et dont le dernier tome se déroule en Italie.*

— *C'est que pendant quatorze ans, j'ai passé quatre mois à Venise.*

Contrairement à beaucoup d'écrivains qui ne veulent ou ne peuvent déterminer quelles influences littéraires ils ont subi, Hartley me confie que son enthousiasme pour Edgar Poe se retrouve dans certaines de ses nouvelles; celui pour *les Liaisons dangereuses* dans *Perfectwoman* qui doit paraître cet automne à Londres. Lorsque je lui dis que c'est à Henry James que je l'aurais comparé le plus volontiers, il ne proteste pas, bien au contraire.

— *J'admire aussi beaucoup Mauriac et Stendhal,* ajoute-t-il. *Non que j'aime Stendhal ou ses personnages; je n'éprouve pour eux aucune sympathie, mais j'admire l'art du romancier.*

Quant à Mauriac, je n'aurais jamais songé à rapprocher ses sombres héros de ceux de Hartley qui dégagent infiniment plus de sérénité, cependant il insiste et me donne pour explication : *Affinités jansénites, sans doute!*

En partie convaincu, je lui réponds :

— *Il y a, évidemment, chez le jeune Eustace une terreur obsédante du Mal. Et puis le* Messager *vers la fin laisse percer une humeur assez noire quand Marian dit : « Ce siècle effroyable où nous vivons a dénaturé l'humanité et semé la mort et la haine là où fleurissaient la vie et l'amour »; voyez-vous un remède à cette haine engendrée par ce siècle « effroyable »?*

— *Il faudrait que les gens se tiennent tranquilles, s'apaisent. Certaines personnes prétendent que les souffrances qu'apportent les guerres rendent les hommes meilleurs. Je ne le crois pas.*

— *Quel remède voyez-vous? Est-ce dans la religion ou dans l'humanisme que l'homme doit chercher son salut?*

— *L'humanisme n'est que l'enfant de la religion. Et la morale ne vivrait pas longtemps sans la religion.*

— *Vous ne croyez donc pas comme E. M. Forster que la religion a été trop souvent une cause de guerre?*

— *La religion n'a jamais été que le prétexte et non la cause de l'irrésistible besoin qu'ont les hommes de se battre.*

ANNIE BRIERRE.

VENDREDI 8 JUILLET

Livre nouveau. — Roger Peyrefitte : les Clefs de Saint-Pierre.

ROGER PEYREFITTE : LES CLEFS DE SAINT PIERRE.

> « *Inoffensif* ». *Parlant des* Clefs de Saint-Pierre, *un critique favorable au livre, Gérard Mourgue, et un représentant autorisé de l'Église, le R. P. Hamman, se rejoignent dans ce jugement. Voici d'abord le point de vue de Gérard Mourgue.*

C'est le travail d'un moraliste qui s'est refusé les facilités de *la Fin des Ambassades*, d'un chroniqueur plein de verve, bien informé (jusqu'à en être ennuyeux, parfois). Il ne confond pas sens religieux et religion chrétienne. « L'abbé s'interrogeait sur cette douce religion romaine qui l'avait réconcilié avec la religion; mais était-ce

bien avec la religion chrétienne? Elle venait de déployer devant lui toutes ses ressources, comme pour lui montrer à quel prix elle arriverait à balancer le paganisme subsistant. Il comprenait désormais l'utilité de ces ressources, et il s'estimait dans l'impossibilité d'y recourir. »

L'abbé Victor Masse intrigue pour s'échapper du séminaire de Versailles. Quelqu'un le fait nommer à Rome, près d'un fastueux cardinal. Celui-ci, sorte de Mentor, va donner à notre Télémaque une interprétation nouvelle du christianisme. Cela pourrait s'intituler : comment j'essaie de concilier la sottise et le sublime. L'écrivain utilise les dialogues entrecoupés de descriptions, où paraissent les cérémonies du Vatican. La visite à Pie XII, la canonisation de Pie X sont les plus magistrales. C'est une occasion de faire sentir que trop de rites tuent la vie. Tous les « potins » qui courent les rues de Rome nous sont narquoisement contés : la mystérieuse banque du Vatican, le trafic des voitures américaines, la peur des attentats communistes, les méfaits de la gouvernante du pape... Il y a des morceaux de bravoure, ceux qui traitent de la façon de faire fructifier les indulgences, de la nécessité des saints nouveaux et des reliques. « A tout séminariste qui arrive à Rome, je voudrais qu'on montrât le lait de la Madone, le fragment du saint-prépuce du Latran, les quarante têtes de sainte Julienne, la fausse inscription de sainte Philomène, non pas comme on l'emmènerait au musée des faux, mais au musée de ce que la vérité peut produire de plus déroutant. »

Bien entendu, la Femme est là, friande des fruits défendus, de cet autre paradis terrestre. Mais avec elle, au lieu de la luxure, l'abbé trouve l'amour.

L'abbé ne se contentera pas longtemps de ce chassé-croisé entre l'amour profane et l'amour sacré. Parce qu'il est du pays des philosophes, il doit choisir. Les différents thèmes sont rassemblés dans la *coda* du dernier chapitre. Le cardinal, devenu son ami, célèbre une messe à l'issue de laquelle l'abbé va lui faire part de sa décision de renoncer au sacerdoce. Soudain, le cardinal chancelle. Il a encore le temps de poser doucement le calice sur l'autel. On l'emmène. « Les fidèles s'étaient mis à genoux par respect et non pour une bénédiction qu'il ne pouvait plus leur donner. » Il va mourir. Il meurt et l'abbé retrouve sa foi. Dernière tentation : il est légataire universel : palais, fortune, considération. Avec un peu d'hypocrisie...

Le prêtre renonce à Paola, à son héritage, et regagne la France, après une visite à la tombe de son bienfaiteur.

Comme on le voit, le livre est parfaitement inoffensif, pour quiconque est intelligent.

GÉRARD MOURGUE.

Et voici l'opinion du R. P. Hamman :

Que le tableau de l'Église romaine soit sans ombres, qui serait assez naïf, croyant ou incroyant, de l'imaginer? Il faudrait faire fi de toute l'histoire de l'Église, pour s'étonner des faiblesses, des petits côtés d'une institution que Dieu a confiée à des mains humaines.

Mais les clefs confiées à saint Pierre ne sont pas à confondre avec celles dont parle M. Peyrefitte!

Nous ne sommes pas scandalisés par les potins qu'il nous rapporte, qu'il a pu recueillir à bonne source. Il n'y a pas d'immeuble sans escalier de service et sans concierge. Mais vouloir juger les locataires d'après des potins de la concierge, c'est prendre les vessies pour des lanternes. Pour ceux qui savent s'en garder, le livre est inoffensif.

Ce qui dessert le plus complètement le roman de Peyrefitte, c'est qu'il devient finalement ennuyeux. Je défie un esprit normal de le lire d'affilée sans sauter des pages, parce qu'il en est saturé. Le livre rappelle certains propos de chansonniers qui distillent l'ennui. Ils appuient sans cesse sur la même pédale, qui finit par grincer. Et c'est malheureusement toujours la même chanson. » L'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Ce n'est jamais un éloge, surtout quand il s'agit d'un écrivain de talent. Il s'en prend à sa mère, même s'il la répudiée.

(Éditions Flammarion.) A. HAMMAN.

LUNDI 11 JUILLET

A la suite des brillantes journées stendhaliennes internationales à Grenoble, nous avons cru bon de faire le point des récents ouvrages consacrés à Stendhal.

DANS LE SILLAGE DE STENDHAL : ÉTUDES STENDHALIENNES.

Comme il l'avait prévu dans son appel à la postérité, l'audience de Stendhal n'a cessé de grandir depuis trois quarts de siècle, au point même que l'admiration de ses fidèles, les *happy few* devenus légion, a pris la forme d'une insatiable curiosité qui, phénomène probablement unique dans l'histoire des Lettres, tourne de plus en plus à la passion, mais n'en reste pas moins attentive aux exigences scrupuleuses de la méthode critique pour cerner, à la pointe d'une aiguille, les contours et détours les plus secrets de son œuvre et de sa vie. De la ferveur d'un tel culte, nous venons d'avoir un nouveau témoignage dans le recueil que la *Société des Bibliophiles dauphinois* a eu l'heureuse inspiration d'offrir en hommage aux mânes de Henri Beyle, au moment où la ville de Grenoble, après l'avoir assez longtemps taxé d'ingratitude, commémorait, par les brillantes journées stendhaliennes internationales des 26, 27, et 28 mai, le plus illustre de ses enfants. Et nous nous apercevons, cette fois encore, que rien de ce qui touche de près ou de loin à l'auteur de *la Chartreuse* ne peut nous être indifférent ou étranger. C'est ainsi que le fait d'avoir vécu en marge de Stendhal et de lui avoir causé de l'humeur donne de la tablature à ses exégètes. Nous en avons un exemple curieux avec ce Lysimaque, chancelier de Beyle au consulat de Civita-Vecchia, dont M. Yves du Parc tente ici une réhabilitation très fortement documentée et à la suite de laquelle il est permis de conclure que le personnage

fut un tout petit peu moins noir que sa victime ne le laissa croire ou ne l'imagina. En contre partie de cette mise au point, et toujours de M. du Parc en collaboration avec M. Villard, il faut lire ce qu'il en fut exactement des relations administratives du consul Beyle avec la Chambre de Commerce de Marseille; et c'est alors son rôle officiel qui, malgré ses tendances à l'absentéisme, s'y trouve remis en juste place.

D'un sommaire intéressant, mais dont je regrette de ne pouvoir citer toutes les rubriques, je relèverai du moins pour finir les *marginalia* recueillies par M. del Litto sur un volume annoté par Stendhal entre 1821 et 1830. On y découvrira la première version de son épitaphe : *Qui giace Enrico Beyle Milanese*... ainsi que ces quelques lignes étonnantes par la prémonition qu'il eut si tôt de son destin d'outre-tombe : « Les ... ont passé leur temps à orner leurs habits, moi à orner mes 8 pages. Tout l'avantage est pour le temps où ni eux ni moi ne porterons plus d'habits. Dire après notre mort peut-être parlera-t-on de D (omini) que. Et eux? Le souvenir c'est de n'être point mort. »

Pour cette gloire posthume, recherches et trouvailles du même ordre et du même profit continuent et continueront, si bien que nos neveux, comme le remarqua malicieusement M. Henri Martineau au cours des journées stendhaliennes, en sauront encore plus que nous et que déjà par anticipation nous en sommes jaloux.

(Les Éditions de Lyon.) ARMAND LUNEL.

Si les *happy few* sont devenus légion, Stendhal est-il devenu pour autant un écrivain populaire, c'est la question que pose Georges Piroué.

On sait que Stendhal rêvait d'être lu au siècle où nous sommes. On sait qu'il a réussi.

On fait mieux que le lire, on transforme ses romans en films et l'on parle beaucoup de lui : Aragon dans la Lumière de Stendhal (1), *Claude Boncompain et François Vermale dans* Stendhal ou la Double Vie de Henri Beyle (2), *Roger Nimier dans un article récent de la N.N.R.F. Ce qui revient à dire qu'on le lit mal. On l'émonde et on l'émascule au cinéma. On se le dispute par des livres, ce qui a pour conséquence qu'on nous offre à connaître un Stendhal débité en quartiers, chacun vantant le « beau morceau » qu'il a su découper dans l'animal entier.*

Il est cependant vrai, comme le dit Aragon, que Stendhal vendu en édition bon marché et diffusé sur les écrans est peut-être en passe de devenir un écrivain populaire. Un écrivain, parce que les gens du commun ne lisent pas en spécialistes, qu'on appréciera moins pour sa littérature que pour le message qu'il contient. J'emploie volontairement le mot message que les tenants de l'art pur aiment si peu.

(1) Éd. Denoël.
(2) Éd. Amiot-Dumont.

Cela inquiète et tout se passe comme si l'on s'était donné le mot pour casser du sucre sur le dos du « gros consul ».

L'opération commence de la manière suivante. Claude Boncompain et François Vermale isolent Stendhal de son temps. La méthode n'est pas neuve : on a bien vu Camus parler de Saint-Just sans s'inquiéter des circonstances historiques dans lesquelles il a vécu. Toutes les contradictions du personnage, qui nous paraissaient provenir, tout au moins en partie, de ses luttes avec les autres hommes et les corps sociaux constitués, ils les attribuent à sa double nature profonde. Stendhal est une victime de ses hérédités et Napoléon, les jésuites, Louis-Philippe ne sont pour rien dans l'évolution de son caractère — d'ailleurs il ne s'occupait que de femmes. Placé entre Saint-Simon et Proust, Stendhal devient sous leur plume un « cas » relevant de la psychanalyse ou de la science des chromosomes. Son œuvre n'est plus le miroir d'un temps dont il aurait été l'observateur distinct, comme le disait la critique d'antan, mais le miroir de soi-même. Non seulement il est au-dessus des partis, mais il ne s'intéresse plus aux partis. Comme dans ces conditions il est normal qu'on s'ennuie très vite, un rideau très mince le sépare seul du vide : l'amour, le travail. En d'autres termes, le comportement sexuel et l'art. Ramenée à de tels éléments, la grandeur de Stendhal est naturellement bien mince comparée à celle de Proust. Proust par-ci, Proust par-là, omniscient et hors du temps, achève tout ce que Beyle n'a dit qu'imparfaitement. Mais enfin ce Beyle a le mérite d'avoir été un précurseur et pour l'en remercier on l'enferme dans la boîte à génies littéraires que tous les siècles l'un après l'autre ouvriront pour en respirer le parfum. Stendhal promis à la délectation du Happy few. *Il paraît qu'il ne désirait rien d'autre.*

Roger Nimier va plus loin. L'ambiguïté du personnage qui intéresse tant Claude Boncompain et François Vermale ne l'arrête pas. Toutes les précautions que Stendhal a prises pour cacher sa vie et dissimuler le fond de son être, il les perce à jour. Ces défenses emportées, il tombe en « pleine purée sentimentale », il pénètre dans un « cœur d'artichaut ». Amour de la République, de l'Italie, de la musique, passion pour les femmes, tout cela ne forme qu'une seule salade doucereuse. Beyle n'est pas cynique, mais un niais. Et quand il prend le parti de ne pas l'être, par le truchement de Julien Sorel, ce n'est pas plus un diplomate de la génération montante, c'est un « sale petit aventurier » qui meurt gratuitement et égoïstement pour un « jour de folle passion ». L'égoïsme sentimental de Stendhal n'est pas intelligent, ni même dangereux — il ne va pas dans le sens de l'histoire. Voilà donc notre homme ramené à son rôle de grand littérateur, destiné à la délectation des siècles à venir. (Voir plus haut.)

Cette attaque va beaucoup plus loin que les considérations psychologiques de Boncompain et Vermale. Stendhal l'aurait peut-être goûtée : elle est d'un genre d'adversaires qu'il connaissait bien. Nimier voit juste lorsqu'il parle de l'héritage napoléonien et de ce que l'intendant de ses armées en a retenu. Il a raison aussi d'insister sur le caractère intellectuel de ses opinions républicaines, qu'Alain n'a pas eu de peine à commenter merveilleusement. Stendhal velléitaire, utopique parce que doué de « trop d'âme »? Que répondrait Aragon à cela? Que Stendhal n'a connu qu'une révolution trahie, puis jugulée et qui n'a porté au pouvoir que ceux qui depuis ont rendu nécessaire une autre révolution. Tandis que la révolution russe... Mais a-t-on jamais vu un bouleversement social quelconque qui ne fût pas ambigu? Freiné sur sa lancée? On n'imagine guère Stendhal faire mieux son chemin aujourd'hui qu'on ne l'a vu y réussir à la remorque des armées impériales.

Quoi qu'il en soit, il est curieux que Stendhal trouve au XXe siècle, en Nimier, un des hommes dont il souhaitait le plus se garder, parce qu'habile à se moquer d' « une âme qui sente tant ». Vieille connaissance : la peur française du ridicule.

Stendhal espérait être lu. C'est-à-dire, sans doute, apprécié non dans son art, mais dans son individualité propre. Il n'avait pas tort de se méfier de la montée de la démocratie qui n'a pas l'air de lui réserver un sort meilleur que la Restauration et qui continue d'éprouver une irrésistible répugnance pour son don Quichotte. Aragon a peut-être raison de lui souhaiter un bon XXIe siècle. Il ne faut jamais désespérer...

GEORGES PIROUÉ.

MARDI 12 JUILLET

Notre collaborateur Yves Touraine a publié un curieux roman d'anticipation — *le Cinquième coup de trompette* — qui tranche nettement sur le genre *Science fiction*, dont il est le chroniqueur à *la Table Ronde*, Maurice Renault directeur de *Mystère Magazine* présente cet ouvrage.

L'auteur n'a pas eu le dessein de nous plonger dans les délires imaginatifs dont le genre est coutumier sous ses avatars *made in U. S. A.*, mais de nous peindre, dans le style de l'utopie satirique et pessimiste où se sont illustrés Huxley avec *le Meilleur des mondes* et George Orwell avec *1984*, la vie dans une société future « déshumanisée ». Aboutissement monstrueux de la technocratie, de la « spécialisation », cette société mécanisée, dont chaque membre est réduit à l'état de cellule fonctionnelle, est aussi en proie à la tyrannie d'une dictature policière qui a totalement annihilé la liberté individuelle et s'emploie même à « dépersonnaliser » les consciences. Ce sombre tableau de l'homme réduit à l'état de robot, neutralisé dans son cerveau et ses facultés personnelles, se double d'une extraordinaire peinture de mœurs. L'auteur a imaginé avec une verve savoureuse une psychologie sociale entièrement différente de celle que nous pouvons concevoir à notre époque. Le baroque et l'incongru semblent dicter le même comportement de cet *homo novis* qui est un prolongement dénaturé de l'*homo sapiens*. Une des bases de cette société est la sexualité, mathématiquement régie par des lois rigoureuses, avec classement des divers individus en « catégories », entre lesquelles l'accouplement n'est admis qu'en fonction de certaines normes. Allant plus loin, Yves Touraine, du baroque, verse presque dans le surréalisme quand il s'attache à dépeindre les invraisemblables, impensables « Prototypes biologiques » — monstres « inventés » de toutes pièces, par amour de l'expérience, par une race de savants dont la culture scientifique ultra-évoluée confine à la barbarie — créés par greffes électriques de tissus humains... et jaillis tout armés du cerveau d'un Picasso sarcastique qui se serait complu à mélanger les sexes, à les apparier, les dédoubler, les multiplier, pour aboutir à des êtres androgynes, bisexués, etc.

De ces thèmes naissent des pages à l'érotisme frappant et original, cependant que la trame extérieure du livre est une action d'aventures : détails de la lutte d'une organisation terroriste qui cherche à renverser le régime et finit par rencontrer un échec atroce. Le roman oscille ainsi entre ces deux pôles, ce qui nuit un peu à sa cohésion et son unité, mais le style, toujours imagé, nerveux et charpenté, lui communique son équilibre.

Le Cinquième Coup de trompette est à prendre un peu à la façon d'un jeu

gratuit — un jeu cruel — à jouer par simple amour de l'insolite, pour le plaisir d'être pris au piège de l'impossible. Le futur terrible qu'il nous présente en s'arrachant aux conventions ne cherche pas à faire peur ni tellement à faire penser. Il se justifie en soi, comme système cohérent bâti sur des données incohérentes, manifestation d'un absurde aux prises avec la logique. Cette sorte de « reconstruction » opérée par l'auteur était un peu comme une gageure cérébrale et imaginative à tenir. C'est dans cette mesure que le roman est aussi séduisant que déconcertant.

(Éditions Pierre Horay.) MAURICE RENAULT.

MERCREDI 13 JUILLET

Livre nouveau. — Jean Cassou : le Livre de Lazare.

JEAN CASSOU : LE LIVRE DE LAZARE.

Lorsque Rilke, dans un poème admirable, nous montre Eurydice revenant des Enfers, il fait éprouver à Orphée le comble de la désolation humaine : Eurydice ne le reconnaît pas. Elle a goûté la fatale grenade, au royaume des Ombres, elle a perdu jusqu'au souvenir de son amour. Cet amour qui venait pour elle de braver et de défier le sort ! Rilke aimait la mort; c'est à Eurydice qu'il s'identifie, non à Orphée.

Le *Lazare* de Cassou, au contraire, c'est l'état de mort qu'il a oublié en retrouvant le souffle : bien mieux, il n'y a pas d'état de mort. Entre la charnelle épreuve de la maladie et la sortie du tombeau, son expérience se résume en ces mots : *Un trou, un manque. Rien.* Affirmant ainsi, dans la profondeur inappréciable de son aventure, qu'un vivant n'a rien à faire avec la question de sa mort, que cette question ne peut même pas être posée, sinon comme une des pensées familières de la vie, une idée sécrétée encore, toujours et absolument par un organisme vivant. L'au-delà n'est pas refusé, ce qui serait encore le concevoir : il n'est pas suggéré, sinon comme un des prétextes de la pensée de l'homme à se fuir. Or, Lazare est justement celui qui ne fuit pas, celui dont la nature est apte à vivre, à savoir qu'il existe, qu'il aime, qu'il est heureux, qu'il souffre ou qu'il chante. A ce point que les calamités s'abattant sur lui, et nous verrons qu'il les subit presque toutes, font encore partie de ses trésors et de la matière infinie qui le forme. En un mot, la mort ne peut en aucun façon s'abstraire de la vie.

Qu'est-ce alors que ce ressuscité? un homme à qui le miracle a volé, non point sa mort puisqu'elle n'existe pas, mais le cours naturel des choses qui était de mourir jeune, en plein bonheur, tandis qu'il va lui falloir, maintenant, connaître toutes les horreurs imaginables. Et il faut que Lazare éprouve les plus terribles misères, les pires chagrins, le manque total d'espoir : donner à la vie tout son prix, non parce qu'elle est heureuse, mais parce qu'elle est la vie, voilà ce qui compte. C'est bien autre chose que l'amour de la vie! *Si je disais que*

j'aime la vie, je me fournirais une explication sentimentale, une excuse. Or, je n'ai pas besoin d'explication et je ne cherche pas d'excuse. Ce n'est pas sans intention profonde — sans expérience profonde — que Jean Cassou a prodigué autour de Lazare les événements funestes. La mesure des événements funestes, dans une vie d'homme conscient est toujours comble. Il faut que le destin frappe Lazare pour lui donner la liberté de déclarer que *les miracles n'arrangent rien* et que *bien plus ils dérangent tout.* Son père est le Lépreux; mais guéri par le miracle, c'est alors que ce père est vraiment malheureux et misérablement seul. Sa mère est la Femme adultère; mais quoi, elle n'avait pas à être pardonnée, la pauvre femme adultère mais, *sous l'orage des pierres et contre tout un village de chiens ameutés, à défendre son amour et au besoin à mourir pour lui, ce qui était encore une façon de le sauver.* Seul, l'amour sauve. A l'accumulation des malheurs de Lazare, il existe un contrepoids qui prend ici, comme dans toute l'œuvre de Cassou, un sens ineffable : la connaissance de l'amour. Cela commence par une disposition de l'enfance, effusion tendre, ton d'indicible intimité : *Mère, qu'est-ce que tu nous as préparé pour ce soir, dis, mère? O mère, mère chérie;* par l'éveil et le ravissement, la merveilleuse frénésie de l'adolescence : *Il n'y avait jamais de quoi s'émerveiller puisqu'on était dans la merveille;* par le sentiment de la virilité, de la violence: *Tu es un être de colère, Lazare.* Même la pauvreté, ce mal affreux, cette iniquité sans nom, cette *première séparation*, rien n'égale la puissance de l'amour. Il y a Jéza et avec Jéza le vrai miracle, le réciproque et complet amour. Le conteur prend alors le ton de l'abandon suprême, de l'enivrement et de la félicité irradiante. Jamais la femme ne fut plus aimée, mieux adorée dans sa chair et sa nature radieuse: *La femme qui est devenue la figure de l'amour, celle-là, oh! elle est la continuité révélée, manifeste.* Chant d'extase et de ravissement! Peut-être faut-il être femme pour saisir tout le sens de *Lazare* et, instinctivement, l'inexistence de la mort future en regard de l'actualité fabuleusement réelle de l'amour. *Mais l'amour à son comble, nous procure l'infini, et dans son cours, la perpétuité.* Joie, désir, volupté, tendresse, le chant de vie monte de l'union de l'homme et de la femme. Et aussi la sérénité, car, dira Lazare : *L'amour est fidèle.* Je voudrais m'arrêter sur ces mots, sur ce secret. C'est le noyau du Livre de Lazare. Mais ce serait trop beau de pouvoir s'arrêter sur la pensée du bonheur : entendons-le bien, *Lazare* est un livre d'une détresse terrible, et poignant, et déchirant. Et voilà le génie du poète qu'est Cassou : savoir évoquer le bonheur, la merveilleuse nature, les infinies richesses du monde, la chaleur de l'âme, l'inexprimable sensualité de chaque minute saisie dans son étrangeté quotidienne — et en même temps la force aveugle et inéluctable du destin, le grand, l'ultime serrement de cœur.

Avoir fait de la résurrection le signe des catastrophes subies par Lazare est d'une logique irréfutable; car bientôt c'est Jéza qui meurt et il n'y a rien de plus affreux que de survivre à ce qu'on aime. Lazare connaît quelque temps la gloire, par son art de chanteur : alors il devient sourd. Et la vieillesse arrive dans le dénuement : chamelier, vagabond, chanteur de rues, mendiant. Oui, mais toujours Lazare, qui possède la sagesse de ne jamais s'être aimé, en sorte que, inconnu de tous, il ne se trouve pas si mal *au plus retrait de moi-même, là où rien*

ni personne ne m'atteint, tout au fond de mon oreille pétrifiée, une caverne. Et il raconte des histoires. La vie, finalement, c'est cela, raconter des histoires.

Le Livre de Lazare, c'est le livre du destin. C'est aussi un destin d'y sentir comment tout le poids d'une existence déferle jusqu'à sa pointe extrême, une écriture tendrement ensoleillée, une maîtrise dans la forme du récit, un rythme égal à cette force d'âme qui est, de chaque mot, la lumière.

(Éditions Plon.) YANNETTE DELÉTANG-TARDIF.

VENDREDI 15 JUILLET

A la fin du mois de juillet, un congrès de psychiatrie à Genève célèbre le quatre-vingtième anniversaire de Jung. La dernière livraison du Disque vert, *sous la direction de Franz Hellens et de René de Solliers, réunit un ensemble d'articles sur l'œuvre du grand psychologue. Robert Amadou présente, ici, le dernier numéro de cette revue et signale les études les plus importantes.*

C. G. JUNG, Nº SPÉCIAL DU « DISQUE VERT », BRUXELLES, 1955.

A moins que l'éditeur ne limite le nombre des collaborateurs et n'assigne à chacun, selon un plan strict, le traitement d'un aspect du problème ou de l'homme considérés, les ouvrages collectifs renferment toujours du meilleur, du moins bon et parfois du pire, de l'utile et de l'inutile.

Les *Études carmélitaines* dans leurs meilleures livraisons représentent le type du livre où chaque article trouve sa place naturelle et concourt à donner un tableau harmonieux et complet du sujet.

Les recueils de témoignages consacrés à un écrivain mort ou vivant donnent au contraire une idée du cahier hétéroclite où le lecteur doit effectuer lui-même un tri sévère afin de dégager les contributions intéressantes; mais l'ouvrage ne constitue pas une somme convenablement bâtie. Le gros volume du *Disque vert* (390 pages) sur Carl-Gustav Jung n'échappe pas à cette règle empirique et appartient malheureusement à la seconde catégorie d'ouvrages collectifs, la catégorie des pots-pourris. Et l'impression de l'ensemble est assez décevante.

Ne nous attardons pas à critiquer les études trop sommaires ou maladroites. Mais des auteurs dont on attendait beaucoup se sont bornés à quelques remarques vagues ou ont résumé leurs travaux antérieurs déjà parus en livres ou en articles (Jolan Jacobi, Annia Teillard, Meier).

Cependant d'autres articles sont d'une grande valeur et ils suffisent à rendre la possession de cet ouvrage indispensable, à quiconque

veut approcher ou même revoir la figure d'une très haute personnalité dont l'œuvre a marqué son temps.

En tête vient un texte de Jung, inédit en français et traduit par le Dr Roland Cahen : *Psychologie et poésie*. C'est un texte riche, clair, presque didactique qui révèle bien la fécondité de l'analyse jungienne des créations artistiques où la dissection de l'acte créateur et de ses antécédents ne fait pas méconnaître l'originalité irréductible de l'œuvre authentique.

Le Dr Roland Cahen donne ensuite une très brève présentation de Jung, qui est parfaite de qualité, de justesse, de précision. Le Dr Cahen insiste sur le caractère empirique de la personnalité et de la recherche de Jung. Les trois pages du Dr Cahen eussent pu être multipliée pour notre plaisir et pour notre instruction.

Kerenyi, dont on connaît les interprétations déjà classiques de la mythologie grecque, propose quelques réflexions sur les mystères de naissance. Ces pages sont denses et riches.

A. de Waellens montre les rapports et, en fin de compte, l'opposition que seule la phénoménologie elle-même pourrait réduire dialectiquement, entre psychanalyse et phénoménologie.

Mircéa Eliade souligne l'intérêt de Jung pour l'alchimie; il marque bien que l'analyse jungienne de l'alchimie (comme d'ailleurs de la vie religieuse) se situe sur le seul plan psychologique, sur le seul plan des symboles psychologiques et ne préjuge pas de la réalité de l'œuvre alchimique sur d'autres plans. Un des plus beaux textes de ce recueil est peut-être l'examen de la peinture de van Gogh, à la lumière des principes de Jung. C'est en somme une excellente application des règles générales posées par Jung dans le texte liminaire. On nous dit que ces pages de Mlle Gilberte Aigrisse sont extraites d'un travail plus important. Souhaitons qu'un éditeur avisé publie bientôt le texte complet de cette analyse dont l'avant-goût est savoureux.

Jean Dierken présente une sévère critique de la psychologie de Jung et de sa psychothérapie, du point de vue freudien orthodoxe. L'étude est parfois agressive — mais elle pose le problème dans toute son acuité et surtout montre bien que l'opposition doctrinale Jung-Freud ne porte pas seulement sur quelques notions ou sur certains aspects du traitement, mais procède de l'opposition radicale de deux tendances, de deux attitudes, de deux conceptions du monde et de l'homme foncièrement différentes.

Le livre de quatre-vingtième anniversaire de Jung reste à faire. *Le Disque vert* aura du moins réussi à montrer, ne serait-ce que par les dimensions de son numéro spécial, la place du célèbre psychologue dans la pensée contemporaine. Les articles que nous avons mentionnés et quelques autres demeureront; on s'y référera; les pages plus banales permettront peut-être à un large public une première initiation à la doctrine jungienne. C'en est assez sans doute pour que nous recommandions ce livre. et pour que nous en remercions la direction.

Robert Amadou.

LUNDI 18 JUILLET

Livres nouveaux. — Thyde Monnier : Moi (t. IV). — Edmond Fleg : Écoute Israël.

THYDE MONNIER : « MOI » (TOME IV) JETÉE AUX BÊTES.

Thyde Monnier présente le quatrième tome de ses Mémoires sous ce titre significatif. Fille de marchands, condamnée au commerce dès l'enfance comme à des travaux forcés, tôt mariée puis divorcée, remariée avec un homme plus jeune qu'elle de quinze ans, nous la retrouvons en pleine conscience de sa vocation d'écrivain, au moment où elle s'apprête, une fois encore, à se libérer de toute entrave par un nouveau saut dans l'inconnu : *Cette fois, si je sautais, c'était dans le vide.*

La destinée de Thyde Monnier oscille entre deux problèmes difficiles qu'elle n'a jamais résolus : drame de la femme qui ne peut concilier son génie créateur et l'esclavage matériel des besognes quotidiennes; drame de la femme aux sens exigeants, en lutte avec les usages et la morale et qui réclame, pour son sexe, une liberté de mœurs égale à celle de l'homme. De là le caractère revendicateur, exaspéré parfois, douloureux souvent, de ce journal où s'exprime la violence du tempérament sous la forme d'un égocentrisme forcené.

Nous ferons reproche à Thyde Monnier de ramener tout à soi, avec une sincérité qui force le respect, sans doute, mais où il y a comme une complaisance, presque une délectation. Il manque à ces pages l'élan vers Dieu qui faisait le pathétique du *Journal* de Paule Régnier, ou, à défaut, le besoin de dévouement aux autres qui a sauvé plus d'une âme en détresse, ou encore l'humilité devant la vie telle qu'elle se présente qui est la plus belle manifestation du courage. Thyde Monnier ne renonce à rien à l'âge où le renoncement est une philosophie. A soixante ans, elle conserve des appétits juvéniles. L'art de vieillir lui échappe, avec sa source de joies. Tuera-t-elle en soi la *suffragette* obstinée qui, malgré sa faim de vivre, l'a fait passer à côté de la vie?

Car enfin, homme ou femme, quel est l'artiste, aujourd'hui, qui n'est pas soumis aux contingences accablantes d'un travail rémunérateur? Tenons pour assuré que cette contrainte est favorable. Sa main polissait ses sonnets en grattant du papier à la préfecture de la Seine, Charles-Louis Philippe mûrissait *Bubu de Montparnasse* en surveillant des étalages, et tant d'autres. Tourner une sauce ou frotter un parquet laisse l'esprit libre; il suffit, pour transcender toute tâche, d'y apporter un peu d'amour. L'amour qui dévore Thyde Monnier a une autre nature. *Être aimée* paraît sa hantise. Elle tend les bras — avec désespoir — mais pour prendre, toujours, jamais pour donner. Le dilemme où elle s'emprisonne et qu'elle crie avec des accents de bête blessée, se réduit à cette erreur de geste, qui est, chez elle, une espèce d'infirmité. Le volume s'achève sur le récit d'une dernière aventure si étrange par la disproportion des âges et d'une ardeur si dévastatrice, que nous en sommes à la fois gênée et touchés. Pour

Thyde Monnier, sincérité est synonyme d'impudeur. On peut, entre les deux, dresser la barrière du goût. La liberté que Thyde Monnier prend de tout dire la classe à la fois parmi les *monstres sacrés* de la littérature et ceux de l'amour.

Pourtant, elle reste attachante par ses excès même. Un peu de la passion qui la brûle, elle la restitue dans ses vers, dans ses paysages, dans son amitié pour Giono. Son livre vit, sa langue est juste. Elle a porté fièrement en elle ses dons, à travers le doute des autres et les moqueries. C'est cette audace que nous admirons, cette tranquille confiance en soi, que la souffrance ni les déboires n'ont su entamer. *Il faut que je sois*, répète cette *inadaptée à l'existence.*

(Édition du Rocher, Monaco.) Ginette Guitard-Auviste.

EDMOND FLEG : ÉCOUTE ISRAËL.

L'arbre de la connaissance a fleuri, la terre des prophètes a germé quand Edmond Fleg a composé l'épopée d'Israël. Toute la tradition religieuse, tout l'universalisme juif depuis les visions d'Elohim et d'Abraham jusqu'à l'apocalypse du Juif errant sont saisies dans un rythme poétique que seul un prophète pouvait faire revivre. Ce que Bernard Guyon écrit dans son essai sur l'Art de Péguy *s'applique merveilleusement ici au nouveau prophète qui « a retrouvé le grand secret de la poésie qui est d'être la sœur de la Musique, parce qu'elle est comme elle fille de la Mémoire ». Les poèmes d'Edmond Fleg pourraient s'accompagner de musique et de danse, chantés aux sons des kinnors, des harpes, des tambourins et des cymbales.*

On retrouve dans ces pages la magnifique histoire du peuple élu, cette histoire des gestes de Yahvé par Israël telle qu'on la lisait dans les ouvrages des prophètes et des historiens deutéronomistes. Mais les anciens livres de sagesse dépassaient les limites du « pays d'Israël » pour s'étendre jusqu'aux confins de l'humanité, et la sagesse exprimée par Edmond Fleg présente une même tendance universaliste rejetant toutes barrières et limitations. C'est pourquoi Edmond Fleg pourrait dire justement en empruntant une phrase des Proverbes : « Ma voix s'adresse aux enfants des hommes. » Cet humanisme sapiental sans cesse apparent n'est pas figé dans l'histoire, il est constamment vivant, car il devient, il se fait. L'histoire d'Israël déborde les limites géographiques de Palestine pour étreindre le monde entier.

Poète biblique dans lequel on retrouve parfois l'émouvante répétition litanique. Celle-ci apparaît moins répondre à la création ou à l'intensification d'une émotion esthétique qu'à la pratique des anciennes formules magiques, tels les rites d'incantation qui contraignent les puissances invisibles à se manifester. Déjà dans la poésie rituelle, le chœur reprenait le même thème, afin que son action soit plus efficace. Certains poèmes évoquent des hymnes dans lesquels les mêmes leitmotive se présentent comme formule inaugurale ou sous forme de refrain. Comment ne pas évoquer les strophes alternantes que le peuple et le chœur des mechôrerîm répétaient dans la cour et le temple, tandis que les prêtres célébraient le culte devant l'autel.

Rien de factice dans ces pages débordantes de poésie et de couleur. Le poète est attentif à l'essentiel avec le naturel d'une plante qui se tourne vers le soleil.

A l'inspiration répond la vision du prophète. A notre tour, grâce à Edmond Fleg, nous franchissons les limites du temps et de l'espace, nous pénétrons dans une zone de lumière et de sons cosmiques. Dans la sourate de l'eau, avec le poète nous chantons la beauté de l'eau.

Qu'il est bleu, l'œil de l'eau, sous le désert jaune.

Nous répétons la magnifique prière de Maïmonide *que récitaient les* « *doctes Hébreux* » *avant d'aller soigner leurs malades juifs et goyim.*

O Dieu place en mon cœur l'amour
De toute créature;
Que le profit de chaque jour,
L'or des gloires futures,
Jamais ne soit le pré trop court
Dont rêve ma pâture.

Avec les Pères du silence, *nous écoutons le doux Eléazar :*

Je consolerai celui qui gémit
Je redresserai celui qui succombe,
J'aurai, pour l'ami et pour l'ennemi,
Le même soleil et la même tombe;
. . . .
Je m'abreuverai de soifs éternelles,
Et j'obscurcirai l'apparition
Des choses d'en bas devant ma prunelle.

Edmond Fleg puise dans l'héritage de ses ancêtres; la littérature traditionnelle exprime la richesse inestimable de toute une race. En lisant Écoute Israël, *on comprend le sens et la réalité de l'Alliance entre Yahvé et Israël. Alliance qui selon la parole d'Israël est inébranlable comme le fondement des montagnes, indestructible comme l'univers.*

La promesse de Yahvé demeure. Edmond Fleg en fils de la Promesse l'exécute et nous la fait admirer et aimer.

(Éditions de Minuit.) M.-M. Davy.

MARDI 19 JUILLET

La publication par les éditions de l'Arche d'une nouvelle collection *les Grands Dramaturges*, apparaît comme un des événements de l'année littéraires. Une dizaine d'ouvrages témoignent déjà de la qualité et de l'originalité de cette entreprise. André Séailles et Jean-Jacques Kim rendent compte ci-dessous de quatre de ces essais.

Jacques Audiberti : Molière.

Ce livre irrite et enchante. On y trouve des calembours, des rêveries goguenardes sur le nom de Poquelin, des rapprochements périlleux entre le maître de notre scène et Sacha Guitry ou feu Jean de Létraz... tout cela joint à quelques vues éblouissantes et pénétrantes. Un feu d'artifice, qui parfois fait long feu.

La biographie de Molière est une question fort obscure et controversée. Audiberti s'avance allégrement sur cette voie semée de pièges.

Audiberti s'attache surtout à trouver les lignes de force de l'œuvre moliéresque, et ce lui est l'occasion de replacer Molière dans une classification générale des écrivains. Entrons dans ce jeu, dans ce divertissement de poète... Nous apprenons que Molière n'est pas de la lignée royale de ceux qui sont reliés avec le cosmos, avec l'âme divine. Seul au XVIIe siècle, Bossuet a droit à ce prix d'excellence, que l'auteur refuse impitoyablement à Pascal, ce « Tartuffe névralgique ». Molière n'est même pas de la race seconde des « écriveurs », c'est-à-dire des bons élèves très bien doués, où brille Racine... à côté de Bernstein. Il est tout simplement un « écrivant », comme les notaires ou les savants. Ce qu'il écrit « ne tire sa beauté, le cas échéant, que de l'exactitude à se rendre au but assigné ». Le paradoxe atteint ici une vérité profonde, éclaire des faits depuis trop longtemps méconnus : comment la critique a-t-elle pu ignorer l'absence de style personnel chez Molière, et son indifférence au plagiat, qui révèlent la prédominance en lui de l'homme de théâtre sur l'homme de lettres? D'ailleurs la préface des *Précieuses ridicules* montre le comédien lui-même expliquant le hasard qui l'a fait homme de lettres *malgré lui*.

En rapprochant Charlie Chaplin de Molière, Audiberti développe un autre paradoxe. Ce paradoxe n'est pas neuf. Mais il le renouvelle en suivant les étapes des deux carrières. Molière commence par de courtes saynètes où il apparaît dans ses démêlés avec un géant ventru. Cette lutte de David contre Goliath est une préfiguration des duels chaplinesques. A mesure que vient la célébrité, puis la gloire, l'image du Barbouillé que fut Molière ou celle du « Vagabond poétique » que fut Chaplin, s'ajoute à celle des auteurs à succès que les deux hommes sont devenus. Leur œuvre s'enrichit de cette résonance. La farce devient mythe et symbole, où tous les hommes retrouvent, dans un éclat de rire, leurs propres contradictions.

Dès lors, l'œuvre de Molière se présente sous un autre éclairage que celui que lui a donné trop longtemps la critique universitaire. Elle est moins l'œuvre d'un moraliste que d'un homme de théâtre. Elle ne veut pas corriger les mœurs, mais faire rire. Sans doute *les Femmes savantes*, *Tartuffe* ou *le Misanthrope* restent les chefs-d'œuvre qu'on a toujours admirés. Mais à côté d'eux, et peut-être au-dessus d'eux, se rangent les comédies de mœurs qui sont en même temps des divertissements d'une folle gaieté : *Georges Dandin*, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire*... Le mouvement d'un ballet fantastique règle cet univers, lui donne son vrai sens. *Amphitryon*, *la Princesse d'Élide* ou *Psyché* ont une fantaisie plus délicate, mais c'est partout, sur les pas de la danse ou conduite par les machines, la même fuite hors du monde vrai. D'une main légère, un poète a détaché le masque trop grave qu'on avait imposé au « contemplateur ». Voici Molière rendu à son royaume de féerie.

André Séailles.

Guy Dumur : Pirandello

Contrairement à ce que nous avons dit ici du livre de Duvignaud sur Büchner (qui constitue plutôt une profonde réflexion philosophique sur la dramaturgie de Büchner), le *Pirandello* de M. Guy Dumur nous paraît à partir de maintenant tout à fait indispensable à qui veut jouer le théâtre de Pirandello. (Cela, nous aurions pu également le dire du Brecht par Geneviève Serreau.)

En effet, le comédien ou le metteur en scène qui veut jouer correctement *Pirandello* doit posséder une profonde intelligence du « pirandellisme ».

M. Dumur entreprend une étude minutieuse de cet antisystème-philosophique qui crée des personnages-types, lesquels peuvent, en passant dans le

drame, s'incarner en héros vivants. L'ouvrage contient des analyses éclairées de presque toutes les pièces et il nous paraît qu'en raison de sa clarté même, il peut aussi bien faire figure d'*introduction à Pirandello* que de réflexions sur Pirandello.

C'est sans doute l'un des plus grands mérites de ce livre qui pourrait, plus que d'autres de la même collection, toucher un large public amateur de théâtre. Et, tel qu'il est, je veux dire sans obliger à se reporter à l'ensemble du théâtre de Pirandello, il constitue en plus un témoignage profond du désarroi de notre temps.

JEAN-JACQUES KIM.

Marthe Robert : Kleist.

Plus encore que certaines pages fort précieuses où Mme Marthe Robert analyse les actes dramatiques des personnages de Kleist (actes en eux-mêmes indifférents, puisqu'ils amènent tantôt une conséquence heureuse, tantôt un désastre) il faut avoir lu dans ce livre le très beau chapitre consacré à *la faute dans le théâtre de Kleist.*

« *Les plus coupables ne sont pas ceux qui agissent le plus mal*, écrit Marthe Robert, *car le mal ne consiste pas à mal agir, mais à agir, c'est-à-dire à entrer dans le déroulement historique du monde, sans connaître la loi qui le fonde secrètement.* »

Dans un tel développement, l'auteur atteint et définit non seulement Heinrich von Kleist, mais toute la famille des antitragédiens (qui ne sont pas tous dramaturges), écrivains pour qui l'échec n'est pas la conséquence d'un acte contraire aux lois, mais un état fécond d'où l'homme peut tirer un enseignement sur l'existence humaine.

Écrivant ces dernières lignes, je pense justement à Julien Gracq, qui n'a sans doute pas choisi par hasard de traduire récemment « *Penthésilée* ».

J.-J. K.

Henri Lefebvre : Musset.

La Vérité n'existe pas. A la limite elle serait (peut-être) la somme des points de vue où l'homme peut se placer pour « regarder » un objet. On peut sans doute tenter un recensement, une synthèse de tous les points de vue jusqu'ici considérés et croire de la sorte augmenter le savoir humain... On risque néanmoins de mieux « découvrir » l'objet considéré en se plaçant à un point de vue totalement nouveau.

C'est ce que tente Henri Lefebvre avec le théâtre de Musset (et nous devons dire que l'essai constitue, dans le genre, une réussite). Dans la première partie de son étude, l'auteur nous avertit qu'il rejette toute critique subjective ou biographique. Il prend le parti de considérer le drame romantique en général, et celui de Musset en particulier, comme une prise de conscience historique. « *Le drame romantique*, écrit-il, *traduit cette prise de conscience en la transposant sur le plan des passions individuelles, en mêlant le présent et le passé, en projetant la vie privée des hommes dans la vie publique et historique. Il oscille confusément entre l'histoire-évasion et l'histoire-connaissance...* »

Ensuite il s'arrête longuement à démontrer que Musset est plus dramaturge que poète. (La démonstration serait peut-être à reprendre pour d'autres écrivains : le théâtre n'est-il pas la forme de création où l'écrivain conscient prend, de la manière la plus éclatante, ses responsabilités vis-à-vis d'un public?)

Enfin M. H. Lefebvre (démontant toutes les interprétations « romantiques » de cette pièce) « expose » *Lorenzaccio* comme une tragédie moderne, c'est-à-

dire un drame où s'affrontent les projets d'un homme et les conditions historiques qui, pour reprendre un mot d'Engels, rendent la réalisation pratique impossible.

(Éditions de l'Arche.) J.-J. K.

MERCREDI 20 JUILLET

La réédition du Voleur, *roman de Georges Darien, publié il y a cinquante ans et tombé dans l'oubli pose la question de tout un passé de la littérature qui, ramené au jour, paraîtrait plus original, plus moderne qu'une partie de la littérature actuelle? André Breton a loué ce livre qui a reçu d'ailleurs la récompense du* Prix des Bouquinistes. *Georges Piroué analyse ici les motifs de cette résurrection.*

Le Voleur pourrait-il avoir été écrit cette année? Non, c'est plus compliqué que cela. Un certain Randal dépouillé de sa personnalité par une éducation bourgeoise et de ses biens par une fripouille d'oncle se fait voleur. Il a compris que notre civilisation, c'était « l'argent mis à la portée de ceux qui en possèdent ». Il corrige cette loi en détournant des capitaux de leur vraie destination dans sa poche. Il donne du jeu et de l'élasticité à la propriété. Il prêche la révolte, l'individualisme, l'anarchie. Mais il s'aperçoit bientôt que ce faisant il a assumé lui aussi un rôle social. Il ne rêve plus de réveiller les instincts ni ne se considère plus comme le prêtre d'une religion de la sauvagerie rénovatrice. Le vol n'aura été pour lui « qu'un essai d'acclimatation à la Société ». Il en sera sorti pour arriver à y entrer. Finalement donc, filous à moitié honnêtes et honnêtes gens fort malhonnêtes sont tous victimes d'une même fatalité sociale.

Il est clair qu'il y a dans cette violente apologie de l'individu et cette diatribe contre tout ce qui le diminue quelque chose qui rappelle le romantisme : Hugo, Barbier, Vigny — « Vous ne pouvez pas savoir le vide, le néant, le rien qu'a été toute mon existence!... un forçat courbé sur la rame qui laboure le flot stérile et enchaîné à son banc loin des hublots, dans l'entrepont de la galère ». On croirait lire une paraphrase de *la Maison du Berger*. Quant aux aventures du héros, filles de famille maudites par le père, livrées à de vieux magistrats, enfant qui meurt faute de soins et d'argent, elles sont d'une origine mélodramatique qui se situe assez près de Dickens ou d'Eugène Sue.

Tout cela, doctrine et illustrations diverses de l'enfer social, serait peu lisible si Darien ne l'avait modernisé en le vieillissant. C'est-à-dire qu'il règne dans son œuvre une atmosphère XVIIIe siècle. *La Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu* ne sont pas loin. L'intrigue pleine de rebondissements, de disparitions, de reconnaissances, a l'allure d'un roman picaresque. Mais surtout le ton est vif, amusant, décanté. L'irrespect et le paradoxe sont rois. Ce que nous n'accepterions guère systématiquement exposé — les excès de certains régimes dits jeunes et les désordres de deux guerres nous ont rendus circonspects

— nous frappe et nous reste dans l'esprit sous forme de boutades percutantes et singulièrement efficaces. On en vient même à penser que ce qu'il y a de larmoyant dans certains épisodes est peut-être parodique.

Mais, dira-t-on, vaut-il la peine de dépenser tant d'ingéniosité et de piquant pour cribler de flèches un monde disparu de cocottes, vieux beaux, députés, villes d'eaux, calèches au Bois, etc? Pourquoi pas? Il en est de la bourgeoisie comme des religions païennes qui sont mortes sans qu'on ait pu prouver rationnellement leur immortalité. Plus précisément, elle existe encore à l'abri des attaques, parce que son thème littéraire n'intéresse plus beaucoup. Il est anachronique comme le sujet de l'adultère. Mais Darien lui redonne vie. Il ressemble à un boxeur qui remet debout son adversaire, qui le ménage même un peu, pour se donner le temps de lui *régler son compte*. Et par ce biais, toutes les formes actuelles de l'hypocrisie sociale, qu'elle soit de gauche ou de droite, en prennent pour leur rhume.

(Éditions Jean-Jacques Pauvert.) G. P.

JEUDI 21 JUILLET

Livres nouveaux. — Arthur Koestler : Hiéroglyphes. — Jean Cocteau : Théâtre de poche.

ARTHUR KOESTLER : HIÉROGLYPHES.

C'est le second tome de cette autobiographie depuis longtemps promise — et qui devait, finalement, éclairer le *cas* Koestler, donner une assise à toutes ces rumeurs répandues et diffusées. Livre aisé, simple, et — même — de bon aloi, *Hiéroglyphes*, cependant ne fait pas toute la lumière. Le *cas* demeure.

Il existe, pour Koestler, deux phénomènes qui peuvent expliquer, et suffisent à expliquer la position extrémiste de certains intellectuels : c'est, d'une part, *la fatigue des synapses*, qui les rend impropres à diagnostiquer la situation réelle et les rend captifs d'un système de pensée faux; c'est, d'autre part, *la névrose politique*, quasiment psychanalysable, qui les oblige, dans tel ou tel cas, à préférer leur complexe dominant à la réalité elle-même. Ainsi peut-on voir que Koestler applique à son propre cas cette méthode d'analyse. Sa confession politique est une psychanalyse.

Demeurent les faits. Et probablement beaucoup d'entre eux sont-ils exacts (j'entends : ne sont pas tronqués par l'interprétation et la manie), mais ils ne suffisent point à motiver la définitive prise de position de Koestler. Comme il le remarque lui-même : sa rupture avec le Parti coïncide avec la fin de son adolescence. C'est assez montrer que le problème est beaucoup plus intérieur que tourné vers le monde des hommes et la communauté des vivants.

On retrouve ici le grand écrivain. L'écriture aisée attache et passionne. Des portraits — une incroyable quantité de portraits cursifs

et de caricatures — font de ce livre une matière vivante, mouvante, souple. On soupçonne le coup de pouce. Il faut lire le plus possible les lignes, et oublier que *quelque chose* est censé s'inscrire entre elles. Bref! Voir l'auteur, non le polémiste. Puis, que dire après avoir terminé la lecture de *Hiéroglyphes?* sinon une phrase du genre de la grande et célèbre exclamation : *Et pourtant, elle tourne...*

(Éditions Calmann-Lévy.) HUBERT JUIN.

JEAN COCTEAU : THÉÂTRE DE POCHE.

Je vois la preuve qu'un écrivain de théâtre a su créer une dramaturgie originale (ce qui est plus qu'écrire pour le théâtre) dans le fait que l'on puisse, à travers ses pièces mineures, suivre le cheminement de l'œuvre et découvrir les thèmes et le contenu de l'œuvre entière.

C'est bien le cas du théâtre de poche *de Jean Cocteau : on pourrait suivre sans mal, à travers les quatorze textes de ce volume que rééditent les éditions du Rocher, la construction de la dramaturgie entière; y trouver, en réduction, les grandes inventions, les audaces, les tentatives et les échecs; y découvrir toutes les clés susceptibles d'introduire dans des pièces plus éclatantes et plus manifestes comme* Orphée, la Machine infernale ou les Parents terribles. *(Il ne manque, dans le* théâtre de poche, *qu'une réplique de cette irruption du social dans l'œuvre de Jean Cocteau, marquée par le* Bacchus *de 1951.)*

C'est d'abord pour la raison bien simple que les quatorze textes du théâtre de poche *couvrent une période qui va de la presque première tentative théâtrale de Jean Cocteau :* Parade, *1917, aux années récentes.*

Parade *et* le Bœuf sur le toit *se trouvent ici réduits à un mince argument de ballet, néanmoins les deux textes suggèrent parfaitement la réaction voulue par l'auteur contre les formes du « théâtre bourgeois » de l'époque, et la recherche d'un langage dramatique nouveau. Grossissement, mécanisation d'une action plus spectaculaire que magique, tout cela qui aboutira à la réussite des* Mariés de la Tour Eiffel, *est ici déjà amplement évident.* Actes et paroles sont devenus gestes qui intensifient le réel au lieu de le styliser.

Ensuite, une lecture cursive du livret de l'opéra Pauvre Matelot, *l'histoire d'un homme tué sous son travesti par sa propre femme, pour l'amour de lui-même, nous livre l'une des clés d'un thème que l'on retrouvera dans* la Machine à écrire *et dans les* Monstres sacrés *ainsi que dans* l'Aigle à deux têtes : *chaque fois qu'un individu joue sa vie au lieu de la vivre, chaque fois qu'il veut leurrer autrui sur sa propre essence, il échoue lamentablement...*

Comme échoue Maxime, le voleur-travesti du Fantôme de Marseille, *lamentable, mais enfin vrai, au moment de la mort :* « C'était un mort, quoi. C'était pas une morte. » *Il faut noter que la version écrite ici pour Édith Piaf dépasse en intensité le texte « romanesque » d'autrefois, ce qui nous amène d'ailleurs à nous demander si les personnages des romans de Jean Cocteau ne sont pas tous, plutôt que des personnages de roman, des personnages de théâtre qui prennent tout leur sens au moment où l'auteur nous offre la représentation de ces vies factices (factices parce qu'elles consistent, justement, à être perpétuellement pour elles-mêmes une représentation).*

Le théâtre de poche *contient également* l'École des veuves *(d'après un conte de Pétrone) ; trois chansons parlées :* Anna la bonne, la Dame de Monte-Carlo, le Fils de l'air, *des monologues pour Jean Marais, où réapparaissent les thèmes de l'ange, du mensonge et du jeu qui finit mal. A noter qu'une adaptation du* Bel indifférent *à l'usage d'un acteur :* Lis ton journal, *semble assez faible à côté du texte original.*

Si j'ai gardé le Bel Indifférent *pour la fin, c'est que l'acte-monologue écrit pour Édith Piaf est une des plus parfaites réussites de Jean Cocteau. Le déchirement de la femme entre ce qu'elle dit et ce qu'elle est obligée de faire atteint à un pathétique émouvant. (Il est intéressant de noter qu'à l'enregistrement de ce texte sur disque, de nombreux passages furent supprimés: ces coupures haussent fort heureusement le thème au niveau d'une généralité qui permet à la fois l'identification et le recul propre au théâtre épique tel que l'a défini Brecht.)*

Ainsi faisons-nous, avec la lecture du théâtre de poche, *par le truchement des œuvres mineures de Jean Cocteau, le tour presque complet d'une dramaturgie qui est une des plus riches de notre époque.*

(Éditions du Rocher, Monaco.) J. J. K.

VENDREDI 22 JUILLET

Au début du printemps, Jean David recevait le prix Fénéon; il vient de publier un nouveau roman *les Fausses Libertés*. Pol Vandromme jalonne l'itinéraire romanesque de Jean David entre ses deux ouvrages et dégage les préoccupations fondamentales de l'auteur.

Le lien qui unit *les Passes du silence*, le premier roman de Jean David, aux *Fausses Libertés* est très apparent. *Je n'étais sorti des domaines de l'enfance que pour un monstrueux accouplement avec la guerre*, écrit le héros des *Passes du silence*. Et celui des *Fausses Libertés* prolonge cet aveu mélancolique : *La guerre, en se terminant, nous rendait à l'enfance à laquelle elle nous avait arrachés — et voilà que cette enfance était morte.* La rupture, l'inadaptation, l'amertume des saisons accablées, tels sont les thèmes qui circulent ici, avec les jeux cruels et imprévus de l'aventure, autour de garçons farouches, bousculés par la nostalgie inquiète de pays brumeux.

On dirait que Jean David interroge une mémoire oublieuse de quelques-uns des traits essentiels qui la marquèrent, qu'il restitue la vie en train de naître, le mystère des impulsions, les tâtonnements, les retenues et les brusqueries de la sensibilité et qu'en même temps il cherche, dans le souvenir, la singularité la plus personnelle de cette existence. D'où le caractère étrange de ce livre, qui rapporte les traits les plus insignifiants avec la précision un peu accablante du commissaire-priseur, qui passe constamment à côté de la scène à faire, et aussi qui s'acharne à percer le secret des âmes au-delà de très humbles apparences, voire à créer des mythes et des monstres.

Ouvrage curieux, d'une adresse qui ne dissimule pas toujours ses artifices, et parfois assez envoûtant.

(Éditions du Seuil.) Pol Vandromme.

LUNDI 25 JUILLET

Livres nouveaux. — Adalberto Ortiz : Juyungo. — Carlo Coccioli : la Ville et le sang.

ADALBERTO ORTIZ : JUYUNGO.

Juyungo! *Cela sonne mystérieusement, comme un mot de passe, une incantation de tribu. En réalité, les Juyungos, ce sont les nègres pour les Indiens cayapos, et tout Juyungo représentant une incarnation du démon à leurs yeux, sa vie ne peut être autre que celle d'un proscrit. Dans le roman d'Ortiz, crépitant comme une fusée, l'Œil et l'Oreille de la forêt, sous la forme d'un petit poème, en tête de chaque chapitre, entonnent la geste de contrées régies par la sauvagerie animale et humaine et les entités sorcières. Dans ces poèmes brefs, on découvre la sève du livre. Le roman lui-même — bourré d'aventures rapides ou de* démonstrations *qui dévorent peu à peu allégrement le sujet — énonce les ambitions profondes, toutes mêlées d'instinct, sous les traits d'Ascension Lastre, le Juyungo superbe, d'une race un peu maudite. Ascension, avec son cran, son machete, sa sombre générosité, sa gloire sexuelle, est comme une émanation du cadre où il se meut. Né dans un coin misérable de l'Équateur, il sera abattu au cours d'un combat opposant Équatoriens et Péruviens, après un destin que l'auteur nous laisse entendre magique. Des films tels que* Magie verte *et* Amazone sauvage *nous avaient déjà initiés, entre autres, à cet exotisme du sud de l'Amérique, où tout est grand, régi par le soleil, le végétal et la mort. D'où vient que le roman d'Adalberto Ortiz, riche d'humanité, qui porte très loin le naturel, reste cependant littéraire?*

Voici une trentaine d'années, les écrivains ibéro-américains, soucieux d'échapper aux influences étrangères, ont tenté une refonte de leur langage. Des poètes tels que Neruda, Andrade et, plus proche, Juan Liscano, après André Bello, se sont surtout efforcés d'aller à l'essentiel d'un peuple, par le truchement de l'expression. Celle-ci devait s'adapter à un monde original, à ses coutumes, et amener les individus à la conscience de leur véritable identité. Ces poètes, pas plus que les romanciers dotés de la même ambition, n'ont fait échec chez eux, certes, dans la mesure où ils répandaient la notion de cette conscience. En est-il de même en Europe? On se le demande, sans qu'il soit question une seconde de mettre en doute la valeur d'écrivains tels que M. A. Asturias, Borgès, Amado par exemple. Notons cependant qu'un Ramuz et un Claudel, voire nos surréalistes, apportèrent une autre recréation du langage à l'état pur. La véritable nouveauté, sous toutes les latitudes, ne peut-elle venir que d'un cas psychologique sans précédent, circonscrit à la nature de l'auteur? L'accumulation des suggestions poétiques ne nous donne, en aucun cas, dans les romans ibéro-américains, une impression de neuf. Ce qui nous

frappe en eux est seulement l'originalité et le bien-fondé du problème moral exposé, en dehors de tout exotisme spectaculaire.

(Éditions Gallimard.) HENRI RODE.

CARLO COCCIOLI : LA VILLE ET LE SANG.

Je n'aime rien qui soit simple, déclarait l'année dernière Carlo Coccioli à un collaborateur de *Combat. Les années me poussent à me méfier de la simplicité comme du diable. Et du reste, Satan est simple, tandis que Dieu est épouvantablement compliqué.* Alors que ses premiers livres étaient unis comme des légendes paysannes, ses derniers romans témoignent de ce goût croissant pour la difficulté. Les sujets qu'il choisit sont si complexes ou si baroques que, pour éviter trop de malentendus, il est contraint de les expliquer. Ainsi a-t-il averti le lecteur que *l'Image et les Saisons* (1), où celui-ci aurait pu voir seulement l'histoire d'un homme qui refuse à la dernière minute d'ouvrir la porte derrière laquelle (peut-être) se trouve l'être qu'il poursuit depuis des années, était aussi la triple étude d'un cas de possession — ou de pseudo-possession — diabolique, d'un cas d'impuissance sexuelle due à un traumatisme de l'adolescence et d'un cas de stérilisation des facultés créatrices sous l'effet du succès professionnel combiné avec le bonheur conjugal. De même a-t-il dû indiquer, (car le symbsle n'est pas évident) que le personnage de Giuditta, l'héroïne de *la Ville et le Sang*, dont le titre primitif devait être d'ailleurs *Une Histoire chrétienne*, incarne les déviations auxquelles aboutit un catholicisme amputé du culte de la Vierge.

Il n'est guère douteux, pourtant, qu'aux yeux de Carlo Coccioli, ce dernier ne soit le plus classique de ses livres : il est court, égal de ton, centré sur un fait-divers et débarrassé des épisodes qui foisonnent dans les précédents, comme des artifices de composition auxquels, dans la plupart d'entre eux, le romancier s'est complu. Celui-ci n'a utilisé ici, et encore avec discrétion, que deux procédés, dont l'un est inspiré du célèbre passage des Comices agricoles dans *Madame Bovary :* à l'exemple de Flaubert, il entremêle avec bonheur, dans le récit de la procession du vendredi-saint, le monologue intérieur de Luciano et les commentaires traditionnels d'un des assistants sur les dernières stations du chemin de croix. L'autre, en revanche, est discutable. Au lieu que le drame de Giuditta et de Luciano soit toujours raconté directement, plusieurs de ses péripéties ne sont connues que par la relation qu'en donnent — ou qu'en donneront après son dénouement, c'est-à-dire après la fin de l'ouvrage — M. Corrado, l'encadreur, et son commis Alvaro, héritiers bourgeois du chœur antique. Ce qui est moins justifiable encore, c'est la licence que s'est octroyée l'auteur d'interrompre soudain sa narration pour chanter un dithyrambe à la gloire de sa ville, qu'en corrigeant son manuscrit à Mexico il n'a pu évoquer sans nostalgie. L'amour passionné qu'il

(1) Éditions Plon, collection *Feux Croisés*.

lui porte (bien qu'elle ne soit pas sa cité natale) l'a aidé à restituer avec une rare puissance de vision son atmosphère pendant la semaine sainte — atmosphère dont les deux éléments fondamentaux sont le soleil et le silence, qu'il qualifie de *métaphysique*, né du silence des cloches. Épithète caractéristique : la plupart des images qu'il emploie pour ressusciter Florence sont de nature abstraite — ce qui rend d'autant plus surprenante l'intensité avec laquelle il impose sa présence. La Ville joue dans la tragédie qu'il retrace un rôle essentiel, celui du metteur en scène. Le crime de la jeune mystique sanguinaire et la mascarade impie qui l'a en partie provoqué sont inconcevables ailleurs qu'à Florence, patrie à la fois du fanatisme religieux des farces sacrilèges.

Il n'est pas jusqu'à l'emploi du français auquel l'écrivain italien — qui n'en parlait pas un mot quand vint à Paris pour la première fois — s'est essayé avec ce roman, qui n'ait dû lui paraître une garantie supplémentaire de classicisme. Il faut reconnaître que, si son texte trahit parfois quelque gaucherie et contient des italianismes ou des approximations (dans le genre de *Andrea s'est fait blanc comme neige* pour *est devenu*, *un chiot-loup* pour *un louveteau*) cette première tentative d'autotraduction manifeste le sens qu'il a de notre langue et le soin avec lequel il la manie. Il n'a rien sacrifié pourtant aux exigences de la phrase française. Sa prose a conservé l'essence du style coccolien : un mélange de réalisme et de magie d'autant plus aisé, d'ailleurs, à obtenir ici que les événements extraordinaires qu'il rapporte se passent dans le milieu, qui lui est familier, des petits boutiquiers et des artisans florentins.

En fait, beaucoup plus qu'un ouvrage classique, *la Ville et le Sang* est, par son esprit, un livre médiéval. Son thème — celui des vertus devenues folles — est un thème qui fut cher au moyen-âge, et son héroïne, une jeune servante chez qui une exaltation religieuse exaspérée par la puberté en s'alliant à un sado-masochisme congénital, engendre la pire des perversions, appartient plus au XIVe qu'au XXe siècle.

L'anecdote sur laquelle le roman est construit est à la fois exceptionnelle et dépouillée. Luciano, un garçon de seize ans qui exerce le curieux métier de vendeur de feuilles de choux aux poissonniers, est amoureux de Giuditta, son aînée d'un an, qui est la sœur de son meilleur camarade, Andrea, et travaille comme fille de salle à l'hôpital de la ville. Après avoir repoussé ses avances, elle l'entraîne au cimetière le soir du jeudi-saint et se donne à lui sur un tombeau. C'est sur les conseils du prêtre auquel elle s'était confessée le matin même qu'elle a pris cette soudaine décision; mais Luciano, qui n'en peut deviner l'origine, est transporté de bonheur, et le lendemain, dès l'aube, il se rend chez Andrea pour lui confier son désir de se fiancer avec Giudetta. Dans l'après-midi, Andrea qui entre-temps a découvert la supercherie révèle à sa sœur que l'étrange confesseur n'était pas un vrai prêtre, mais un certain M. Armando, couturier réputé et personnage fort déplaisant, qui s'était costumé en ecclésiastique et introduit dans le confessionnal. Il lui affirme en outre que Luciano, qui avait pris M. Armando pour confident, a été le complice de cette comédie machiavélique. La jeune fille ne répond rien. Le soir, elle

retrouve Luciano quelques instants avant la procession et l'écoute, sans dire un mot, lui annoncer qu'il est allé chercher du travail, parce qu'il se sent devenu un homme et qu'il veut l'épouser. Lorsque le chemin de croix commence, ils le suivent l'un à côté de l'autre, en apparence comme deux fiancés, mais Giuditta cache un poignard dans son voile et, au moment où le cortège arrive à la quatorzième station, elle l'enfonce dans le bas-ventre de Luciano.

A sa manière — très différente de celle de Tim, le héros de *l'Image et les Saisons* — Giuditta est une possédée. Elle est la proie d'une obsession qui relève beaucoup plus du culte de Mithra que de la religion catholique, dans le cadre de laquelle elle cherchera à la satisfaire. Comme tous les névrosés, elle n'est d'ailleurs pas entièrement responsable de sa névrose. Certaines circonstances de son enfance ont développé ses tendances au masochisme d'abord, puis au sadisme; à douze ans, elle a été recueillie par une vieille dame vicieuse qui avait l'habitude de la battre à son retour de l'école et dont elle implorait chaque jour la mort en récitant son chapelet. Deux ans plus tard, en entrant un matin dans le salon, elle avait trouvé sa bienfaitrice la gorge tranchée, et un besoin irrésistible l'avait saisie de se rouler dans le sang de l'assassinée. Désormais, ce goût du sang non seulement ne la quittera plus, mais prendra la forme d'une passion-fétichiste pour le sang du Sauveur. Elle est manifestement si païenne et si morbide à la fois que personne, dans son entourage, ne prend la pseudo-mystique au sérieux et que les gamins du quartier l'ont même surnommée « la courtisane du Christ ».

Certains, il est vrai, la désignent sous le nom de *la sainte;* ce sont les malades de l'hôpital qu'elle soigne avec un zèle et un dévouement sans limites, ceux du moins qui ont des plaies ou des blessures, ceux qui saignent. Elle-même aspire à donner son sang pour les malheureux, à défaut de pouvoir le verser pour le Christ. Si elle demande à Luciano de la posséder (sur la tombe de sa bienfaitrice), c'est parce que le faux confesseur lui a laissé entendre qu'il y avait diverses manières de le répandre. Et après avoir poignardé Luciano, elle montrera ses mains à la foule en hurlant : *Je me suis lavée avec du sang*! Ces mots, les derniers du livre, rejoignent la célèbre parole de sainte Catherine de Sienne que Carlo Coccioli, dont les œuvres de la grande mystique du XIVe siècle sont une des lectures favorites, a citée en exergue à la première page : *Si le démon vous a souillé l'œil de l'intellect, lavez-vous l'œil avec du sang* — mais ils lui ressemblent comme la caricature au modèle. Quelle distance sépare la perfection dans l'union spirituelle avec le Christ et la démesure dans le culte presque idolâtre d'une des parties de son corps, culte qui n'est, chez le sujet, que la projection de ses propres instincts pathologiques : tel est, en définitive, bien qu'il ne soit pas implicitement traité, le sujet véritable du roman.

(Éditions Flammarion.) JACQUES DE RICAUMONT.

PAS DE CLERCS

Que la conjoncture du monde moderne soit angoissante, nous le savons tous. Notre situation est tragique. Nous finissons même par nous habituer à son tragique. Du moins a-t-elle l'avantage d'être assez claire. Elle est commandée sous le plan temporel par le progrès technique, et par la hausse démographique qui paraît tout ensemble son effet et sa cause.

Assurément, il y a autour de nous beaucoup d'injustice. Il serait injuste que ce ne fût pas notre premier souci. Mais l'oppression et l'iniquité ne sont pas spécifiques à notre temps. Si pénible que soit la condition de nos ouvriers, elle n'est pas pire que celle des Égyptiens bâtisseurs de Pyramides. Alors qu'à nos machines, on cherche vainement des analogues dans le passé. Edgar Poe pouvait encore supposer entre l'Égypte des Pharaons, et l'Amérique de 1830 une égalité de puissance technique. Il ne le pourrait plus; il n'a existé dans l'ancienne Égypte aucun équivalent à l'avion suprasonique, à la bombe au cobalt, au cinématographe, et à la radio.

En même temps que le progrès se développe, il suggère qu'il n'a pas d'autre but que de contenter les désirs permanents des hommes, de satisfaire leurs besoins. *Le progrès technique*, écrit encore M. Girardeau, *ne doit être considéré comme tel que s'il procure une amélioration de la Condition humaine.*

Cette phrase a, plus exactement, elle garde encore pour nous une sonorité de truisme. C'est qu'un homme tel que M. Girardeau, qui a consacré le plus clair de sa vie à l'accélération du progrès ne peut guère ne pas la prononcer. Aussi bien, elle aurait pu être écrite par un libéral, par un socialiste, par un communiste, par un fasciste, indifféremment. M. Ford l'eût approuvée, Jaurès aussi.

Elle reste pour nous une quasi-évidence, parce qu'elle ferait autour de nous, une quasi-unanimité. Aucun député n'y contredirait, à la Chambre. De Descartes à Bergson tous ces philosophes y auraient acquiescé; René Guénon étant le premier qui l'ait sérieusement combattue.

Or, on peut se demander par ailleurs si elle est soutenable. Quelques pages plus loin, M. Girardeau recherche si la consommation a bien augmenté en France de 1830 à 1930; il se réfère à sept articles, parmi lesquels le tabac dont la consommation passe en effet de 0,3 pour 1830 à 1,3 pour 1930. Mais peut-il affirmer que la condition du fumeur soit préférable à celle de non-fumeur? Dans l'hypothèse où le tabac

développe le cancer du poumon, faut-il se réjouir que des Français en fument davantage?

M. Girardeau répondrait sans doute que la longévité a augmenté.

Mais Carrel soutenait que les hommes deviennent moins vigoureux et plus maladifs à mesure que leur vie tend à devenir plus longue.

Sans doute, M. Girardeau se référera-t-il au nombre de calories offertes par les diverses sociétés aux individus qui la composent. Mais cette donnée elle-même s'avère beaucoup moins claire qu'on ne pensait d'abord. Les moteurs humains sont très inégaux : pour une même ration, certains produisent beaucoup plus de calories que d'autres, et pour un même travail en dépensent beaucoup moins.

A la vérité, les besoins élémentaires de l'homme sont changeants et divers, comme lui. Il me semble évident que chacun doit avoir un toit où reposer sa tête. Que tant d'hommes en demandent un sans l'obtenir me paraît, comme à tout le monde, un scandale intolérable. Toutefois, je sais bien que les nomades — qui formaient encore naguère une portion importante de l'humanité, ne voulaient pas de toit; les maisons des sédentaires n'excitaient pas l'envie des Mongols de Gengis Khan, elles excitaient leur dégoût. D'autre part, les statistiques de M. Girardeau et de ses pareils surprennent — et d'ailleurs instruisent — par leurs omissions non moins que par leurs renseignements. Elles nous disent que la quantité de sucre mangée par les Parisiens a beaucoup monté; elles ne nous disent pas que la quantité de l'air respiré par les Parisiens a beaucoup baissé. Respirer n'est pourtant pas moins nécessaire que manger.

Les travaux des commissions chargées de déterminer le *minimum vital* nous montrent assez combien il est difficile de distinguer les besoins élémentaires de ceux qui ne le sont pas. Le coiffeur est devenu indispensable à nos filles. Mais leur condition est-elle meilleure parce qu'elles se font couper et friser les cheveux?

Je passe souvent par le Valois. Les petites-filles de Sylvie sont-elles plus heureuses que leur aïeule? Le sont-elles moins? Je serais bien embarrassé pour le dire.

Je doute même qu'il soit raisonnable de chercher à le savoir. En effet, quand je divise ma propre vie en un certain nombre d'époques, comme faisait Bossuet pour l'Histoire universelle, par exemple : le lycée, la Sorbonne, la guerre de 14, la guerre de 39, je n'arrive pas à décider que l'une d'elles était meilleure et l'autre pire. A l'intérieur de chacune, je trouve une certaine quantité de plaisirs et de peines diverses. Mon année de philosophie m'a bien plu — mais ma mère était bien malade. Les années où ma santé fut la plus mauvaise, sont celles aussi, où ma vie matérielle fut la plus commode. Les moments où j'ai le plus souffert de mes déboires amoureux, sont ceux où l'amitié m'a donné le plus de satisfactions.

Si je n'arrive pas à comparer deux périodes de ma propre existence, comment pourrais-je comparer deux sociétés différentes? Même quand le tableau que nous en donne l'histoire n'est pas trop incomplet, encore reste-t-il à savoir comment les hommes ont réagi à la situation qui leur était faite. Celle des Occidentaux semble très malheureuse, au XVe siècle : il y a la peste à Florence, le grand schisme, la guerre de Cent ans, la Praguerie. M. Huinzinga dit bien

que le moyen âge déclinant fut un *siècle méchant*. Mais il croit que le goût de la vie était plus fort, et la saveur de la vie plus forte que dans l'heureux XIXe siècle. Les couleurs étaient plus foncées, mais une toile claire peut être mélancolique — et une toile sombre ne l'être pas.

En réalité, nous savons très bien que notre enfance et notre âge mûr sont incommensurables. L'enfance ne devient paradis que quand on a cessé d'être enfant. Je sais plus de choses; mais ma mémoire a perdu de sa puissance et mon imagination de sa vivacité. J'écris plus facilement, et je cours moins vite. Je ne trouve aucun système de références valable qui me permette de comparer l'enfant que je fus et le vieillard que je deviens. Mon enfance n'est pas un âge d'or dont je suis déchu, elle n'est pas davantage l'ébauche et la lente préparation de ma maturité. Je ne vois plus, au bord des étangs les traînes des fées qui disparaissent. C'est à la fois une erreur que j'ai rectifiée et un pouvoir que j'ai perdu.

Je n'arriverai pas davantage à savoir si, tout pesé, la vie de Mme de Noailles a été plus heureuse ou moins heureuse que celle de George Sand — ou celle de Mme de Sévigné. Je ne peux non plus décider si les femmes étaient plus jolies ou moins jolies en 1905 qu'à présent. Elles ont coupé leurs cheveux, beaucoup y gagnent, elles font plus net. Par ailleurs, j'ai regretté souvent d'être né trop tard pour *dénouer une chevelure* qui m'eût enveloppé, comme un élément. Une société est un certain ensemble d'hommes unis par le propos de vivre d'une certaine façon. Il n'est évidemment pas raisonnable de prétendre juger son organisation et sa hiérarchie sans se référer d'abord à ce propos fondamental. L'histoire vécue d'Athènes nous montre assez que Platon avait tort de regarder la *Ploutocratie* comme une dégénérescence de l'*Aristocratie*. Celle-ci répondait à une Société d'agriculteurs dont la première préoccupation était de bien cultiver et de bien défendre le sol du territoire. Quand la population d'Athènes devient trop forte, l'Attique ne suffit plus à la nourrir. Elle ne subsiste que par son négoce, sa *Confédération* — et donc par la flotte nécessaire à cette confédération; les marchands et les marins l'emportent alors sur les agriculteurs et sur les soldats. Mais Themistocle n'est pas un sous-Miltiade. Venise ayant été marchande et navigatrice, dès le début l'aristocratie et la ploutocratie s'y confondent et le processus dépeint par Platon ne s'y produit pas.

L'expérience personnelle et l'expérience historique concourent donc nous montrer que Spengler a raison de regarder chaque culture comme irréductible aux autres. Nous voyons bien, en effet, qu'une cathédrale gothique n'est ni un Parthénon dégénéré, ni un Parthénon amélioré et agrandi. M. Toynbee veut que chaque civilisation réponde à un effort nouveau, toujours le même, des hommes pour se hisser au-dessus de la condition atteinte par eux, aux temps préhistoriques grâce à l'invention du feu, du langage, de l'élevage et de la culture, chaque effondrement étant un échec de ce même effort, toujours recommencé. Quand il parle ainsi, c'est évidemment le théologien, non pas l'historien qui s'exprime. Rien en effet ne nous autorise à penser que les Égyptiens aient voulu les mêmes choses que les Huns. Quand les hommes auraient toujours voulu construire

une tour de Babel, qui a toujours croulé, il resterait qu'il ne s'agit pas de la même tour — ni du même espoir (M. Eiffel ne cherchait pas à escalader le ciel).

Mais le progrès technique, lui, est porté par sa nature particulière — à supposer une *évolution* continue, et bienfaisante. C'est qu'en matière de progrès technique, chaque conquête en effet s'ajoute à celles qui la précèdent. Sans cette accumulation, sans les transmissions qui la permettent, le progrès ne peut pas se développer. Archimède en eût sans doute ouvert les voies à la Grèce antique, s'il avait fait connaître ses secrets. Pendant tout le moyen âge, la marine arabe surclasse toutes les marines chrétiennes. Au XVIe siècle encore, Barberousse écrase Charles-Quint devant Alger. Ce sont pourtant les flottes chrétiennes et non les flottes sarrazines qui conquirent les océans, parce que Henri le Navigateur engrange toutes les découvertes au lieu que Sindbad le Marin cache les siennes. Nous avons ainsi légitimement d'ailleurs le sentiment d'une ascension : Einstein savait tout ce que savait Newton, et Newton ne savait pas ce que savait Einstein. Nos locomotives sont les mêmes que celles de 1855, en beaucoup mieux.

Bref, le progrès veut croire au progrès, et exige qu'on y croie.

Nous savons cependant que les mesures valables en ce domaine particulier, en d'autres domaines cessent de l'être. Renoir disait que la peinture n'a fait aucun progrès depuis Pompéi (il dirait aujourd'hui, depuis Lascaux). Il est en tout cas bien clair que si Einstein est Newton plus quelque chose, Renoir n'est pas Rubens plus quelque chose. Les artistes sont généralement résignés à ne pas faire mieux que leurs devanciers, du simple fait qu'ils leur succèdent. Les impressionnistes avaient espéré, un moment, qu'ils profiteraient des découvertes optiques de Helmholtz, ils ont très vite admis que les progrès de l'optique ne produiraient pas un progrès de la peinture; ils parlaient *des vieux maîtres*, et Cézanne se référait au musée.

Les philosophes s'y résignent moins bien. Chacun d'eux a cru qu'il faisait avancer la philosophie, même quand il condamnerait cette prétention chez les autres, il la reprenait pour son compte propre. Mais Bergson ne marque pas un *progrès* sur Leibniz. Spinoza voulait être : Descartes plus quelque chose. Il est Spinoza, un point c'est tout. Et il est probable que Husserl de même n'est pas : Descartes plus quelque chose, mais Husserl tout simplement.

Notre philosophie d'ailleurs change à mesure qu'elle regarde davantage l'art, et moins exclusivement la Science. La philosophie de Musée se rapproche quelquefois de la philosophie de la Machine, elle ne se confond jamais avec elle.

Les malheurs de notre société : guerre, famine, oppression — nous ont malgré nous-mêmes, descillé les yeux. Nous continuons à vouloir le progrès technique, et à le vivre. Mais nous avons pris conscience des contradictions qu'il ne lève pas. Nous avons aperçu, sinon la limite au-delà de laquelle il s'arrête, du moins les marges entre lesquelles il se développe. A cet égard, l'œuvre de René Guénon marque une date historique ; elle n'eût pas été possible en 1848. Elle n'eût pas été concevable tant que l'Europe n'avait appris à

douter de l'Europe, et que les espérances soulevées par le progrès n'étaient équilibrées par aucune crainte.

Nous avons appris que les civilisations étaient mortelles, et que le Progrès n'était pas la Civilisation, mais une de ses modalités, une de ses aventures.

Qu'il n'ait pas pour objet le bonheur des hommes, la crise du logement, à elle seule, suffirait pour m'en persuader. Sans doute, elle marque la monstrueuse indifférence des hommes les uns pour les autres, et celle des riches envers les pauvres. Mais elle décèle aussi une certaine direction de la technique : nos usines travaillent au millième de millimètre alors que nos portes et nos fenêtres joignent généralement moins bien qu'elles ne faisaient sous Louis XV.

Même si nous rattrapons ce retard, il restera que nous l'avons pris, que nos voitures, nos locomotives ont passé pour nous avant nos maisons, quand, du point de vue du bonheur, il valait certainement mieux améliorer notre habitat, quitte à retarder un peu l'accélération de nos avions.

Il est clair que le progrès technique ne tend pas à *améliorer la condition*, mais à manifester la *puissance* humaine. Il est une certaine volonté et un certain ensemble de conquête. Sans doute, il répugne à en convenir. Mais il est rare qu'une passion s'avoue pour ce qu'elle est. La Rochefoucauld dit que *le plaisir de l'amour, c'est d'aimer*, mais l'amoureux, lui, pense qu'il serait éternellement heureux avec la femme qu'il désire. Les guerriers ne disent pas : je veux la guerre, ils ne le savent même pas toujours; ils pensent qu'ils veulent la sécurité de leur patrie.

Même quand on prend le progrès sur le fait, il tâche de n'être pas mis en cause, et de faire mettre en accusation autre chose que lui. Les disputes sociales ne sont souvent rien d'autre que cet alibi. Pour Marx lui-même; car la question principale qu'il s'est posée ce fut de savoir comment maintenir le progrès — alors qu'il en évaluait lucidement le coût, en son temps, monstrueux.

Mais on préfère toujours incriminer le « régime » d'un État, plutôt que sa politique; parce qu'il est plus facile de changer ce régime que de substituer d'autres choix à ceux qui ont été déjà faits et dont les conséquences pénibles se développent.

Il est trop évident que l'invraisemblable croisade, déchaînée par l'Humanité contre l'Espèce, le Temps, la Matière, n'a pu se faire et ne peut se poursuivre sans de très grandes souffrances. Quel que soit le régime, on ne peut construire le Transsibérien ou le chemin de fer des Indes sans poser, sur un sol ou glacé ou brûlant, des milliers de rails, malgré la chaleur et le froid. Certes on peut demander : De ce travail, qui profitera? Il est plus consolant qu'on réponde : nos enfants, que : nos actionnaires. Mais si la question : pourquoi on meurt? est très importante, elle ne revient pas à la question : comment on vit? Justifier un sacrifice est une chose, l'empêcher ou seulement le réduire en est une autre. Le *Qui commande?* risque de devenir futile dès lors que rien ne change à ce qui est commandé. On doute encore si le socialisme est le meilleur moyen de diminuer la peine des hommes ou de l'accroître — de freiner ou d'accélérer le progrès. Bien sûr, il ne peut ménager les travailleurs que dans la

mesure où il accepte de ralentir le travail. Dans la mesure où le progrès veut aller de plus en plus fort, et de plus en plus vite, le socialisme améliorerait, non la condition des travailleurs, mais la conscience de leurs maîtres.

Humaniser le progrès sera certainement très difficile. Sa nature même le rend inhumain. Sans doute, il exprime et il satisfait l'ambition des hommes, leur volonté de grandeur et de puissance. Mais il ne se confond pas avec elle. L'ambition était grande aussi chez les Chaldéens qui prétendaient connaître l'avenir, chez les Hindous qui prétendaient commander leur respiration, la circulation de leur sang, et le mouvement même de leur pensée. Nous en voulons beaucoup. Eux aussi en voulaient beaucoup. La différence, c'est que notre ambition est toute tournée vers le dehors et ne cherche à s'assouvir que par le truchement des machines. Une foreuse lancée contre un roc n'est pas humaine. Elle n'est même pas inhumaine. On reproche sans cesse au progrès de n'avoir pas amélioré les individus. Mais on ne lui avait pas demandé. Si un homme devait être d'autant meilleur que l'industrie met à sa disposition une quantité plus grande d'énergie, il faudrait admettre qu'un homme, dans le passé, était d'autant meilleur qu'il commandait un plus grand nombre d'esclaves et possédait un plus grand nombre de chevaux. La machine est machine. Je doute qu'elle déborde jamais sur l'humain. Sa nature est de produire une autre machine, qui elle-même en produit d'autres encore. Bergson pensait qu'après avoir multiplié les *commodités*, le progrès rendrait beaucoup de temps disponible pour les hommes qui, libérés par lui, pourraient travailler enfin à leur propre perfectionnement. Il n'est pas impossible que le progrès finisse par des effets heureux; mais il ne les produira que si les hommes le détournent de sa propre pente : car ce n'est pas là qu'il tend. Il tend à pousser aussi loin que possible une certaine expérience. Je ne suis pas sûr qu'on puisse conserver toutes ses conquêtes en abandonnant les méthodes, l'état d'esprit, qui les a permises. Les Asiates l'espèrent. Mais il est probable qu'ils se leurrent, et qu'ils n'échapperont pas au dilemme : ou bien le progrès avec tous les maux qu'il entraîne, ou bien le renoncement au progrès avec la perte de tous les avantages qu'il procure.

Nous voyons bien qu'une entreprise industrielle, même si on la « nationalise » ne parvient guère à se stabiliser; ou bien elle reste prospère, et accroît toujours ses investissements, fût-ce contre ses actionnaires, contre ses contrôleurs, contre ses ouvriers — ou bien elle régresse et s'effondre. Quand on a voulu jouir des thermes romains sans prendre la peine d'en bâtir de nouveaux, on a vite cessé d'en avoir. C'est un lieu commun qu' « on n'arrête pas le progrès ».

Mais il n'est peut-être pas impossible de le détourner. Et il serait sans doute bon que les intellectuels commencent à chercher ce qu'on peut, ce qu'on doit lui demander. La pensée ici, ne saurait continuer à tourner dans le manège de disputes rhétoriques — il faudrait qu'elle s'intègre aux « plans quinquennaux » — qu'elle établisse des hiérarchies entre le logement et le voyage, entre la nourriture et le vêtement; qu'elle cesse de croire que le choix ici porte uniquement sur les principes — et les vocabulaires. Nous nous croyons « engagés ».

Nous n'avons jamais été plus loin de l'engagement. Les pamphlets contre les Américains ou contre les Russes ne sont pas moins périmés que les disputes sur la grâce, ils le sont même davantage, et risquent de l'être encore plus, si un compromis intervient entre l'Amérique et la Russie. Giraudoux pensait qu'un intellectuel qui veut s'occuper de la politique devrait d'abord réfléchir sérieusement aux questions d'urbanisme. Il est certain qu'il faudrait savoir comment sauver l'architecture de Paris, et la concilier avec la circulation des voitures. Il faudrait savoir, même, si le progrès technique est lié indissolublement à la concentration urbaine. Ici encore, Amérique et Russie semblent développer un même destin. Mais nous sentons bien, tous, que les villes ne peuvent pas grossir indéfiniment et qu'une civilisation purement urbaine n'est sans doute pas viable.

Ford espérait que l'électricité décongestionnerait ce que le charbon avait congestionné. Que, grâce à elle le travail se ferait de nouveau, à domicile et que les grandes usines ne serviraient plus qu'au montage des pièces façonnées en dehors d'elles. Mais cette prophétie est déjà vieille, et nous ne voyons guère venir ces petites machines idylliques. Il avait sans doute tort de penser que l'électricité modifierait, toute seule, ce que seule peut modifier la volonté humaine.

Usines et villes ne feront que grossir tant que les hommes se plairont à ce grossissement. Ici encore, je ne vois pas qu'une doctrine soit élaborée ni même en voie d'élaboration. Le progrès continue à se développer sans que l'esprit humain se préoccupe de lui imprimer une direction.

Le capitalisme sans doute se prétend guidé par le choix du consommateur et par celui de l'actionnaire. Mais nous savons qu'il ment. Il a créé une industrie géante pour imposer au consommateur les désirs qu'il veut, au lieu d'assouvir les désirs qu'il lui trouve. Quant aux actionnaires, il se vante lui-même de ne leur distribuer que des dividendes dérisoires, et de ne tenir aucun compte de leurs suggestions. Le communiste aussi se prétend guidé par la Raison planificatrice de ses chefs. Mais il suit à très peu près la hiérarchie des valeurs que le capitalisme institue, sans toujours savoir pourquoi. Les plans quinquennaux ne prétendent pas préparer pour les Russes une vie très différente de celle que mènent les Américains, il prétendrait plutôt effacer les quelques différences qui subsistent entre ceux-ci et les Russes. Il bâtit des gratte-ciel, même en plaine, et il promet aux jeunes filles de Moscou les mêmes rouges à lèvres qu'ont déjà les jeunes filles de Broadway. Je ne pense pas qu'il ait plus que le capitalisme pris parti entre la ville et la campagne, ni décidé de dire à la ville : tu n'iras pas plus loin. Le progrès constitue la marche — anarchique et brutale. Il faudra bien pourtant qu'on finisse par le commander. Il le faudra, si on veut la paix. Car celle-ci n'a pas de réalité tant qu'on ne retire pas aux fabrications militaires et paramilitaires (l'automobile en est une) la prééminence qu'on leur a laissé prendre depuis quarante ans. Pacifisme et bellicisme se mesurent au rapport de l'industrie lourde et de l'industrie légère. Si le nombre de maisons en matière plastique se multipliait plus vite que celui des explosifs et des moteurs, chacun y verrait un signe plus rassurant qu'aux discours les plus rassurants de l'O. N. U.

Il est en tout cas impossible de laisser faire le progrès sans accepter pour autant les conséquences que ce choix même inspire.

Les disputes sur « l'Europe » montrent assez la confusion des esprits, sur ce point.

Si ce qu'on veut, c'est d'abord des trains très rapides et des transports à bon marché, il est absurde de bouder l'organisation européenne qui seule permet d'en abaisser le prix. Les peuples d'Occident ne peuvent pas continuer la course au progrès et maintenir le nationalisme qui les handicape dans cette course. Pas plus que le dilemme beurre-canons, le dilemme progrès-patries ne pourra être éternellement esquivé.

Il suffit d'ailleurs de circuler en France et en Europe pour voir le progrès éroder les patries. Il produit, en France, des ruptures d'équilibre de plus en plus inquiétantes.

Tantôt la France marche du même train que les États-Unis, et tantôt du même train que la Perse. Il y a encore, près de Paris, des fermes, et même des villages où on ne trouve pas d'eau. Il y a des provinces entières qui ont sur le Nord, le Rhône, le bassin parisien un retard de plusieurs décades et même de plusieurs siècles. De même que nos maisons ne semblent pas contemporaines de nos avions, de même, certains de nos départements ne semblent plus faire partie de l'ensemble que la France prétend constituer. L'unité d'une Patrie suppose un minimum d'égalité entre les régions qui la forment, comme elle suppose un minimum de concorde entre les citoyens qu'elle rassemble. C'est un déséquilibre analogue qui a produit jadis le conflit des Armagnacs et des Bourguignons. Les mêmes problèmes qui semblent tellement difficiles à régler, dans le cadre européen, se posent et se poseront de plus en plus dans le cadre national.

Il nous faut diriger le progrès. Mais comment, si d'abord une hiérarchie des besoins n'est pas établie et acceptée? Nous en sommes loin! Les savants qui ont déchaîné la bombe atomique nous crient : sauvez la paix. Ils y contribueraient s'ils pouvaient nous dire quels sont les problèmes qu'ils se proposent de résoudre, et dans quel ordre. Veulent-ils toujours crier : au feu! après l'avoir eux-mêmes allumé?

On ne peut pas contrôler le progrès si on ne se réfère pour le juger, à autre chose que lui-même. Il nous faut donc repenser l'homme, et sa condition. Mais qui le fait? Voici trente ans que, avec Drieu, j'adjurais les intellectuels de réfléchir sérieusement à la Machine. Ils préfèrent, bien sûr ressasser les polémiques d'Engels et de Proudhon! Mais les périls montent, M. Eisenhower et M. Boulganine font la chaîne. Il faudra que les penseurs finissent par comprendre ce que les non-penseurs ont déjà compris : la nécessité d'un grand effort fraternel pour sortir de la forêt vierge et frayer un nouveau chemin vers la Raison.

EMMANUEL BERL.

LA MEULE AU COU

Il est déjà possible de prédire pour bientôt une guerre — celle qui éclatera entre la littérature, spécialement le roman, et la société... A vrai dire, cette guerre existe depuis longtemps. Mettons un ou deux siècles, mais à l'état larvé ou latent. Elle a même été déclarée parfois, surtout depuis l'époque romantique. Mais des hostilités froides en ont seules résulté. Pour certaines raisons que nous allons voir, le conflit ne peut manquer de devenir très aigu, et nous laisserons aux philosophes le soin d'en conjecturer le dénouement.

Dans un reportage récent sur notre vieux monde, qu'il appelle *Visite aux Européens*, un historien d'Amérique fort réputé, Mr Crane Brinton, avoue sa surprise de n'avoir pas trouvé en France la décadence ni la corruption qu'il attendait sur la foi de certains livres. Il avait accordé beaucoup de créance à un roman d'Arthur Kœstler *(les Hommes ont soif)* où cet auteur, qui sait être un grand journaliste, peignait les prodromes de la Révolution communiste et même les premières péripéties du futur Grand Soir à Paris. On voyait dans ce roman des personnages qui ressemblaient à M. Malraux, à Anatole France, à M. Gallimard, des scènes de cafés existentialistes et de salons progressistes. On y sentait surtout le parfum capiteux qu'exhale la fin d'un monde. L'Américain Brinton en avait été fort angoissé.

On se souvient aussi que, voici quelques mois à peine, des magistrats se plaignirent en haut lieu d'être diffamés par certains dramaturges et demandèrent qu'on refrénât cette insolence sacrilège. Les médecins, qui sont plus beaux joueurs, ont rarement protesté contre la figure que leur donnent les écrivains, depuis Molière jusqu'à Jules Romains. Au contraire ils ont offert un bouquet à l'auteur de *Knock* qui a contribué, sous une forme plaisante, à entretenir la conscience médicale dans les masses, c'est-à-dire la conviction que, bon gré mal gré, tout le monde, même les bien portants, relève de la clinique et de la thérapeutique. Toutefois il suffit d'écouter des conversations privées pour apprendre que la littérature du *Docteur Pascal* ou même du Dr Bénassis ne vaut pas tripette aux yeux de nos bons mires, et que, s'il ne tenait qu'à eux, on brûlerait tous les romans où paraissent leurs confrères, et parfois ceux mêmes que leurs confrères ont écrits. Quand il s'agit de feu

Van der Mersch, on les comprend... Inutile de dire ce que les tabellions pensent des notaires dont se repaît la littérature ; le terme même de « notaire balzacien » est devenu une sorte d'insulte. Et que diront les épiciers, les adjudants, les concierges? Que diraient même les gens de lettres, s'ils avaient une susceptibilité professionnelle, à considérer l'insupportable personnage qu'ils s'imposent souvent de jouer dans leurs livres?

Rien ne serait plus amusant que de composer une thèse fictive pour l'Université de Zanzibar, à soutenir par un Algonquin naïf ou un Botocudo érudit : « Psychologie et sociologie de l'écrivain français d'après la peinture qu'il fait de lui-même. » Ce confrère aurait probablement tous les défauts, tous les vices ; l'impudeur et la vanité le disputeraient en lui à la perversion sexuelle et à la disposition meurtrière. Heureusement l'on sait, dans ce métier-là, que d'expliciter les tares cachées, de libérer les démons enchaînés, c'est justement le propre de l'art littéraire. Férocité bien ordonnée commence par soi-même. Si les philistins, les bourgeois, les gens normaux, pour mieux dire, se prenaient pour objets d'étude et d'analyse, ils ne s'en tireraient pas à meilleur compte que nous. Mais ils ont cette chance de pouvoir travailler sur d'autres matières premières.

Récemment on a pu entendre l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France se plaindre que les thèmes religieux et la peinture des mœurs religieuses ou des personnes sacrées, sont vraiment devenus d'un emploi « abusif et suspect ». Le tarte-à-la-crème du théâtre, du cinéma, du roman, après cent ans de laïcité, c'est le cléricalisme. Au point qu'un auteur, d'ailleurs fort bien-pensant, demandait naguère la Séparation de l'Église et de la littérature. Reste à savoir si, pour l'avenir de la foi, il serait préférable que la littérature revînt aux principes classiques, ceux de Boileau, si l'on veut, et feignît, comme aux bonnes époques, de peindre un monde où le divin n'intervient jamais, où il est presque sacrilège de faire allusion à des dogmes pourtant reconnus. Non, certes ; l'intérêt que le public d'aujourd'hui attache aux choses et aux gens d'Église, fût-il frivole et pittoresque, vaut mieux que l'ignorance et l'indifférence. Mais l'Église même, par la bouche de ses grands dignitaires, déplore que, sous couleur de littérature catholique, on nous serve souvent des histoires en soi scandaleuses. On a fait naguère des gorges chaudes sur un feuilleton que publiait le journal le plus lu par les prêtres ; il n'était certes pas pornographique, mais d'une telle crudité dans les termes ou d'une telle hardiesse dans le propos que jadis, naguère plutôt, le bon abbé Bethléem lui eût lancé toutes ses foudres. Les critiques, qui ont à peu près tout lu, pourraient

dresser des listes cocasses de modernes « romans catholiques » cent fois plus « réalistes » que ceux de Zola ; réduits au canevas, certains feraient rougir des singes. Si l'on résumait le thème de chefs-d'œuvre parus sous une signature académique, en appelant les choses par leur nom, en mettant les points sur les *i*, on réveillerait dans leurs tombes Louis Veuillot, Eugénie de Guérin, Mgr d'Hulst, et tous les docteurs du dernier siècle. N'allez pas les accuser, à distance, d'ingénuité ou de timidité : ils savaient bien, et leurs successeurs le savent encore, que tous les droits de l'art, toute la fidélité possible au réel, ne balancent pas le risque de pervertir certaines âmes encore pures, de les habituer aujourd'hui à la vue, demain à la pratique du mal. L'Écriture est formelle à ce sujet. Plutôt que de causer le scandale, il vaut mieux être jeté à l'eau avec une meule au cou.

Mais, en élargissant le débat, on peut se demander si la littérature en soi n'est pas scandaleuse. Et d'abord si elle a autant de droits à faire valoir qu'on le pense. Les droits sont toujours complémentaires des devoirs. Or la littérature n'a point de devoirs envers les lois qui lui sont extérieures. On n'admet pas généralement qu'elle soit faite pour servir, en prêchant ou en embellissant. On reconnaît même qu'à ce jeu elle perd sa raison suffisante, qu'elle contrevient aux seules règles instituées pour elle : les règles de l'art. Mais alors, ne recevant point de contraintes, elle n'est pas non plus fondée à exercer sur les domaines voisins un droit d'emprise. Elle est si neutre par essence, donc si inviolable, que l'impérialisme lui est aussi interdit.

Cela posé, on est bien obligé de rappeler à quoi sert l'instinct de création littéraire, qui dépend sans doute de cet appétit de fabulation dont Bergson a donné une théorie séduisante. Il ne sert pas uniquement à forger des mythes ni des idoles, mais à proposer aux hommes l'image d'une société analogue à la leur, simplement libérée des circonstances accidentelles de l'histoire, et qui soit plus représentative de leur condition, de leurs mœurs, de leur âme que les tristes bipèdes dont notre planète est peuplée. Depuis qu'il y a des poètes, des aèdes, des romanciers, une humanité fictive s'est constituée, si nombreuse et si émouvante qu'elle pèse au moins aussi lourd que la véritable. On pourrait dire, en parodiant Auguste Comte que l'espèce humaine compte plus de héros controuvés que de vivants, et que ceux-ci n'ont pas autant que ceux-là droit à ce titre.

Mais, chose curieuse, nous ne sommes plus très curieux d'une société qui serait supérieure à la nôtre ni en bonheur ni en vertu. La peinture d'une Cité du Soleil, d'une Utopie,

d'un Paradis terrestre, est devenue suprêmement ennuyeuse, alors qu'elle enchantait les primitifs, dans l'heureuse simplicité des âges naissants, pour parler comme le cygne de Cambrai... Les bergers et les princes, les chevaliers et les enchanteurs, ont ravi des générations dont l'existence était plutôt rude et qui rêvaient d'un univers où l'on pourrait se battre sans péril, aimer sans grossièreté, mourir sans désespoir. Notons qu'aujourd'hui encore ce sont les « simples » qui forment la dernière chalandise de la littérature idéaliste, des romans roses ou bleus. Zénaïde Fleuriot ou Delly seraient pour cette seule raison exclues de la vraie littérature, même si elles ruisselaient de talent.

Au contraire, depuis que les lettres occupent un secteur de la création artistique, elles n'ont plus pour domaine que les infortunes et les péchés. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, les gens heureux n'ont point de roman. On a vu quelques essais, tous infructueux, tentés par des écrivains de marque pour contrevenir à cette loi. Le brave Henri Lavedan, sur la fin de son âge, après avoir cultivé l'esprit libertin et boulevardier, publia des romans vertueux sous le titre d'*Irène Olette* : ce fut un échec reconnu. Bien avant lui, Édouard Rod, ce probe romancier helvétique, composa un jour, dans *le Sens de la vie*, l'histoire d'un monsieur fort honnête, fort à l'aise, à qui il n'arrivait aucune catastrophe et qui, par chance, s'ennuyait à crever... Ce fut un tollé général : de qui se moquait-on? Bien fait pour ce veinard qui osait montrer le vide d'une belle carrière et d'une âme irréprochable !... Et nous ne rappellerons pas le *Roman d'un brave homme* d'Edmond About, qui ne connut qu'un succès pédagogique dans les écoles républicaines, ni même *le Rêve*, de Zola, qui fit aussitôt regretter les œuvres vraiment naturalistes, celles où le démon de l'espèce, la *libido* et la luxure tenaient les ficelles d'un lugubre guignol.

Il faut donc admettre, bon gré mal gré, que la vue ou l'imagination du mal sont seules toniques pour le lecteur moderne. On dirait même : seules consolantes ; car, après tout, il tire cet enseignement : qu'il existe ou pourrait exister pire que lui. Tandis qu'il conçoit aisément de la jalousie ou de la rancune envers les fables qui prétendent le promener dans une sorte d'empyrée où il sait bien qu'il n'accèdera point. Reste à savoir si l'accoutumance théorique au mal ne finit pas par le pervertir à son tour, si innocent soit-il.

C'est ce que craignent les prélats dont nous avons parlé, et en général, les moralistes. L'idée commode que tout est sain aux sains ne saurait toujours faire absoudre les vrais corrupteurs et les immoralistes, puisqu'il faut les appeler par le nom qu'ils se sont parfois donné. Ceux-là ne causent pas

grand mal dans les classes cultivées du public ; mais, quand ils s'adressent aux naïfs, on peut redouter qu'ils ne prennent de graves responsabilités. La société des Amis du marquis de Sade se recrute sans doute parmi des gens fort distingués et suscite chez nos confrères les plus délicats, les plus incapables de torturer un chat, voire d'arracher les pattes à une mouche, de subtils apologètes. Imaginez pourtant que vous répandiez les œuvres du Divin Marquis dans les faubourgs et les campagnes, vous serez écœuré d'en cueillir les fruits le jour où la rubrique des faits-divers, la gazette des tribunaux, vous apprendront qu'ils ont mûri...

Il y a quinze ans, il fut de mode d'expliquer la défaite de la France par la corruption qu'y avait introduite la littérature : Proust et Gide furent accusés formellement d'avoir facilité l'invasion ; et avec eux, trente ans de snobisme, de dilettantisme, de cubisme *(sic)*, d'amoralisme ou de dadaïsme *(resic)*. Depuis lors, on a cessé de trouver chez les écrivains le bouc émissaire des péchés collectifs de la nation. Mais un régime plus autoritaire, disons : une démocratie plus populaire, pourrait demain subir des obsessions du même genre. On nous assure qu'en certains pays elles sévissent déjà. Chez nous, il n'y a pas cent ans que furent poursuivies en justice *Madame Bovary* ou *les Fleurs du mal;* et beaucoup moins longtemps que *la Chanson des gueux*, voire *la Garçonne*, cette pédante gauloiserie, épouvantaient les pouvoirs publics. Mais on n'a pas vu depuis trois siècles d'écrivain brûlé pour simple atteinte à la morale, sauf Théophile de Viau, qui ne le fut qu'en effigie. Si le P. Garasse, qui se faisait à cette époque-là le grand dénonciateur des libertins, vivait parmi nous, il déposerait tous les jours une plainte à l'Officialité ou au Procureur du roi.

Il aurait tort, disons-le bien vite. Parce que la licence des mœurs dépend bien moins de la liberté des plumes que des mille circonstances sociales ou politiques où la littérature n'a aucune part. Et aussi parce que la littérature aura vite épuisé ses réserves d'immoralité. La pudeur générale suit un rythme qui se marque par systoles et diastoles. Dans le cœur des hommes, — la mode le prouvera bientôt — un pourceau et un ange se réveillent tour à tour.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66535.